SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE

BULLETIN DU BICENTENAIRE

DE LA

GLORIEUSE RENTRÉE

1689-1889

TURIN

IMPRIMERIE DE L'UNION TYPOGRAPHIQUE-ÉDITRICE

33, *Rue Charles Albert*, 33

1889

BICENTENAIRE

DE LA

GLORIEUSE RENTRÉE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/bollettino-della-societa-di-studi-valdesi_1889_6

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE

BULLETIN DU BICENTENAIRE

DE LA

GLORIEUSE RENTRÉE

1689-1889

TURIN
IMPRIMERIE DE L'UNION TYPOGRAPHIQUE-ÉDITRICE
33, *Rue Charles Albert*, 33
1889

INTRODUCTION

Le mois d'août prochain nous amènera le second anniversaire séculaire d'un événement qui est comme le commencement d'une ère nouvelle pour les Eglises Evangéliques Vaudoises de l'Italie. Un tel anniversaire ne saurait passer inaperçu parmi les descendants de cette poignée de héros qui ont su tout risquer et tout sacrifier pour nous conserver, avec une patrie, le précieux dépôt de la foi. Pour tous les Vaudois qui purent fouler de nouveau le sol de leur patrie, la joie du retour effaça certainement les douleurs de l'exil; et qui nous redira l'intensité de leur gratitude et l'émotion avec laquelle ils rentrèrent dans leurs anciennes habitations et dans les quelques temples qui n'avaient pas été abattus? Quoi de plus naturel, dès lors, que les cœurs de ceux qui n'ont pas oublié le " rocher d'où ils ont été tirés „ s'émeuvent à l'approche de l'anniversaire bicentenaire de ce retour? que nous,

les descendants des proscrits Vaudois, tenions à commémorer une date historique qui nous rappelle de grandes, de terribles épreuves, mais aussi une merveilleuse délivrance?

C'est dire que notre commémoration de la Rentrée de nos pères dans leurs Vallées ne consistera pas en récriminations stériles sur un passé que notre Auguste Souverain Humbert I vient de nous dire disparu sans retour, mais en actions de grâce envers Dieu l'auteur de notre salut. Si, dans l'histoire du peuple d'Israël, les prophètes faisaient de l'évocation du passé le sujet habituel de leur enseignement, persuadés qu'ils étaient que de tels souvenirs devaient à la fois consoler leurs contemporains dans les jours sombres, et les préparer pour le glorieux avenir dont ils étaient les pionniers, tous les membres des Eglises Evangeliques Vaudoises ne considèreront-ils pas comme un devoir de s'unir dans un même sentiment et dans une même pensée religieuse, pour honorer, par un pieux souvenir, la mémoire de nos courageux ancêtres, qui persécutés, bannis, mis hors la loi, anéantis presque, bravèrent, il y a deux siècles, tous les périls, menèrent une vie de sacrifices, de privations de toute espèce, sur les crêtes des montagnes, dans le fond des vallées, à travers les précipices, dans les creux des rochers, par le froid, par la neige, par l'accablante chaleur, sans asile, sans pain; supportèrent, en un mot, avec une énergie indomptable les tourments, la prison, la mort pour conquérir à eux et à leurs enfants une patrie, tout en défendant la cause de l'Evangile, de la liberté religieuse et des consciences?

C'est, disons-nous, dans un esprit religieux, que le souvenir de ce glorieux événement de 1689 doit être évoqué par les fils de ceux qui ont tout souffert pour défendre leur foi; mais comment la " Société d'Histoire Vaudoise „, fondée il y a

quelques années dans le but spécial de devenir comme la gardienne fidèle et la dépositaire des souvenirs du passé, comment prendra-t-elle part à cette fête? Sa commémoration à elle, tout en conservant l'intonation générale, devra tout naturellement revêtir un caractère plus particulièrement historique. N'eût été les frais que ses faibles ressources n'auraient pu couvrir, et le temps très-limité dont peuvent disposer ceux des membres de la Société qui auraient été désignés tout naturellement pour cette sorte de travail, notre Bureau eût aimé publier, pour l'occasion, un volume où toutes les péripéties de la Rentrée de 1689, ainsi que les luttes qui la suivirent jusqu'en juin 1690, auraient pu trouver place; mais des considérations d'un ordre matériel, le fait que le livre classique d'Arnaud se trouve maintenant dans un très-grand nombre de familles Vaudoises, grâce à la réédition qu'en a faite M. le Dr Lantaret, l'espoir enfin de revenir plus tard encore sur cet événement de 1689, soit pour publier des manuscrits originaux y ayant trait, soit pour en étudier plus particulièrement tel ou tel épisode encore imparfaitement connu, nous ont conseillé de restreindre notre plan et de nous limiter à un *numéro spécial* de notre Bulletin. Il se compose d'articles détachés, mais formant cependant un tout apte à donner au lecteur une idée exacte et complète de ce qu'a été ce glorieux événement. Après le *Cantique des Vallées de Piémont*, production littéraire de l'époque ou peu antérieure à l'époque, avec notes de M. le pasteur W. Meille, nous avons inséré un article sur le *Séjour des Vaudois en Suisse de* 1686 *à* 1689, dû à la plume de quelqu'un qui, par ses études spéciales, était admirablement bien qualifié pour traiter ce sujet, M. Eugène de Budé, dont l'affection pour nous le constitue, dans notre Bulletin commémoratif, le représentant de cette Suisse à laquelle

les Vaudois doivent tant de gratitude. Viennent ensuite des monographies sur *Josué Janavel* par M. le pasteur H. Bosio ; sur *Henri Arnaud* par M. le Dr P. Lantaret ; sur *Guillaume III* par M. le pasteur G. Appia ; sur *Victor Amédée II* par G. Luzzi, dont le récit, écrit dans un italien pur et entraînant, nous a paru intraduisible. M. le pasteur H. Meille nous communique l'histoire du *Siége de la Balsille*, l'épisode le plus marquant de la Rentrée, d'après le Capitaine Robert, et l'accompagne de notes faisant ressortir en quoi il se rapproche et en quoi il diffère de la narration d'Arnaud. M. le past. David Peyrot, auquel nous devons avec M. l'ing. Adolphe Gautier de Genève, le travail préparatoire de notre Carte, était mieux que nul autre membre de la Société en mesure de nous donner l'article sur l'*Itinéraire de la Rentrée*, rédigé sur les relations d'Arnaud, de Reynaudin, de Robert et de Hugues, et dont nos lecteurs apprécieront la concision, la clarté et l'exactitude. M. Auguste Meille de Florence, dans son article *Après la Rentrée et de nos jours*, étudie l'importance de cet événement en rapport avec la conservation et le développement de l'Eglise Vaudoise dans les Vallées, avec l'introduction et l'affermissement des libertés en Italie, et avec l'avenir religieux de notre pays. Enfin, M. le Dr Emile Comba a bien voulu clôre la série par une *Etude bibliographique* pouvant servir à la compilation d'une nouvelle biographie d'Arnaud.

Nous éprouvons la plus grande joie à insérer dans notre Bulletin, comme document historique de la plus haute importance, la lettre adressée, en date 18 mai 1889, par M. le Ministre Visone, au nom de S. M., au Modérateur de l'Eglise Vaudoise.

Et nous n'éprouvons pas une satisfaction moins vive à mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte des lettres d'Eglises

et de Sociétés d'Histoire de l'Etranger, lettres qui attestent, en même temps qu'une grande admiration pour nos héroïques ancêtres, une égale sympathie pour notre jeune société.

Nous aimons à croire que l'on saura gré à la Société de s'être efforcée de rendre le Bulletin plus attrayant en l'accompagnant d'illustrations dont quelques unes, telle que la Carte de la Rentrée et la reproduction du magnifique portrait d'Arnaud (de Middlebourg) nous paraissent particulièrement précieuses.

Qu'il nous soit permis, avant de terminer, de remercier bien cordialement nos collaborateurs. Les articles qu'ils nous ont envoyés témoignent de beaucoup de travail, de patientes et de longues recherches. Ils en seront récompensés, sans aucun doute, par le bon accueil qui leur sera fait par le public éclairé et chrétien auquel ils s'adressent.

ALEXANDRE VINAY.

PS. Au dernier moment, un ami, qui préfère ne pas se nommer, nous a offert un *Catalogue des Manuscrits et Imprimés se rapportant à la Glorieuse Rentrée.* Nous avons accepté avec une reconnaissance qui sera partagée, nous n'en doutons pas, par tous les lecteurs de notre *Bulletin.*

A. V.

LE CANTIQUE DES VALLÉES

DE PIÉMONT

Tel est le titre d'une pièce de vers, formant un opuscule de 8 pages en 16°, sur laquelle nous avons pu mettre la main lors de la vente d'une partie de la bibliothèque historique du Comte C. de B. de Chambéry. Nous l'avons retrouvée plus tard, à double exemplaire, dans la Bibliothèque Royale de Turin, non plus comme pièce détachée, mais comme partie intégrante d'un petit volume renfermant les traités ci-après: 1° Discours sur les Calamitez des Fidèles de Piémont; 2° Lettre des fidèles des Vallées de Piémont à Messieurs les Estats généraux des Provinces Unies des Pays Bas; 3° Lettre des Protestants des Vallées à Mylord protecteur d'Angleterre; 4° Relation véritable de ce qui s'est passé dans les persécutions et massacres faicts cette année aux Eglises Réformées de Piémont; 5° Saincte Palynodie, ou repentance des prisonniers des Eglises Evangeliques de Piémont.

Toutes ces pièces, de même format, sans lieu d'impression, ont la date de 1655: notre cantique seul ne porte point de millésime, mais il est fort à présumer qu'il soit une production de la même époque, quoique les évidences intérieures ne soient pas de nature à nous renseigner avec clarté sur cette question, que Muston (p. 329) considère cependant comme définitivement tranchée..... sans bénéfice d'inventaire. En effet, il n'y a point d'allusion spéciale à des faits caractéristiques de l'une ou de l'autre des deux grandes persécutions du XVII[e] siècle. Les « *dix mile ames ravies* » du vers 94, pourraient s'appliquer aussi bien aux massacres de 1655 qu'à la guerre de 1686, dont Boyer (p. 259) écrit: « Les ennemis des Vaudois ont par leurs perfidies privé de la liberté *plus de dix mille Vaudois* ».

Et Arnaud (*Hist.*, p. 4) ne dit-il pas: « De 14,000 Vaudois qui, contre la parole écrite d'un prince de la Maison de Savoye, avoient été jettés en diverses prisons de Piedmont, il n'en resta qu'environ 3,000 qui ressemblaient plus à des ombres qu'à des hommes? » Le vers 171: « *Tu nous a fait du pain des larmes de nos frères* » peut s'attribuer aussi bien aux collectes faites par ordre de Cromwell, qu'à la somme de 92,000 écus recueillis en Hollande de 1686 à 1689. C'est cette similarité de circonstances extérieures qui nous a persuadé que, loin de considérer comme un anachronisme l'insertion de cette pièce dans le *Bulletin spécial de la Glorieuse Rentrée*, on écouterait avec émotion le même cri de douleur se répercutant, à une trentaine d'années de distance, dans le cœur de ces héros de la foi, que la souffrance transforme en poètes, et dont la lyre verse des larmes de sang, tout en rendant un son subtil d'espérance et d'amour.

Quant à l'auteur de ce poème, nous n'avons pas la moindre indication, ni l'ombre d'une hypothèse qui puisse nous renseigner à son égard, si l'on en excepte le petit *J.* qui se trouve à la fin du cantique. Si celui-ci appartenait à l'époque de 1686, nous nous hasarderions à suggérer le nom de Jurieu, qui a composé, à peu près à la même époque, une « *Elégie sur le triste et pitoyable état des Eglises du Poictou* » dans un courant d'idées à peu près identique. Mais comme, selon les évidences extérieures, la date de la composition de notre cantique semble se rapprocher davantage de la moitié du siècle, et est marquée au coin d'un vérisme beaucoup plus poignant que la pièce précédente, nous en sommes réduits à conclure que le nom du poète restera, pendant longtemps encore, un mythe ou un énigme. Nous doutons fort qu'il s'agisse d'un Vaudois pur sang: la langue, le style, les idées, tout est empreint d'une telle élévation et prouve une culture littéraire tellement avancée, que nous ne connaissons personne dans les Vallées qui, à cette époque, eût pu prétendre à une telle vigueur poétique. Mais si ce n'est pas un Vaudois de naissance, c'est un Vaudois de cœur: un frère d'adoption, tant il est une seule et même chose avec les persécutés. « C'est *nous* partout et toujours: *nos villards* (vers 23) « *nos fils froissés contre la pierre dure* » (vers 100), et ainsi de suite, avec un tel accent d'intime personnalité, que seul quelqu'un qui puisse dire de ces événements « *quorum pars magna fui* » a pu faire retentir des accents aussi profondément vrais qu'amèrement déchirants!

Ce qui nous frappe dans ce cantique, à côté du lyrisme qui touche souvent au sublime, c'est son caractère éminemment biblique. Nous avons compté non moins de douze à quinze citations ou allusions scripturaires, qui semblaient être particulièrement goûtées par ces chrétiens persécutés, puisque l'image du sanglier foulant la vigne (vers 68), celle de la tour-

terelle (vers 248), la sanglante cassure ou froissure de Joseph (vers 52) se retrouvent cités ici et là, comme des passages favoris, dans les traités que nous avons mentionnés plus haut comme étant les compagnons d'âge de notre cantique.

Et que dire de la profondeur des sentiments qui s'y manifestent! On sent le cœur ulcéré qui déborde et qui, à l'instar du prophète, plaide la cause de son peuple. Ici et là des passages plus charnels, où la vengeance s'exhale d'une manière presque passionnée. Mais c'est pour rentrer presque aussitôt en soi-même et confesser avec larmes les infidélités de l'Eglise à l'égard de son Chef, reconnaissant que le creuset par lequel il la fait passer est une grâce, et puisant dans une ferme attente du triomphe la force qui lui est nécessaire pour s'unir à la voix des frères Huguenots, persécutés eux aussi, qui chantent de l'autre côté des Alpes:

Nous bénissons les traits que ta main nous appreste
Ce sont les coups d'une tempeste
Mais il ramènent dans le port.

William Meille.

LE CANTIQVE DES VALLE'ES DE PIEMONT; SVR LES ACTES funeſtes de leur Maſſacre & de leur Paix

Ce Pſaume eſt propre pour l'Egliſe affligée en general, & pour chacun fidele en ſon particulier

SEIGNEVR tu nous as tous frapez
Dans ces Vallées de miſeres,
Où femmes & maris, peres, fils, ſœurs & freres
Au meſme ſac enuelopez,
Sous le plus grand effort de toutes tes coleres,
Pour nous apprendre enfin a redouter tes coups
Sont maſſacrez pour nous.

Nous t'auons offencé plus qu'eux:
Nos maux ſeroient plus legitimes;
Ce sont nos paſſions qui juſques aux abyſm
Ont enfin allumé tes feux:
Seigneur nous confeſſons deuant toy tous nos crimes
Et le doit ſur la bouche interdis & confus,
Nous ne conteſtons plus.

Mais ce n'eſt point pour nos pechez
Que tes ennemis nous pourſuivent;
Les vies & les biens, dont les méchans nous privent:
Les yeux qu'ils nous ont arrachez
Et cent nouveaux tourmens ſont maux qui nous arrivent,
Pource que nous portons en ta ſainte maiſon
Ton enſeigne & ton Nom,

On a precipité des monts
Nos villards liez l'un à l'autre,
Voſtre rage ennemis (Mais eſtoit-ce la voſtre
Ou pluſtoſt celle des Demons?)
Aux mamelles de l'une, aux entrailles de l'autre
Arrache un fils qui boit ſur le ſein ou le flanc
Au lieu de laict du ſang.

Ouy tu les as veus de tes yeux,
Tes pauvres Saints ſans funerailles:
Tu leur as veu, Seigneur, dechirer les entrailles,
Et d'un massacre furieux
Tes pauvres innocens écraſez aux murailles,
Voir & perdre le jour en un meſme moment
Sans pleurer ſeulement.

On nous chaſſa dans les deſers:
On a déſolé nos campagnes,
Et nous l'avons eſté de nos cheres compagnes;
Nos douleurs de cent cris divers
Ont fait gemir pour nous les roches des montagnes
Et nous avons chaſſé des hibous moins peureux
Des antres les plus creux.

Si nos pechez ſont devant toy,
Chriſt n'eſt-il pas devant ta face?
De quel accuſateur craignons-nous plus l'audace?
Cette juſtice de ta Loy
Criroit-elle auſſi haut que celle de ta Grâce?
Ne vois tu pas ton Fils au devant de tes coups,
Et qui ſouffre pour nous.

Ils ont froiſſé ces inhumains
Nos fils contre la pierre dure:
Ils en ont beu le ſang, & l'horrible teinture
En eſt encore dans leurs mains.
Mais encore faut-il que l'âme ait ſa torture
Et demander pluſtoſt au feu de ta maiſon
Retraitte que raiſon.

Ton glaive nous a pourſuivy :
Ta frayeur nous pourſuit encore,
Et nous fait envier la perte qu'on deplore
Des morts que ta main a ravy :
Si le froid, ou la faim icy ne nous devore,
Comme aux ſommets des monts, nous ne delaiſſons pas
D'en eſtre plus au bas.

Nous tremblons encore en dormant
Deſſus nos miſerables couches,
Aux objets de nos morts, & des tygres farouches
Qui nous troublent inceſſamment
N'ozans fermer les yeux non plus qu'ouvrir nos bouches,
Et doutant ſi l'ennuy nous couche en noſtre lict
Ou nous enſevelit.

Quand on fait treves avec nous
Ce n'eſt qu'afin de nous ſurprendre,
Les rocs de nos deſers eurent l'ame plus tendre,
Les lions meſmes & les loups ;
Les ſerpens ſans peril nous y laiſſoient eſtendre,
Dans la faim, dans la neige on repoſoit un peu
Mieux que ſi pres du feu.

Entre le Barbare & l'Hyver
Le ſort de ce malheureux reſte
Voyant ſans un abry ſa perte manifeſte
Se hazarda pour ſe ſauver
Sous le rigoureux joug de cette paix funeſte ;
Où ſe boit ton calice apres tous nos affrons
Encore juſqu'au fonds.

Ces ſqueletes qu'on a ſorty
De leurs cavernes en grand nombre;
Ombres de qui les jours ſont plus triſtes que l'ombre
Se plaignent d'en avoir party,
Et regrettent icy dans une humeur plus ſombre
Les racines, l'horreur, les vers & les lambeaux
De leurs autres tombeaux.

O Dieu, tu nous as mis tous nus
Au milieu des cruelles armes,
Qui degouſtent encor & du ſang des larmes
Des maſſacres que l'on a veus:
N'excuſeras tu point ces humaines alarmes,
Si nous tremblons encor couchez, ou de genoux,
Au traict qui pend ſur nous.

Arreſte, arreſte ta fureur,
Tu te fais à toy-meſme injure;
C'eſt plus que de Joſeph la ſanglante caſſure;
Icy l'on déchire ton cœur:
Ton Fils eſt avec nous encore à la torture;
Monſtre, monſtre ton bras, ſi jamais il parut
Pour ton propre ſalut.

Seigneur ici le ſang d'Abel
Crie encore ſur les ſupplices.
Voy Zacharie encore parmi ces ſacrifices
Mort entre le Temple & l'Autel.
Gloire de l'Eternel, Iuſtice des juſtices,
As tu les yeux fermez, & ta puiſſante main
Endormie en ton ſein?

Voy ta vigne, & prens en pitié;
C'eſt ta Ieruſalem encore:
Mais ta Ieruſalem qui te ſert & t'adore,
Et ne ta point crucifié:
Au lieu que le Sanglier qui deſtruit & devore,
Et que ſans fin ces loups qui mangent tes brebis,
Crucifient ton Fils.

Si ce feu n'eſt bien toſt eſteint
On le verra par tout s'epandre,
Tes Temples, tes troupeaux ſeront reduis en cendres
Tu n'auras plus de peuple Saint,
Ni de Pſeaumes enfin que tu daignes entendre:
Il y va de ta gloire, haſte toy, marche, cours,
Vien à noſtre ſecours.

Eternel tu nous as eſpars
Pour eſtre mal unis enſemble:
Ton Ange deſtructeur ſous qui ton peuple tremble
Nous a chaſſez de toutes pars,
Afin qu'une amitié plus forte nous raſſemble:
Nous eſtions endormis deſſus nos oreillez
Tu nous as éveillez.

Ainſi que chevaus eſchapez
Nous courions au travers les hayes,
Ton foët nous a remis aux routes les plus vrayes,
Et ta main nous a ratrapez.
C'eſtoit pour nous guerir que tu nous fis des playes,
Et ta verge a frapé le rocher de nos cœurs
Pour en tirer des pleurs.

Ce n'eſt que pour ſentir nos maux
Que tu nous as laiſſé nos vies.
Apres nos biens perdus: dix mile ames ravies:
C'eſt le plus cruel de tes flaux,
De demander pardon aux fureurs ennemies,
Et de tendre les mains aux bras rouges du ſang
Tiré de noſtre flanc.

Daniel entre les Lions;
David au milieu de la peſte
N'ont rien veu de cruel, ni ſenti de funeſte:
Mais permets nous que nous tremblions
Du tremblement d'Adam encore qui nous reſte;
En craignant les pechez que nous avons commis
Plus que nos ennemis.

Seigneur, nous avons ſous ta main
Vne entiere & ferme aſſeurance,
Celle qui fit la mer, qui la meut & la tance,
Dont les vents connoiſſent le frein,
Le ſçaura bien donner à cette violence
Tu les renverſeras & leur rompras les dents
Quand il en ſeras temps.

Nous ſentons ta protection
Qui nous renforce & nous raſſemble;
Ce Lion de Iuda ſous qui ton peuple tremble
Se change en l'Aigneau de Sion.
Déja dans ta maiſon nous chantons tous enſemble
Et nous pleurons les maux dont tu nous as touchez
Bien moins que nos pechez.

Ta grace nous comble de biens
Dans le comble de nos miseres
Tu nous as fait du pain des larmes de nos freres
Avec lequel tu nous ſouſtiens.
Dieu benit deſſus nous juſques à ſes coleres:
Sa greſle eſt de la Manne, & ſa verge fleurit,
En touchant il guerit.

C'eſt une enſeigne de ſon bras,
Non, non ſa pitié n'eſt point morte:
Il marqua de ſon ſang à chacun noſtre porte (Exode XII).
Pour nous garentir du trepas,
Et nous sauver d'Egyte encore en ſa main forte,
On nous voyons déja le ſecours de la Mer
Preſte de l'abyſmer

Merveilleux ſont les faits de Dieu,
S'il voulut que cette éteincelle
Eſprit ſa jalouſie, & renflamaſt ſon zele
Pour l'allumer en plus d'un lieu.
Les méchands nous verront à l'abry de ſon aiſle
Tandis que d'Aquilon il ne pleuvra ſur eux
Que du ſouffre & des feux.

O Dieu tu nous as affligez,
Chacun ſent le poids de ſa peine :
Mais au prix de tes biens que noſtre perte eſt veine?
Et que tu nous as obligez,
(De crainte qu'en dormant ton grand jour nous ſurprene
De nous avoir voulu parmy tant de milliers
Reveiller les premiers.

Seigneur nous regardons en haut
Malgré le joug de nos miſeres
En remettant toujours & nous & nos affaires
Au Iuge qui viendra bien toſt,
Et ce triſte païs malgré nos averſaires
Tappellera toujours le Dieu de ſon ſalut
Pour quelque mal qu'il eut

Tremblez, Tremblez fiers inhumains
A l'épouvantable journée
Où déja contre vous la ſentence eſt donnée,
Voicy le Dieu des Souverains,
De qui l'Epouſe enfin doit eſtre couronnée;
De tous vos vains Decrets elle appelle hautement
A ce grand Iugement.

Nous verrons de l'Arche de Dieu
Parmy le plus grand des Deluges
Ces barbares cercher à leur tour des refuges:
Mais qu'ils n'auront en aucun lieu,
Et verrons leurs Martyrs qui deviendront leurs Iuges,
Venger de mile feus le pauvre languiſſant,
Et le ſang innocent.

Nous vous verrons deſſous nos pieds
Parmy les feus du riche avare
Pour une goute d'eau ſupplier le Lazare
Et ceus que vous perſecutez,
La trompette d'alors n'aura point de fanfare:
Vous vous moquez de nous, & dites nous verrons
Lors que nous y ſerons.

Les foudres marchent devant luy,
Les Cieus & les Etoiles tombent,
Au poids de ſa fureur les montagnes ſuccombent;
Si l'on ne l'attend aujourduy
C'eſt en vain que pour lors les poitrines ſe plombent
Quel autre repentir lors qu'il ſe fera voir
Que le ſeul deſeſpoir?

Mais vous ſes bien-heureus enfans,
Nos bons & charitables freres,
Partagez cette joye ainſi que nos miſeres,
Nous allons eſtre triomfans:
Voicy la porte ouverte à tous ces grans myſteres,
Beny ſoit l'Eternel: qu'il ſoit beni sur vous:
Beniſſez-le ſur nous.

Venez chanter en ſa maiſon
(Tous les rechappez de ſon ire)
Ce Cantique ſacré, l'imprimer & le lire
Par tout à l'honneur de ſon Nom:
Venez y contempler ſa gloire & ſon Empire,
Et de cette Valée où ſa main nous abat,
Celle de Ioſaphat.

Eternel pren nous à mercy:
Eternel venge ta querelle:
Eternel oy gemir ta pauvre Tourterelle
Veille la proteger icy,
Et tous ceus, Eternel, qui ſoupirent pour elle.
Noſtre paix en ton Fils eſt tout ce qu'il nous faut,
Exauce, & vien bientoſt.

FIN

J.

LE SÉJOUR DES VAUDOIS DU PIÉMONT

EN SUISSE

L'ACTION exercée par la Cour de France sur le Duc de Savoie fut néfaste aux Vaudois du Piémont.

Louis XIV fanatisé par les Jésuites entre les mains desquels il était tombé sur ses vieux jours, non content d'avoir fait couler le sang des Huguenots dans son propre royaume, insistait fortement auprès de Victor-Amédée pour qu'il persécutât la pauvre et vertueuse peuplade des Vallées, noble débris des Eglises antiques, et qui avait su conserver sa foi primitive et refuser de suivre les erreurs de Rome.

En 1686, cédant à l'influence française, le Duc joignit ses troupes à celles de Catinat, et les forces combinées des deux puissances entrèrent dans les Vallées Vaudoises, répandant sur toute l'étendue du territoire la désolation et la ruine.

En vain écrivait-on de Suisse au Duc de Savoie en faveur de tant de frères malheureux; les lettres demeuraient sans réponse. En vain les Conseillers d'Etat Gaspard de Muralt de Zurich et Bernard de Muralt de Berne vont-ils en ambassade à Turin, et plaident-ils auprès du Prince la cause de tant de victimes innocentes; en vain l'Angleterre et la Hollande adressent-elles à Victor-Amédée de chaleureuses missives pour le supplier de laisser les Vaudois en repos et de leur continuer les privilèges que leur avaient accordés ses prédécesseurs et dont lui-même les avait gratifiés jusqu'alors, tous ces instants appels, tous ces efforts généreux restèrent sans effet.

Les Vaudois étaient vaincus, les campagnes dévastées, les habitants morts ou entassés dans des prisons. Quel outrage sanglant cette peu-

plade avait-elle donc fait à son prince, pour être traitée ainsi? Etait-ce une tribu féroce, une race adonnée au vol, au pillage, à l'assassinat? « Tu le sais, Seigneur! » s'écrie Monastier dans une de ses plus nobles pages, « ils respectaient ton nom; ils ne demandaient qu'à suivre tes préceptes; ils aimaient leur prince; son honneur et sa gloire leur étaient chers. Fidèles, dévoués, soumis à ses lois, ils ne lui avaient préféré que Toi, et n'avaient résisté à sa volonté que lorsqu'il avait essayé de les détourner du culte qu'ils Te rendaient depuis des siècles! »

Pendant ce temps les Cantons évangéliques de la Suisse, loin de se décourager de l'échec qu'avait essuyé leur intervention auprès du Duc, continuèrent à s'intéresser vivement au sort des Vaudois; des jours de prières et de jeûne leur furent consacrés, et l'on ordonna des collectes en leur faveur sur tout le territoire helvétique. D'accord avec le comte de Govon, résident de Savoie en Suisse, on décida dans la Conférence d'Aarau, au mois de septembre 1686, que les prisonniers vaudois seraient mis en liberté, convenablement vêtus, conduits et défrayés jusqu'aux frontières genevoises, et que ceux qui erraient encore sur les montagnes recevraient des saufs-conduits pour la même destination. Les Suisses, de leur côté, prenaient l'engagement de les interner dans le centre du pays, ou de les garder sur ses limites orientales, afin d'éviter de leur part un retour en arrière.

Dans quelle situation délicate se trouvait Genève! Ses ardentes sympathies n'étaient-elles pas pour les Vaudois, et les obsessions du roi de France ne cherchaient-elles pas constamment à éteindre la flamme généreuse qui animait tous les cœurs? C'est ainsi qu'au nom de son maître despote le résident français intimait à la petite république l'ordre de ne se point mêler « de fournir argent, conseil, ou assistance à ceux des Vallées de quelque manière que cela soit, autrement que Sa Majesté en concevrait de l'indignation ». Et voilà que les dignes pasteurs Turrettini et Burlamacchi doivent renoncer, ostensiblement du moins, au commerce qu'ils entretenaient avec ceux des Vallées.

Au mois de décembre 1686 le Duc de Savoie ayant définitivement ordonné la libération des prisonniers, Genève put bientôt montrer ouvertement sa sympathie aux pauvres proscrits.

« L'ambassadeur de Turin, disent les registres publics, donne avis que S. A. R. a libéré des prisons quatre-mille personnes des Vallées qui doivent passer par icy en quatre bandes égales » (1).

---

(1) *Registres du Petit Conseil* de Genève, 3 décembre 1686.

On donna immédiatement avis de cette nouvelle à Messieurs de Berne et à leur Bailly de Nyon, et Genève s'apprêta à loger de son mieux tant de malheureux. Messieurs Gallatin, Grenus et Franconis, assistés de leurs auditeurs, furent chargés de dresser le rôle des réfugiés, de les héberger et de les assister aux frais de la Bourse italienne et des particuliers. Ces magistrats devaient en outre fixer les étapes de ces pauvres gens, obligés de repartir aussitôt, pour être dirigés, comme on le sait, vers le centre de la Suisse.

Quatre commissaires des Baillages de Vaud envoyés par les Cantons évangéliques (1), vinrent même à Genève pour s'occuper de concert avec les autorités locales de l'ordre de marche que suivraient les proscrits.

Dans quel affreux état arrivaient ces malheureux! Ceux qui dans le voyage avaient échappé à la mort étaient pour la plupart malades. Comme ils avaient été longtemps retenus en prison, mal nourris, mal vêtus et exposés à la rigueur du froid, ils avaient contracté des maux de toute nature; aussi, vu le danger de la contagion, ne pouvaient-ils être logés chez les particuliers. On s'empressa d'agrandir l'hôpital de Plainpalais pour les y recevoir, et afin de rendre cet édifice confortable « on construisit une cheminée et l'on y aménagea une vaste cuisine ».

Pendant ce temps de nouvelles troupes de proscrits arrivent sous les murs de la petite cité hospitalière. On les reçoit à bras ouverts. Il faut lire les registres publics de Genève ou les récits du temps, pour comprendre l'élan que la population mettait à aller au devant de ces malheureux, toutes les fois qu'une bande était annoncée. « Les Genevois, dit une ancienne relation, s'entrebattaient à qui emmènerait chez soi les plus misérables; plusieurs mêmes les portèrent entre leurs bras depuis la frontière des deux Etats ».

L'enthousiasme des Genevois à l'égard des Vaudois était tel que les autorités eurent peur des désordres que pourrait amener l'action des particuliers. En séance du 2 février 1687, le petit Conseil décida d'édicter un règlement qui régularisât l'arrivée des gens des Vallées. Les habitants ne devaient plus aller à leur rencontre, mais les attendre. Ceux qui en avaient déjà à demeure durent déclarer le nombre et le nom de leurs hôtes. Et l'on afficha ces prescriptions, pour qu'elles fussent mieux connues et observées.

Et dans l'intérieur des logis comme on les soignait, comme on cherchait à les retenir pour les réconforter, ces pauvres et ces malheureux;

---

(1) MM. Roy châtelain de Romainmôtier, Forestier de Cully, Panchaud de Morges et Cornillat de Nyon.

et quant à l'idée des Cantons évangéliques de les embarquer aussitôt pour Morges, on répondait qu'il n'en était pas question. Genève demande un délai, au nom de l'humanité « vu la difficulté et inconvénient, à cause des vents, de la longueur du chemin et indispositions du grand nombre ». Chacun rivalisait de zèle à l'égard de ces misérables, et si Genève, sous la pression d'un puissant voisin qui voyait d'un mauvais œil l'accueil chaleureux fait aux martyrs de la foi, devait prendre de temps à autre une attitude réservée et même sévère à l'égard des Vaudois, les particuliers n'en continuaient pas moins à prodiguer à leurs hôtes leurs secrètes libéralités.

A ce moment les Cantons évangéliques faisaient partir le Sieur Roy pour Turin aux fins d'obtenir l'élargissement des frères encore détenus et de pourvoir à leur entretien pendant la route, car ils devaient être aussi envoyés en Suisse (1). A cette occasion le Duc spécifia que les Vaudois trouvés armés sur ses terres seraient condamnés aux galères, et que ceux qui sortiraient de prison obtiendraient un sauf-conduit et passeraient en sûreté.

De Genève on dirigeait les réfugiés sur Morges par des barques ou par voie de terre et de là sur Yverdun. Cette ville était le centre des proscrits que l'on envoyait de là par les rivières et par les lacs au loin dans la Suisse. Yverdun, la ville hospitalière qui, dans les années précédentes, avait secouru généreusement les réfugiés français arrivés en nombre si considérable dans ses murs que, pour tout dire, on avait dû construire une nouvelle galerie au temple, reçut néanmoins avec une bonne grâce parfaite ces autres victimes de l'intolérance de Rome.

De décembre 1686 à mai 1687 les communes du Canton de Vaud rivalisent de zèle pour le transport des pauvres réfugiés piémontais. Rolle, Mont, Perroy, Tartegnin, Gilly, Essertines, Chastel, Bugnaux, Bougy-Villars, Le Vaux, Bursinel, Dullit, Vinzel, fournissent voitures ou bateaux. Rien de plus curieux que le document que nous avons sous les yeux. C'est

(1) Voir aux *Archives de Berne*, Onglet C., page 303, le compte détaillé que rend Cornillat de la commission qui lui a été donnée le 26 janvier 1687 par les très illustres puissants souverains seigneurs Messeigneurs les louables cantons évangéliques pour les fournitures faites aux gens des Vallées du Piémont. Cornillat qui avait été à la rencontre de ces malheureux pour les assister, leur avait distribué en pain, viande, vin, chaussures, une somme de fl. 296,9d.

Au bas de sa note Cornillat ajoute:

" Outtre plusieurs articles que j'ay obmis à escrire le nom en le delivrant que je n'avois point le temps à moy. A l'esgard des frais et dépence de mon voyage j'ay démeuré 24 jours dehors. Les très illustres Seigneurs qui m'ont fait l'honneur de m'en donner la commission en disposeront tout comme il leur plaira „.

le Mandement daté du 4 mai 1687 et que le colonel Berset, baillif de Morges, adresse au chef du département de Rolle, afin de fixer la part des dépenses qui incombe à chaque commune pour le transport des réfugiés. Après les salutations d'usage ce magistrat s'exprime ainsi:

« Sur la représentation qui nous a été faite de la part de la ville de Rolle, comme suivant l'ordre qu'ils ont reçu de nostre part, fondé sur le bon voulloir souverain de pourvoir aux charrois necessaires pour conduire nos pauvres frères reffugiés des Valées de Piedmont et de leur faire toute aide et assistance nous ayant fait voir la quantité des voitures qu'ils ont supportes tant par charriots que par batteaux dont il ne seroit pas juste qu'ils fussent chargés seuls, l'intention de leurs Excellences, estant que les Communes de chaque département se doivent aider, chacune à ratte de leurs foccages (1), nous avons trouvé à propos de vous ordonner, comme nous faisons, de faire une esgance (partage) de toutes les dites voitures qui auront eté faites rière vostre département pour le susdit subject et d'en faire un taux raisonnable que vous exigerez de chaque Commune de vostre département à ratte des foccages qui y sont establis pour satisfaire ceux qui les ont faites, le tout dans l'équité et sans support. Sur quoy vous scaurez conduire (2) ».

Conduits par ces moyens de locomotion de Genève à Yverdun, les Vaudois repartaient de là pour la Suisse, qui comptait plusieurs stations de refuge. Voici dans quelle proportion les Cantons évangéliques se partagèrent les proscrits. Zurich en prit trente sur cent; Bâle: douze; Schaffouse: huit. Berne se chargea de quarante-quatre sur cent, dont il plaça une partie à Bienne, à Neuville et dans le Canton de Neuchâtel. Quant au reste, il fut reçu par Saint-Gall, Appenzell-extérieur, les Grisons et Glaris. Quelle activité régnait dans toutes ces villes pour offrir l'hospitalité à ces frères malheureux! N'en citons qu'un exemple: Aussitôt que Berne apprit la prochaine venue des Vaudois, le Gouvernement fit transformer en chemises cinq mille aunes de toile d'Argovie, tandis qu'une égale quantité de drap de laine commune servait à la confection de vêtements chauds. Des centaines de paires de chaussures attendaient dans les dépôts.

Voilà pour le corps. Et pour l'âme? Que de témoignages d'amour chrétien les Vaudois n'ont-ils pas reçus de la part de leurs frères réformés de la Suisse? A côté des faits connus et qui honorent l'hospitalité helvétique,

(1) Au prorata du nombre de leurs feux.

(2) Nous tenons cette pièce de la parfaite obligeance de M. le pasteur F. Naef, qui la tenait lui-même de M. le pasteur Bert, de Gênes.

que de traits de charité discrète, dont les livres n'ont point conservé la mémoire, connus de Dieu seul, et dont les pauvres proscrits ont emporté le secret dans la tombe? Mais toutes ces manifestations de la bienfaisance publique et privée, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral, qu'ont-elles été en comparaison de la plaie insondable qu'il s'agissait de panser? Loin d'exagérer ses mérites, la Suisse doit avouer le peu qu'elle a fait en regard de l'immensité de la tâche qui s'imposait à elle. Elle doit reconnaître que si d'une part elle a eu le privilège d'ouvrir son cœur et sa main aux Vaudois, elle en a ressenti elle-même les bienfaits, car ceux qu'elle a reçus n'étaient pas seulement des frères, mais des personnes qui portaient avec elles la paix et la bénédiction dans les familles.

Dès leur arrivée en Suisse et en dépit du bon accueil qu'ils y reçurent, les Vaudois furent tourmentés de l'idée de retourner dans leur patrie; ils ne pouvaient se résigner à aller vers le nord où l'on pensait les diriger, car d'après la convention passée entre le Duc de Savoie et les Cantons évangéliques, les proscrits devaient rester quelque temps sur le territoire helvétique, mais ne pas y établir leur demeure définitive.

Au début même de l'immigration il y en eut trois cent cinquante qui plutôt que de s'éloigner encore, tentèrent le passage du lac à Ouchy, puis celui du Rhône à Bex et à Saint-Maurice, mais furent arrêtés dans leur dessein par les Valaisans et les Bernois.

Au mois de juillet 1687 il se produisit de l'effervescence parmi les Vaudois qui étaient revenus de Suisse et qui étaient employés à Genève aux travaux des fortifications. Le bruit courait qu'ils allaient se réunir à d'autres pour tenter une irruption en Savoie. Le Conseil était officieusement informé qu'un particulier de Neuchâtel avait écrit à un ami « qu'il priait Dieu pour ces pauvres Vaudois qui s'en retournent en leur pays et pour qu'Il fasse réussir leur dessein ». Le Gouvernement genevois tenu en échec par la France et lié par des promesses vis-à-vis des Cantons évangéliques, crut plus prudent d'éloigner Janavel (1), le vieux proscrit vaudois, et qui avait précédé de plusieurs années ses frères sur le sol helvétique.

« Le dict Seigneur de la Garde, disent les registres, rapporte que Janavel est venu remercier le Conseil de tant de support et de bonté qu'il a eu pour lui de si longtemps, et l'asseurer en même temps que puisque le magistrat par un intérêt politique ne le peut souffrir icy davantage, il se dit disposé d'obeïr à ses ordres et partir demain pour

(1) *Archives de Genève.* Registre du Petit Conseil, 1r juillet 1687.

aller en Suisse, et s'y tenir coy et caché afin d'éviter l'abord de ses compatriotes ».

Janavel demeura à l'intérieur de la Suisse jusqu'à la fin du mois. Rentré à Genève le 29 juillet, il déclara au Conseil que le dessein que quelques Vaudois avaient formé de retourner dans leur patrie était entièrement dissipé ajoutant « que le Sieur Major Perdriau ayant fait saisir les armes de ceux qui se sont trouvés dans la ville, ils ont déclaré s'en vouloir retourner en Suisse et qu'on a dit qu'on leur fera tenir leurs armes quand ils y seront arrivés ».

La question de l'avenir des Vaudois s'imposait à leurs protecteurs de l'Allemagne, de la Hollande et de la Suisse. L'Electeur de Brandebourg et plusieurs princes allemands leur ouvraient leurs Etats.

« On a dispersé les gens des Vallées, écrit Dautun à J. A. Turrettini (1), dans les terres de Leurs Excellences et on leur a donné quelques uns de nos ministres réfugiés pour leur consolation. Puisqu'ils sont laboureurs on feroit mieux de les diriger vers l'Allemagne et là il y a des Princes qui demandent des colons. Ils y pourroient conserver cette celèbre génération qui a été comme le levain des Réformés et on ne pourroit pas dire qu'on eut entierement eteint les Eglises de Piémont ».

Mais les Vaudois ne pouvaient se disposer à partir. Ils tremblaient à l'idée de s'éloigner encore de leur pays. Une angoisse indicible les saisissait à la pensée qu'ils pourraient ne plus le revoir. On leur offrait bien, là-bas, au nord, de leur donner une seconde patrie, mais de pareilles concessions, quelque généreuses qu'elles fussent, pouvaient-elles faire oublier le sol natal? « O Chrétiens de Suisse, d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, bienfaiteurs des Vaudois, dit à cette occasion Monastier, ne vous irritez pas de cette apparente indifférence pour vos bienfaits, car vous avez aussi une patrie qui vous est chère » (2).

Toutefois les exigences de la politique et l'insuffisance des ressources dont la Suisse pouvait disposer, ne permettaient pas d'obtempérer aux désirs des Vaudois, quelque légitimes qu'ils fussent. En avril 1688 eut lieu une conférence entre M. de Convenant, député des Provinces-Unies et le Conseil de Genève dans le double but de fixer le séjour définitif des Piémontais et de décider l'emploi des sommes provenant de la collecte faite en leur faveur dans les Provinces-Unies (3). De cette conférence résulta une convention dont les principales clauses peuvent se résumer

(1) Lettre écrite de Richembac, le 9 avril 1687.
(2) *Histoire des Vaudois*, tome II, page 95.
(3) *Archives de Genève.* Registre du Conseil du 14 avril 1688.

ainsi: Rassembler en un seul corps, dans un lieu central de la Suisse, pour les diriger de là vers l'étranger, tous les Vaudois qui se trouvent encore dispersés de côté et d'autres; choisir comme lieu de séjour, outre le Brandebourg, le Palatinat et le pays de Wurtemberg; partager le produit de la collecte en deux ou trois parties égales, dont la première serait employée pour l'établissement des proscrits et les autres pour leur donner des ministres et secourir ceux qui sont encore en prison, et dont on attend la prochaine libération. Dans la distribution des secours on convint tout d'abord de distinguer, parmi les Vaudois, ceux de Pragelas sujets de France d'avec les Piémontais qui dépendaient du Duc de Savoie et de ne secourir, pour le moment, que ces derniers.

Dès le mois de juin on voyait se reproduire de nombreux mouvements de la part des Vaudois. Des lettres de Berne et de Zurich, écrites en termes très-pressants parvinrent aux autorités genevoises pour leur demander quel était le nombre des proscrits qui habitaient dans leur ville, et quels étaient exactement leurs desseins. Genève rassura ses correspondants en promettant de faire rentrer dans le Canton de Vaud les Luzernois qui étaient encore dans ses murs, et de prendre des informations auprès d'Arnaud sur les agissements de ses remuants compatriotes.

Le 23 juin le Syndic Trembley produisit au Conseil une lettre d'un inconnu sans signature et sans date, donnant avis « que les gens des Vallées s'étaient mis en chemin pour retourner en leurs provinces et que de dangereuses conséquences pouvaient résulter de cette entreprise téméraire ».

Il fallait donc que Genève mit fin à cet état de choses insolite pour ne pas se brouiller avec le Duc de Savoie, le roi de France, et les Cantons évangéliques, qui voulaient à tout prix le maintien de l'ordre.

Tous les bruits qui couraient sur le nouveau mouvement des Vaudois n'étaient que trop fondés. Les trois espions qu'ils avaient envoyés dans leurs Vallées, pour en reconnaître la situation, étaient revenus, et leur rapport sur l'état du pays et des routes qui y conduisent était de nature à les engager à une nouvelle tentative de retour par le Valais, le petit et le grand Saint-Bernard et le Mont-Cenis.

Voilà donc les Vaudois, qui la veille étaient décidés à se rendre dans le Brandebourg, le Palatinat et le Wurtemberg, engagés, sous la conduite d'Arnaud, dans une malencontreuse expédition; ils quittent leur divers cantonnements, s'avancent de nuit par des chemins détournés, dans la direction de Bex, rendez-vous général. On sait l'issue de cette triste expédition; le projet des Luzernois fut éventé et vint échouer au pont de Saint-Maurice, occupé par les Valaisans, d'accord avec les Savoyards.

Cette tentative était de nature à compromettre la Suisse; et les Cantons évangéliques, qui redoutaient beaucoup de passer à la Cour de Turin pour complices des expéditionnaires, firent savoir à ces derniers, dans l'île de Bienne, où ils avaient été momentanément relégués, qu'ils devaient décidément partir pour l'Allemagne. Les uns s'embarquèrent sur le Rhin pour se rendre dans les Etats du Duc de Brandebourg, d'autres gagnèrent les terres du Palatinat que l'Electeur avait mises à leur disposition, une troisième troupe s'établit dans le Wurtemberg. Le peu qui resta en Suisse dut demeurer dans les Grisons.

En quittant la Suisse ils se montrèrent pleins de reconnaissance envers leurs hôtes. Ceux qui se rendirent dans le Brandebourg en juillet 1688 écrivirent aux Excellences de Berne: « Quoique nous n'ayons pas des expressions assez fortes pour vous temoigner la reconnaissance que nous avons de vos bienfaits, nous en serions absolument indignes si avant que de nous éloigner de vos Etats nous ne vous en rendions très humbles remerciemens. Nous esperons meme qu'à l'exemple de Dieu qui se contente des benedictions et des louanges de ses créatures VV. EE. agreeront les secrets mouvemens de nos cœurs qui etant penetrés de toutes vos bontés iront publier dans les climats reculés cette charité immense dont vous avez recrées nos entrailles et subvenu à tous nos besoins. Nous aurons soin d'en instruire nos enfants, et les enfants de nos enfants afin que toute notre posterité sache qu'après Dieu dont les grandes compassions nous ont empeschés d'estre entierement consumés, c'est à vous seuls que nous devons la vie, la liberté et notre conservation.

« Nous vous demandons encore, très hauts et très puissants Seigneurs, la continuation de cette auguste protection dont nous avons ressenti si souvent les effets salutaires et aussi de nous vouloir recommander à S. A. E. de Brandebourg qui a la bonté de nous recueillir et aussi qu'il plaise à VV. EE. nous pardonner nos infirmités et nos manquemens. Nous prierons Dieu cependant de vous rendre abondamment le fruit de votre justice et de la gratuité dont vous avez usé a nostre égard, de conserver dans vos Etats la paix et l'abondance et de couronner vos personnes, et votre peuple de toutes sortes de grâces et de prospérités (1) ».

Mais les Vaudois que l'épreuve suivait sans cesse ne demeurèrent pas longtemps tranquilles en Allemagne. La guerre avec la France ne tarda pas à éclater; le Palatinat fut envahi dès l'automne 1688, et les champs que les Luzernois avaient ensemencés furent de ceux que Louvois fit ravager.

(1) *Archives de Berne;* Onglet D.

On conçoit quelle terreur devait inspirer aux proscrits la vue de l'armée française qui deux ans auparavant les avait si cruellement maltraités dans leurs Vallées; aussi ce fut un nouvel exode, et les Vaudois reprirent le chemin de la Suisse, qui, touchée de leurs souffrances, les dissémina dans leurs anciens cantonnements.

Mais l'heure de la délivrance allait bientôt sonner pour les proscrits; les événements politiques avaient sensiblement modifié la situation de leurs Vallées; le Duc ayant besoin de troupes en Piémont, les avait retirées de Savoie, et la France attaquée par la coalition de l'Empereur et de la Hollande ne pouvait plus rien contre eux.

Après trois ans d'exil, aidés par leurs coreligionnaires et excités par quelques chefs intrépides, les Vaudois prirent la détermination de rentrer à main armée dans leur patrie, et purent enfin, au mois d'août 1689, accomplir l'acte héroïque dont les Vallées célèbrent aujourd'hui l'anniversaire.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette glorieuse expédition. Rappelons seulement qu'Arnaud donna rendez-vous à ses hommes dans les bois de Prangins près de Nyon, d'où ils s'embarquèrent, et que de la Suisse on suivait par la pensée et par la prière cette vaillante troupe.

« L'on confirme de divers endroits, écrit Polier à Turrettini (1), le bon état de ceux qui sont passés les premiers; et l'on espère une bonne issue du passage des derniers qui partirent mercredi d'auprès de Vevey. Nous vîmes avec bien de la joye que l'on ne les avoit point attendus sur le bord du lac, où je crois qu'on pouvoit leur faire le plus de mal et que leur débarquement se fit sans obstacle. Ils en trouvèrent un peu plus le lendemain dans la montagne, mais nous apprenons qu'ils ont forcé cet obstacle et sans avoir perdu presque personne de leur gens. Dieu veuille que tous les défilés où ils ont à passer et où l'on pourroit les attendre leur soient aussi favorables. Nous ne tarderons pas à en apprendre des nouvelles; Dieu veuille qu'elles soient aussi bonnes que celles de leurs frères. Les torrens à sec, le ciel serein et la lune leur semblent être fort favorables.

« S'ils peuvent joindre leurs frères et occuper les meilleurs postes de leurs montagnes et un peu plus de la plaine, je crois que cela sera une chose aussi surprenante que nous en ayons eu de notre temps ».

Ce ne fut pas seulement de 1686 à 1689 que la Suisse eut le privilège de recevoir des exilés Vaudois. En 1731 sept à huit cents victimes de l'intolérance du roi de Sardaigne se sauvèrent des Vallées pour se

(1) 15 septembre 1689.

réfugier à Genève et dans les Cantons évangéliques. On les reçut avec toute l'humanité possible; indépendamment des premiers secours qu'on leur procura, on intéressa à leur sort toutes les Eglises protestantes. J. A. Turrettini écrivit en leur faveur à l'Archevêque de Cantorbury qui en parla à George II et à la Reine Caroline. Ces souverains envoyèrent mille livres sterling pour être données aux pauvres Vaudois, mais comme ces distributions devaient être faites sous la direction de Turrettini (1), ce dernier chargea son fils Marc d'aller en Suisse, accompagné de son maître et ami Jacob Vernet.

Ces deux personnages se rendirent dans les différents centres d'exil pour faire cette distribution. Ils trouvèrent plus d'une fois ces bonnes gens occupés à chanter ensemble les cantiques historiques qu'ils avaient appris dans leur pays natal, et qui leur faisaient oublier pour quelques moments la misère et les peines de leur situation. Les aumônes que les exilés reçurent fournirent à la plupart d'entre eux le moyen de passer en Hollande, où ils furent soulagés plus efficacement encore; les autres retournèrent tranquillement dans leur pays où on ne les inquiéta plus.

Eugène de Budé.

(1) En 1713 et 1714 à la suite de la paix d'Utrecht, dont le traité stipulait, comme condition à la cession de Pragela au Piémont, l'exercice exclusif du culte catholique, de nouvelles persécutions furent dirigées contre les Vaudois. En 1716 on leur interdit les assemblées religieuses de plus de dix personnes, sous peine des galères. Plus tard eut lieu le triste procès et le bannissement du pasteur Cyprien Appia. Toutes ces vexations allèrent de mal en pis jusqu'en 1728 et 1730 où de nouvelles mesures iniques furent votées par le Sénat contre les Réformés des Vallées. Pendant tout ce temps J. A. Turrettini ne cessa pas de correspondre, et non sans fruit, en faveur de ces frères malheureux, avec les hommes influents des pays évangéliques.

JOSUÉ JANAVEL

ET LA RENTRÉE[1]

Le nom de Josué Janavel ne figure nulle part dans les relations de la Glorieuse Rentrée; Arnaud lui-même ne mentionne qu'en passant « ce bon vieillard » « cet excellent personnage », pour raconter qu'il versa « comme un torrent de larmes » en apprenant, par le manuscrit de Paul Reynaudin, trouvé à l'Aiguille et parvenu jusqu'à lui, les merveilles accomplies et les souffrances endurées par l'expédition vaudoise (*Glorieuse Rentrée*, page 168, édit. 1880).

Le rôle de Janavel dans la Rentrée n'aurait-il eu rien de spécial en dehors de l'ardent intérêt avec lequel il suivait, comme tous les Vaudois restés à l'étranger, les péripéties de ceux qui étaient partis pour reconquérir la patrie perdue? Ou bien faudrait-il voir en lui, uniquement, l'*un* de ceux qu'Arnaud appelle « les principaux d'entre eux », « leurs chefs », « leurs directeurs », qui « tenaient conseil », prenaient des « résolutions »

(1) Comme on le voit par le titre de cet article, ce n'est pas une *biographie* de Janavel que l'auteur a voulu nous donner; il s'est proposé plutôt, et c'était ici l'important, de bien définir son rôle dans la Glorieuse Rentrée. Il aurait été d'ailleurs difficile de construire une vie de Janavel, vu que plusieurs éléments très importants, par exemple la date de sa naissance, nous sont inconnus. Pour ceux qui voudraient posséder quelques données sur ses exploits militaires, nous dirons qu'ils eurent lieu en l'an 1655 et 1663, que ses adversaires furent le Marquis de Pianezza (avec ses lieutenants Christophe de Luserne et Mario de Bagnols) et plus tard le Marquis de Fleury et le Marquis de St-Damian, et que les lieux signalés par ses principales victoires furent *Cassulé*, *Ramassé*, *Rumé* (Rorà), *St-Second* et autres localités de la plaine, le *Verné* (Angrogne) en 1655, et *Rociamaneout* (Angrogne) en 1663. H. M.

des « mesures », « concertaient et conduisaient l'affaire secrètement? » (*Glorieuse Rentrée*, pages 41, 58, 60, 61).

Mais, alors, pourquoi mentionner spécialement le nom de ce « bon vieillard », « son courage ordinaire qui l'a accompagné jusqu'à sa mort et sa confiance en Dieu? » (*ibid*). Serait-ce par déférence pour un homme qui avait joué un rôle prépondérant depuis les massacres de 1655 jusqu'aux Patentes de Grâce du 14 février 1664? L'histoire est obligée, aujourd'hui, de voir, dans les lignes d'Arnaud, une preuve, si indirecte soit-elle, que Janavel a eu, dans l'organisation et la direction de l'expédition vaudoise de 1689, une part beaucoup plus considérable que celle qui lui est assignée par les relations des contemporains. Cette part, l'historien Muston l'a pour la première fois mise en relief dans l'*Israël des Alpes*. « Janavel, dit-il, paraît avoir été l'âme de toutes les combinaisons tentées par les Vaudois pour rentrer dans leur pays natal. Il fut même expulsé de Genève à cause de cela » (*Israël des Alpes*, III, page 47). L'*âme*, cela indique bien que le rôle qu'il a joué n'a pas été apparent — et c'est ce qui explique le silence de la plupart des Relations, — mais cela en fait ressortir aussi toute l'importance. Dans une entreprise où le secret était une condition absolue de réussite, dont les détails ne pouvaient être discutés qu'en très-petit comité, la rencontre de deux hommes tels que Janavel et Arnaud fut providentielle. Il y avait entre eux assez de ressemblance pour qu'ils pussent travailler de concert, et assez de diversité pour qu'ils pussent se compléter.

L'un était capitaine et l'autre pasteur; mais il y avait dans le cœur du guerrier une piété si profonde, une telle sollicitude pour le bien spirituel de son peuple qu'on aurait pu l'appeler le capitaine-pasteur des Vaudois; et de son côté le pasteur avait l'étoffe d'un commandant militaire; il pouvait échanger à l'occasion la robe contre l'écharpe et se donner le nom de pasteur colonel. — Janavel était un vaudois d'élite qu'une sentence cruelle avait obligé de chercher, dès 1663, un refuge à l'étranger; Arnaud, né en France, était devenu vaudois par le cœur et par les travaux; mais tous deux joignaient à un entier dévouement à la cause évangélique, une connaissance générale du monde qui ne pouvait que leur être fort utile. — Janavel avait l'autorité et l'expérience que lui donnaient son âge avancé et les services éminents rendus à ses compatriotes dont il avait commandé la petite armée avec tant de bravoure et d'habileté en 1655 et en 1663; Arnaud n'avait que quarante ans et possédait les forces et l'activité nécessaires à une entreprise dont l'organisation ne pouvait se faire par correspondance et dont les directeurs devaient payer de leur personne. Janavel est donc, en quelque sorte, le chef d'Etat-major qui, ne

pouvant jouer un rôle plus actif, trace d'une main sûre le plan de la campagne, tandis qu'Arnaud est chargé de l'exécution.

Cette assertion qui se justifie aux yeux de l'intelligence, lorsqu'on tient compte du passé de Janavel, est confirmée historiquement par la lettre qu'il adressa en 1685, à l'approche de l'orage qu'avait déchaîné la Révocation de l'Edit de Nantes, à ses frères des Vallées. Elle nous montre la sollicitude avec laquelle le vieux chef suivait les destinées de son peuple. « Ce peu de mots, leur dit-il, sont pour vous saluer de tout mon cœur et vous donner des témoignages de l'amour que je vous porte ». Puis il leur donne les conseils que son expérience lui suggérait pour leur conservation. Ce qu'il avait été à l'époque des Pâques Piémontaises, de la guerre des Bannis, et aux approches de 1686, Janavel le fut, avec un dévouement que les malheurs de son église n'avaient fait qu'augmenter, pendant les années qui suivirent l'exil.

C'est ce que prouvent jusqu'à l'évidence les *Instructions* qu'il fit mettre par écrit en juin 1688, lorsque les Vaudois se préparaient à s'ouvrir une route vers leurs Vallées par le Valais et le St-Bernard. L'expédition fut arrêtée à son départ, mais les conseils du capitaine furent ponctuellement suivis en 1689. Et ce n'est pas, à notre avis, l'un des moindres mérites d'Arnaud que d'avoir su s'identifier avec les instructions de Janavel pour les appliquer avec intelligence et fidélité à mesure que les circonstances le demandaient.

Joints au récit très-sommaire que nous a laissé Léger des campagnes de 1655 et de 1663, les deux documents cités nous permettent de contempler, dans la pénombre où elle a été laissée, la noble figure de Josué Janavel, et d'apprécier l'étendue des services rendus à ses compatriotes par ses conseils.

*
* *

Ce qui frappe tout d'abord chez ce vieillard c'est sa *piété* chrétienne, une piété faite d'un sentiment profond du péché, d'une foi ferme et éclairée dans l'Evangile de la grâce, d'une crainte délicate d'offenser Dieu, d'une confiance inébranlable en sa puissance et en sa bonté et d'un entier dévouement à la cause de Christ. S'il est homme d'armes ce n'est pas par inclination, ni par fanatisme, c'est par nécessité. La guerre avec son cortége de souffrances, de blessures, de ravages, de mort, n'est pour lui qu'un moyen de défendre ce qui est plus précieux que la vie elle-même. Il ne la veut que lorsque les moyens pacifiques ont échoué.

« Si Dieu, écrit-il en 1685, voulait mettre votre foi à l'épreuve comme on le dit et comme on le croit, je vous prie de prendre en bonne part le

contenu de la présente..... Si les choses tournent à la guerre, la première chose que j'ai à vous dire c'est d'adresser des requêtes bien humbles à votre souverain, et cependant ne laissez pas d'avoir déjà deux hommes en campagne, l'un pour aller et l'autre pour venir, afin que vous ne soyez pas surpris..... Si, par malheur, vous êtes attaqués, il faudra se défendre; le premier jour sans officiers; et après cela vous travaillerez nuit et jour à mettre parmi vous la conduite nécessaire ».

Si sa piété ne lui permet d'accepter la guerre que lorsqu'elle est inévitable, elle ne lui permet pas davantage de la conduire en barbare, comme si toutes les lois divines et humaines étaient abrogées dès que l'on a tiré les premiers coups de feu. Il ne perd jamais de vue que les Vaudois combattent pour la bonne cause, pour conserver leur patrie et leur église et que Dieu ne les bénira qu'en tant qu'ils l'honorent.

« Ainsi faisant, leur dit-il, vous vous conserverez les uns les autres, et en même temps l'Eglise du Seigneur, *pourvu que vous soyez fidèles chrétiens*..... » En 1685, il indique comme premier devoir des pasteurs celui de « réunir tout le peuple, grands et petits: et après les avoir exhortés, selon la Parole de Dieu, de leur faire jurer fidélité à l'Eglise et à la patrie, la main levée vers le ciel, quand même il s'agirait de la mort. Et ainsi faisant, ajoute-t-il, vous verrez que l'épée de l'Eternel sera à votre côté ». En 1688-89 la préface de ses Instructions est de la teneur suivante: « Très-chers frères en J.-C.! Le Seigneur ne permettant pas à cause de mon infirmité que je puisse vous suivre, à mon grand regret, j'ai cru ne devoir rien négliger pour le bien de ma pauvre patrie; c'est pourquoi j'ai fait mettre mes sentiments par écrit touchant la conduite que vous devez tenir, tant dans les chemins que dans les attaques et combats, si le Seigneur vous fait la grâce de vous porter dans vos montagnes comme telle est mon espérance, priant Dieu de tout mon cœur qu'il fasse réussir tout à sa gloire et au rétablissement de son église ».

Ceux qui combattent pour un but aussi élevé, doivent cultiver l'esprit d'humilité et de foi et se conduire, en toute occasion, comme des gens qui craignent Dieu:

« Si notre église a été réduite en aussi grande extrémité, nos péchés en sont la véritable cause; il faut donc s'humilier tous les jours de plus en plus devant Dieu et lui demander pardon de bon cœur..... recourant toujours à Lui..... et quand il vous arrivera quelques inconvénients, prenez patience, redoublez de courage de telle manière qu'il n'y ait rien de plus ferme que votre foi. Ainsi ne doutez pas que Dieu ne vous conserve et ne fasse réussir vos desseins à sa gloire et à l'avancement du règne de J.-C. »

« Il faut tous tant que vous êtes, mettre les genoux en terre, lever les

yeux et les mains au ciel, le cœur et l'âme au Seigneur par des ardentes prières afin qu'il vous donne son St. Esprit.... et vous fasse nommer les plus capables d'entre vous pour conduire les autres ».

« L'union qui est le principal », doit être soigneusement conservée. On doit rendre de bonne grâce ce qui a été perdu par les uns ou les autres; les officiers doivent agir charitablement comme arbitres lorsqu'il s'élève quelque différend; le butin doit être partagé également; les réfugiés français qui se joindront aux Vaudois doivent être traités comme eux « et même mieux, s'il se pouvait ».

« Vivons, dit-il, comme frères en J.-C., conformément à ce que dit l'Ecriture, laquelle est plus ferme que le ciel et la terre; car si vous vous confiez en Dieu, soyez assurés qu'il ne vous oubliera jamais, mais qu'il vous sera une muraille de feu contre vos ennemis ».

Quand on a « promis la foi » aux prisonniers, « il la faut tenir, quoiqu'il arrive ». Il veut qu'on use d'égards pour les Vaudois qui avaient cédé aux menaces et s'étaient catholisés. « Epargnez les familles converties, car autrement Dieu en serait offensé ».

« En toutes choses, écrit-il encore, je vous recommande le sang innocent, afin qu'il soit épargné ». Et ailleurs: « Vous prendrez bien garde, en toute rencontre, d'épargner le sang innocent ou inutile, afin de n'avoir point à en répondre devant Dieu; et surtout de ne jamais vous laisser saisir par la peur, ni par la colère. Alors l'Esprit du Seigneur sera avec vous, de même que sa grâce: celui qui espère en Dieu vivant, jamais ne périra ».

C'est dans cet abandon complet de tout son être entre les mains de son Dieu qu'il puise son indomptable courage, son héroïsme chrétien, pour tout dire en un mot. Au perfide marquis de Pianesse qui l'invitait, en mai 1655, à abjurer son hérésie, le menaçant, en cas de refus, de brûler vivantes sa femme et ses filles qui étaient prisonnières, et de lui faire subir à lui-même les tourments les plus cruels, s'il pouvait le prendre vivant, Janavel avait répondu: « Il n'y a pas de tourment si cruel que je ne préfère à l'abjuration de ma foi; et vos menaces, loin de m'en détourner, m'y fortifient encore davantage. Quant à ma femme et à mes filles, elles savent si elles me sont chères! Mais Dieu seul est le maître de leur vie, et si vous faites périr leur corps, Dieu sauvera leur âme. Puisse-t-il recevoir en sa grâce ces âmes chéries, ainsi que la mienne, s'il arrive que je tombe entre vos mains ».

Et pour soustraire son jeune garçon de huit ans à la rage de ceux qui allaient mettre sa tête à prix, il le porte, à travers les neiges, dans le Dauphiné, pour revenir bientôt se mettre à la tête des défenseurs des Vallées.

Blessé à la jambe, à Lusernette, il continue la guerre sans interruption; percé de part en part par une balle dans la journée du 15 juin 1655, il n'en est point abattu et donne avec calme ce qu'il estimait devoir être ses derniers conseils. Condamné à mort en janvier 1661, sa tête mise de nouveau à prix, sa maison rasée (1662), vivant dans les retraites des montagnes avec les autres bannis, condamné en juin 1663 à être tenaillé, écartelé, puis à avoir la tête tranchée et plantée à la cime d'une pique sur un lieu élevé, obligé de s'exiler à Genève en 1664, il ne perd point courage et les citations que nous venons d'emprunter à ses Instructions de 1688-89 nous le montrent toujours aussi fort dans sa confiance en Dieu, malgré les revers qu'avait essuyés son peuple. Pressant ses compatriotes de « ne quitter jamais la Balsille qu'à la dernière extrémité », il ajoute avec cette foi qui triomphe de tout: « Ils ne manqueront pas de vous dire que vous n'y pouvez tenir toujours, et que plutôt que de n'en venir à bout, toute la France et l'Italie se tourneront là contre; mais dites que vous ne craignez rien, ne craignant pas la mort, et que si le monde entier était contre vous et vous seuls contre tous, vous ne craignez que le Tout-Puissant qui est votre sauve-garde ».

Cette piété si profonde pourrait paraître de l'exaltation, et ce zèle chrétien du fanatisme, si on n'était obligé de reconnaître que rien n'est plus éloigné du caractère de Janavel que l'exaltation du fanatique. Ses directions militaires, aussi bien que ses conseils chrétiens et sa conduite, montrent tant de réflexion, de calme, de clairvoyance, de prudence, d'esprit pratique jusques dans les moindres détails, et d'énergie, que l'on se rappelle involontairement du mot de Cromwell, son contemporain: « Ayez confiance en Dieu et gardez votre poudre sèche ». S'il cherche à fortifier le courage de ses frères en les portant à regarder au Tout-Puissant, à prier de tout leur cœur, à vivre en bonne harmonie, il ne néglige aucun des moyens humains qui sont propres à assurer la victoire.

Il attache une grande importance aux chefs. En 1685 il conseille d'avoir un commandant général sur les forces Vaudoises, un conseil secret « composé d'un homme de chaque vallée fidèle et craignant Dieu, d'un ou deux pasteurs qui aient du cœur », et qui « n'appréhendent pas le sang ». Les compagnies doivent être petites, de 18 à 20 hommes, parce qu'elles sont plus faciles à commander; les capitaines et sergents élus par le peuple et sachant se faire obéir sans trop de rigidité. S'agit-il des ennemis? Il dira: « Tirez d'abord aux officiers ». S'agit-il des siens? Lui qui ne veut pas « exposer les soldats car, en les conservant, on garde l'Eglise de Dieu », les priera de « conserver chèrement leurs officiers », « car, dit-il, il vaudrait mieux que cinquante soldats périssent qu'un de vos chefs ». Le

souvenir de la journée du 15 juin 1655 où lui-même avait été grièvement blessé à St-Jean, et le capitaine Jayer tué à Osasc, lui avait de bonne heure montré quelles conséquences peut avoir, pour une armée, la perte de ses chefs. Aussi trouve-t-il nécessaire que, après le premier combat, « les officiers changent d'habits, voire des plus méchants de leur compagnie ».

Connaissant le côté faible des Vaudois, il les supplie, à plusieurs reprises, de ne se laisser prendre ni aux menaces, ni aux promesses, ni aux lettres, ni aux paroles des ennemis. « Lorsqu'on vous menacera le plus, c'est alors qu'il faut craindre le moins ». « Lorsqu'ils vous voudront parler, c'est alors qu'il vous faudra le plus vous tenir sur vos gardes ». En 1685, il les avait « priés au nom de Dieu » de n'accepter aucun cantonnement de troupes dans les Vallées, sous quelque prétexte ou couleur que ce fût, « autrement, avait-il ajouté, c'est votre perte assurée. Souvenez-vous des massacres de 1655 et de toutes les perfidies dont on se sert aujourd'hui; tout cela vous doit servir d'exemples ». Si cela ne servit pas en 1686, il faut pourtant ajouter que la leçon ne fut point perdue pour 1689-90. C'est en s'inspirant de la même prudence, qu'il leur conseille de prendre des ôtages en traversant la Savoie, d'y payer tout ce qu'ils prendront, et une fois chez eux, d'avoir « toujours des espions en campagne afin d'épier les démarches des ennemis »; de poser force sentinelles « mettant les plus peureux de vos soldats le soir et pendant la nuit et, approchant le jour, les plus courageux et les plus experts »; de tenir « toujours des sentinelles sur le haut des montagnes afin de n'être pas surpris du côté de Pragela et de maintenir les passages libres d'une vallée à l'autre ». Il n'oublie pas les provisions de bouche et conseille (1685) d'avoir dans les montagnes des provisions de blé pour « secourir les plus misérables et entretenir les compagnies volantes ». Quant aux munitions de guerre, il y avait pourvu depuis longtemps, et se borne à leur écrire: « Ne vous mettez pas en peine qu'elles manquent, je vous en dirai quelque chose à la première commodité assurée ».

Mais, où le génie militaire de Janavel se révèle dans toute son étendue, c'est dans la manière dont il sait tirer parti, soit pour l'attaque soit pour la défense, des avantages naturels qu'offrent ses montagnes. Il en connait à fond les défilés, les cols, les coupures, les arêtes, les contreforts, les rochers escarpés, les retraites cachées.

S'agit-il de reconquérir les Vallées? Si les Vaudois sont au nombre de six ou sept-cents, il faut qu'ils attaquent à la fois les deux Vallées de Saint-Martin et de Luserne, en ayant soin de maintenir la communication libre par le col Julien. Pour Saint-Martin, il conseille d'occuper le haut

des montagnes, de garder le pont de la Tour ou pont *sec*, à l'entrée de la Vallée, et d'investir le Perrier « dont la prise est fort nécessaire, ne pouvant, sans cela, donner ni secours ni retraite sans être découverts ». Pour le Val Pérouse, il faut rompre les ponts et planches de Miradol en haut, et attaquer simultanément Pramol et Saint-Germain par le haut et par le bas. Pour le Val Luserne, occuper les hauteurs, envoyer promptement rompre les ponts sur le Pélice et ensuite tenir ferme, par embuscades, aux lieux favorables et étroits.

Ces lieux favorables il en a calculé les avantages et, lorsqu'il s'agit de la défense, il abandonne la rive droite du Pélice et indique Revengier, le Taillaret, Pertuzel (Lettre de 1685), Balma d'Aut, la Sarcenà, la Combe de Giausarand et l'Aiguille, parmi les postes les plus avantageux. Il veut que l'on fortifie ces lieux par des retranchements et que l'on élève des bastions sur le sommet des montagnes afin qu'on ne puisse voir qui va et qui vient. Il n'oublie pas de mentionner comme lieu de refuge le Pra-du-Tour, mais, chose digne de remarque, c'est « la *Balciglia* » qu'il recommande surtout de fortifier, sans y épargner de peines, comme devant être leur « retraite la plus solide », et qu'ils ne devront quitter qu'à la dernière extrémité.

C'est avec cette même clairvoyance, ce même art de tirer parti de tous les avantages et d'éviter les inconvénients, qu'il donne ses directions sur la manière de conduire un combat. Si l'on est pressé par l'ennemi, il veut que les soldats déjeunent avant jour afin qu'ils aient plus de force; il conseille d'attaquer le soir « car, dit-il, si vous avez le dessus, le terrain qui vous est connu ne vous empêchera pas d'achever la victoire. Si vous avez le dessous il vous favorisera. Et puis, c'est une chance de rompre le conseil des ennemis ».

« Quand vous verrez venir l'ennemi, vous le laisserez approcher tant que faire se pourra; tirez d'abord aux officiers; ne faites aucune décharge mal à propos et soyez prompts à recharger vos armes, tâchant d'avoir des balles qui aillent juste au calibre du fusil afin de tirer plus droit ». Pour combattre à la descente, on se servira avec avantage des frondes et des pierres. Cédant aux superstitions du temps, il conseille aux meilleurs soldats d'avoir quelques balles de bronze ou de fonte « pour, en cas de besoin, moucher le nez au diable » qui était censé rendre invulnérables certaines personnes. Dans l'attaque, il recommande d'avoir des embuscades de flanc. « Quand l'ennemi sera engagé dans les embuscades, vous ferez volte face et vous tirerez au ventre; s'il tourne le dos, vous tirerez à la hauteur des reins; et ainsi vous ferez beaucoup de morts et de blessés; car tels sont les fruits de la guerre ». Si l'on poursuit l'ennemi, que l'on mette

« en campagne des soldats pour battre les flancs de la troupe, mais que la pointe n'avance jamais que par l'avis du flanc ».

« Souvenez-vous, leur dit-il, dans le combat ou en quelque rencontre que ce soit, de ne jamais faire battre la retraite, parce que cela encourage les ennemis qui profitent de votre lassitude pour vous poursuivre à outrance. Le capitaine Janavel s'est vu avec ses soldats si fatigués par le combat, qu'ils avaient la bouche toute sèche, ne pouvant pas avoir une goutte d'eau pour étancher leur soif extrême. Cependant ils avaient patience et il ne voulut jamais permettre qu'on battit la retraite, mais de soutenir le combat jusqu'à la mort plutôt que de se retirer ».

Avec cette volonté inflexible, cette calme intrépidité, cette sûreté de coup d'œil jointe à la promptitude des décisions, on comprend que le héros de Rorà, héros dès le premier jour de son apparition sur la scène, ait pu inspirer à ses compatriotes une absolue confiance et qu'ils aient désiré avoir, au moins, ses instructions, lorsqu'ils se préparaient à rentrer dans leurs Vallées. Il suffit d'avoir une connaissance, même superficielle, des événements de 1689-90, pour se convaincre que les directions du pieux capitaine vaudois ont été suivies presque de tous points, dans le voyage, dans l'attaque des Vallées, comme aussi dans la défense. Ce fait, d'une évidence palpable, fait ressortir, mieux que tout autre, l'importance du rôle de Janavel dans la *Rentrée.*

Ses ennemis lui ont souvent reproché certaines exécutions sommaires, comme celle des 1,400 de Saint-Second, et les ravages qu'il a exercés dans les villages de la plaine en 1655 et 1663. Ses conseils de 1685 et 1688 ont aussi leurs côtés rigides. Il condamne à mort, non seulement ceux qui passent à l'ennemi, mais ceux qui s'arrêtent à piller avant l'ordre donné. « Sur les lieux, dit-il, il est nécessaire de ne faire aucun quartier, car vous ne pourriez nourrir les prisonniers et en les relâchant vous alimenteriez l'ennemi... Vous ne conserverez quoi que ce soit qui ne passe par le feu, surtout les églises et les couvents; vous ne conserverez que les gabelles, les fours et ce qui pourra servir..... Découvrez tous les toits des maisons, mettant les lozes sur les murailles, afin que l'ennemi ne s'y puisse retirer ». S'il vient camper à Bobi, il faut y mettre le feu. Quand on attaquera La Tour, il faudra y mettre le feu afin de se mettre à couvert de la canonnade du fort. Il leur enseigne même le moyen de mettre promptement un village en flammes.

Ce sont là, nous le reconnaissons, de terribles nécessités; mais lorsqu'il s'agit de choisir entre la mort, entre la fin d'un peuple et d'une église et ces nécessités-là, nous ne pouvons que bénir la mémoire de ceux qui ont eu assez de dévouement pour leur église et pour leur patrie

pour les accepter en mettant leur propre vie « sur la paume de leur main ».

Dieu a récompensé leur foi et couronné leurs travaux. Celui qui avait tracé le plan de la Rentrée eut la joie de vivre assez longtemps pour le voir glorieusement exécuté. Ce qu'il leur écrivait en 1685 se réalisa en 1690. « Bombes, carcasses, boulets, grenades et autres artifices » furent employés contre la petite troupe vaudoise. « Que cela, leur avait-il dit, ne vous épouvante point. Je m'assure que les dragons qu'on croit des diables se trouveront arrêtés par des hommes craignant Dieu et combattant pour la bonne cause ».

Henri Bosio.

HENRI ARNAUD
(Portrait inédit, propriété de la Société d'Histoire Vaudoise)

HENRI ARNAUD

La période héroïque de l'histoire des Vaudois des Alpes d'Italie et du Dauphiné propose à l'admiration affectueuse et reconnaissante des Vaudois d'aujourd'hui deux hommes éminents dont chacun a déployé, sur un théâtre modeste, des qualités, qui sur une scène plus vaste en auraient fait des hommes de génie: le héros de Rorà, Josué Janavel et Henri Arnaud le héros de la *Glorieuse Rentrée.* À un courage indomptable, à une persévérance que rien ne pouvait lasser, le premier joignait une piété vivante, une foi absolue en la protection du Seigneur et une touchante humilité — guerrier chrétien dans la plus noble acception de ce terme.

Le second, préparé par de bonnes études au ministère de la Parole, a été avant tout et toujours le pasteur dévoué soit d'une paroisse de son Eglise, soit d'un troupeau de frères chrétiens combattant pour défendre ou reconquérir, avec leur patrie terrestre, la liberté de servir Dieu selon leur conscience et selon Sa parole.

Outre cette mission spéciale de prêcher l'Evangile et de nourrir les âmes du pain de vie, Arnaud avait reçu, avec une constitution physique des plus robustes, une puissante énergie, un talent peu commun d'organisation et un tact très-remarquable dans l'art de la guerre joint à un courage qui ne s'est pas démenti un seul instant, non plus que sa confiance et son abandon à la volonté de Dieu. Il était désigné, dans les desseins de Dieu, pour être le conducteur de Son *Israël des Alpes* qu'il allait ramener dans les héritages de ses pères.

Si nous avons jugé qu'il n'était que juste de donner, en cette occasion, un respectueux souvenir à Janavel, d'autant plus qu'il lui revient une part considérable même dans la « Glorieuse Rentrée » à laquelle son grand âge

ne lui a plus permis de s'associer personnellement et activement, c'est du chef spirituel et du conducteur de cette mémorable entreprise que nous voulons aujourd'hui entretenir les lecteurs de ce *Bulletin spécial de la « Société d'Histoire Vaudoise »*.

Il n'existe, à notre connaissance, aucune biographie un peu complète de Henri Arnaud, ni en français, ni en anglais, sauf Bracebridge. Cette très-regrettable lacune a été comblée, il y a neuf ans, par Mr. K. H. Klaiber, ci-devant pasteur de la paroisse de Wurmberg, cercle de Maulbronn, dans le Wurtemberg. Ayant à sa disposition les Archives d'État de Stuttgard et les registres des paroisses Vaudoises du Wurtemberg aussi bien que les actes synodaux de ces églises, connaissant à fond la population Vaudoise dont cette paroisse se compose pour une bonne partie, il a pu s'acquitter de la tâche qu'il s'était joyeusement imposée, et il l'a fait avec un intérêt si cordial, peut-être même avec une si grande bienveillance, qu'aucun auteur Vaudois de naissance n'aurait pu le surpasser ni même l'égaler. C'est à son livre que nous puiserons une bonne partie des détails qui vont suivre. Comme il a eu l'extrême obligeance de nous adresser un exemplaire de son ouvrage (imprimé en langue allemande), nous espérons ne pas être indiscret en y puisant librement.

Henri Arnaud fils de François et de Marguerite Gros, né le 30 septembre 1641 à Embrun, appartenait sans contredit à une famille protestante; mais il n'est pas possible de décider avec certitude et sur preuves écrites, si ses parents étaient de vieux Huguenots, ou des protestants convertis depuis peu, ou bien encore de ces Vaudois qui, de temps immémorial, avaient habité sur le versant occidental des Alpes. Plusieurs circonstances nous font pencher pour cette dernière alternative: le fait que la famille Arnaud se retira dans le val Luserne, peu d'années après la naissance de ce fils (1650-55); la probabilité que Marguerite Gros appartint à l'une ou l'autre des trois familles Gros, issues de l'ex-moine Augustin, Auguste Gros (devenu pasteur distingué d'Angrogne et mort en 1608); et enfin les nombreuses relations qui s'établirent bientôt entre les nouveaux-venus et les habitants du val Luserne.

Arnaud fit ses premières études à l'Ecole Latine de La Tour, qu'il doit avoir suivie jusqu'à l'âge de 20 ans, puisque ce n'est que le 10 novembre 1662 qu'il fut admis gratuitement au Collége supérieur de Bâle (*gratis ob paupertatem*). Le 18 août 1664 il était inscrit au rôle des étudiants en théologie, non plus comme *ebrodunensis* (d'Embrun), mais comme *pedemontanus*. Enfin le 16 février 1666 il était inscrit comme étudiant en théologie à l'Académie de Genève. Ces dates parfaitement sûres excluent absolument la possibilité d'un séjour en Hollande, assez prolongé pour que le

jeune Arnaud ait pu prendre service dans les troupes des Provinces-Unies, ou encore se distinguer au point d'obtenir le grade de capitaine et chef de bataillon. Et quand on veut expliquer cet avancement exceptionnel par la faveur de Guillaume d'Orange stathouder des Provinces-Unies, on oublie que ce prince célèbre ne devint que bien des années plus tard général en chef et stathouder des Pays-Bas. Selon toute probabilité ce ne fut qu'en 1686 ou 1687 qu'Arnaud entra en relations intimes avec Guillaume d'Orange, dont il reçut conseils et secours pour l'entreprise qu'il méditait. — La question est d'ailleurs tranchée, sans réplique, par ces paroles d'Arnaud, que nous lisons dans la dédicace qu'il fait de son livre au duc Eberhard Louis de Wurtemberg: « *Dieu s'est servi comme instrument, non d'un « homme consommé dans les armes, mais de quelqu'un qui n'avait « jamais fait la guerre qu'à Satan* ».

Nous ignorons la date précise du retour d'Arnaud dans les Vallées où sa famille devait se trouver encore; il n'est pas même sûr qu'il s'y soit fixé après son départ de Genève où il avait achevé ses études théologiques; car si sa famille n'était pas riche, les Vallées étaient pauvres et le nombre des postes de pasteur était très-limité. Ce n'est qu'en 1670 (selon Ebrard, *Histoire Ecclésiastique*, et Dietrich, *Histoire populaire des Vaudois*), qu'il fut nommé pasteur de la paroisse de Maneille avec son annexe de Massel.

Pendant combien d'années a-t-il occupé ce poste de montagne? L'a-t-il échangé contre une paroisse de *la plaine*, comme on disait autrefois, et à quelle époque? Sur cette question, comme en général sur l'activité d'Arnaud de 1670 à 1685, nous ne possédons absolument aucun document écrit, ni même aucune tradition positive. Le Dr Muston, notre historien très-regretté, suppose qu'il a exercé son ministère dans le Dauphiné jusqu'à la Révocation de l'Edit de Nantes, et qu'il s'est alors retiré dans les Vallées avec les Protestants proscrits comme lui. Or il se trouve que le nom de Henri Arnaud ne figure nulle part sur les listes très-complètes et très-authentiques des pasteurs de toutes les paroisses et annexes de la province du Dauphiné, transcrites par Mr le pasteur E. Arnaud dans son *Histoire des Protestants* de cette province, non plus que dans celles des émigrés. D'où l'on est forcé de conclure, que si Arnaud a exercé le ministère en France, pendant ces 15 années, ce n'a pas été au Queyras ni dans les Consistoriales voisines.

Comme il n'est pas possible d'admettre qu'un homme, du caractère et de l'énergie d'Arnaud, soit demeuré oisif pendant si longtemps, ni qu'il ait consacré ses forces et son talent à un travail étranger à la carrière pastorale, nous nous arrêtons, jusqu'à meilleures informations, à l'idée que

Arnaud n'a pas quitté les Vallées en même temps que la paroisse de Maneille, mais qu'après en avoir desservi peut-être plus d'une, il fut enfin placé dans celle de La Tour, qu'il occupait en 1685.

Deux circonstances assez importantes peuvent être alléguées à l'appui de cette hypothèse. Arnaud s'est marié deux fois aux Vallées; sa première femme était Marguerite Bastie de La Tour, et la seconde Renée Rébondy, vaudoise aussi, originaire du Marquisat de Saluces, et il est très-peu probable qu'il ait contracté cette double union avec des Vaudoises pendant qu'il aurait été lui-même absent des Vallées.

La seconde circonstance qui nous paraît surtout militer en faveur de la permanence d'Arnaud dans les Vallées, longtemps avant les événements de 1686, c'est le rôle qu'il y joue dès le début dans les grandes Assemblées des Vaudois et l'influence qu'il exerce sur leurs décisions. Et c'est ici proprement qu'il entre dans l'histoire de ce petit peuple, pour y occuper, pendant bien des années, la place la plus éminente.

C'est lui, en effet, qui lorsque les Vaudois se réunissent dans le Temple de Ciabas pour délibérer sur l'attitude à prendre en présence du cruel édit promulgué par Victor Amédée II, le 31 janvier 1686, ouvre la réunion par *une fervente prière.*

C'est lui qui scelle la délibération de *résister jusqu'au bout*, que les Vaudois, après beaucoup de discussions et de prières, ont enfin adoptée, de cette touchante supplication: « Seigneur Jésus, toi qui as tant souffert « et qui es mort pour nous, accorde-nous la grâce de pouvoir souffrir « aussi et de sacrifier notre vie pour toi! Ceux qui persévèrent jusqu'à la « fin seront sauvés; que chacun de nous s'écrie avec l'Apôtre: Je puis tout « par Christ qui me fortifie! ».

Et c'est encore lui qui, les hostilités une fois commencées, lance sa troupe à l'assaut du temple de St.-Germain où de Villevieille colonel de l'armée de Catinat s'est enfermé avec un détachement de Français, et s'en serait sûrement emparé si la nuit n'était tombée et si avant l'aube une troupe de renfort n'était arrivée de Pignerol.

Combien de temps Arnaud s'est-il encore arrêté aux Vallées, et comment a-t-il pu échapper au sort de ses collègues dont neuf ont été retenus en prison avec leurs familles pendant plus de trois ans? Lui-même ne nous le dit pas, mais à l'arrivée des exilés Vaudois à Genève il s'y trouvait déjà, quoiqu'il n'ait pu y venir avec aucune de leurs bandes puisqu'aucun pasteur n'avait obtenu la liberté d'émigrer. Un manuscrit de l'époque possédé par M. Lombard Odier, parlant de l'arrivée de la troisième bande, dit « *qu'ils étaient déjà sous la conduite de M. Arnaud, pasteur de leur nation* ». M. Mörikofer dans son *Histoire des réfugiés évangéliques en*

Suisse (1876), parle d'un voyage d'Arnaud en Hollande, à la fin de 1685, ou tout au commencement de 1686, d'où il serait retourné aux Vallées pour encourager les Vaudois à la résistance. Il est plus probable que ce voyage a été entrepris par lui dans la seconde moitié de 1686 et lorsqu'un millier de personnes avaient été massacrées, que de 10 à 12,000 remplissaient les prisons et qu'il n'y avait plus pour le moment qu'à travailler en vue d'une émigration des survivants.

Lorsque les 3,000 environ auxquels la permission de s'expatrier fut enfin accordée, furent réunis à Genève d'abord, puis dans les autres Cantons évangéliques, Arnaud déploya en leur faveur une merveilleuse énergie et un rare talent d'organisation. Il poursuivait le but avoué et approuvé surtout par les amis et bienfaiteurs de la Suisse, savoir de procurer à ces pauvres bannis un établissement définitif et comme une nouvelle patrie où ils pussent se reposer en paix et servir Dieu selon leur conscience. Mais comme ils répugnaient fortement à se diviser et qu'ils aspiraient par dessus tout à former encore un petit peuple et une petite église organisée comme elle l'était dans les Vallées, il était fort difficile de leur offrir quelque part en Europe un coin de pays suffisant pour les y établir. Quant à émigrer en Amérique ou au Sud de l'Afrique, il était inutile de leur en parler.

Mais pendant qu'Henri Arnaud et d'autres chefs Vaudois faisaient d'actives démarches auprès du Duc de Wurtemberg, de l'Electeur de Brandebourg, d'autres Princes allemands et de la Hollande, ils poursuivaient secrètement et avec plus d'ardeur encore un autre but, celui dont ils s'étaient sans doute entretenus plus d'une fois avec le vieux Janavel et que les timides regardaient comme une folie: préparer le retour dans leurs chères Vallées. On s'est demandé curieusement auquel de ces deux hommes, que le bannissement et l'exil ont fait se rencontrer à Genève, de Janavel ou d'Arnaud, appartient l'honneur d'avoir le premier formé cet audacieux projet. A supposer même que le héros de Rorà eût le premier conçu le projet et préparé le plan détaillé de l'exécution, ce qui n'est pas bien sûr, Arnaud qui l'a réalisé au milieu de très-grandes difficultés nous paraît avoir au moins autant de droits que Janavel à l'admiration et à la reconnaissance des Vaudois.

On avait réussi, avec une remarquable habileté, et sous divers prétextes, à retenir le plus grand nombre des exilés dans les Cantons de la Suisse Occidentale afin de pouvoir les réunir plus rapidement au moment propice; mais il fallait s'occuper aussi avec le plus grand soin de recueillir les moyens matériels indispensables à la réussite de l'entreprise. Il ne faut donc pas s'étonner si celui qui en était l'âme ne s'est donné aucun repos jusqu'à ce qu'il eût réussi à se procurer le nécessaire en armes et en argent.

Après avoir établi sa famille à Neuchâtel, Arnaud a fait plus d'un voyage en Hollande, tout d'abord pour y recueillir quelques secours généreusement fournis en faveur des Vaudois pauvres, épars dans les Cantons de la Suisse et jusque dans le Wurtemberg, puis pour intéresser à l'entreprise projetée des amis influents et particulièrement Guillaume prince d'Orange. Dans plus d'une audience que celui-ci lui accorda, Arnaud lui exposa en détail le plan de la rentrée, qui reçut son approbation et ses encouragements. Dans le manuscrit original de la *Glorieuse Rentrée*, Arnaud ajoute: « Le Prince sut très-bien reprocher à M. Arnaud son impatience, et lui dire, que jusqu'alors il avait mal su prendre son tems ». Indépendamment de l'intérêt que Guillaume d'Orange prenait à des protestants persécutés, ce prince qui était l'âme de la Ligue contre Louis XIV et qui espérait y gagner aussi le Duc de Savoie, comprenait de quelle importance serait le retour dans leurs Vallées de ces vaillants montagnards, qui devaient au Roi Soleil les souffrances inouies qu'ils enduraient depuis trois ans, et le massacre et la mort des deux-tiers de leur population. Rien de plus naturel que d'admettre qu'il n'a pas été avare de ses conseils et de ses biens, ni alors, ni lorsqu'il monta, l'année suivante, sur le trône d'Angleterre. Il donna même à Arnaud des lettres pour des officiers et il est permis de supposer que quelques uns d'entr'eux se sont décidés à suivre le pasteur Vaudois. C'étaient naturellement des protestants français qui avaient pris du service en Hollande; de ce nombre était sans doute le capitaine Turel, qui a été le chef militaire des Vaudois à travers la Savoie.

Muni d'argent par la libéralité du Stathouder et de l'excellent M. Clignet, grand-maître des Postes à Leyde, auquel, ainsi qu'à sa sœur, il témoigne, vingt ans plus tard, sa vive reconnaissance; abondamment pourvu d'armes qu'il avait fait fabriquer à Genève et à Neuchâtel; ayant par miracle réussi à maintenir le secret sur son entreprise, Arnaud fixa enfin le lieu et la date du départ, le bois de Prangins au bord du lac Léman, entre Nyon et Rolle, et le 16 août 1689.

Entre 9 et 10 heures du soir, après une fervente prière d'Arnaud, 600 Vaudois et environ 400 réfugiés français passèrent le lac dans 15 bateaux dont 11 appartenant à des curieux qui avaient voulu vérifier de leurs yeux si en effet le bois de Prangins était plein de ces téméraires Vaudois.

C'est ici le lieu de mentionner les remarquables directions très-détaillées et très-précises que Janavel avait rédigées et auxquelles, il faut le dire à la louange d'Arnaud, on se conforma dès le premier jour et jusqu'à la fin de la lutte. Vingt compagnies dont 13 de Vaudois, 6 de Français et une de volontaires, furent sans retard organisées, et la troupe entière, sous le commandement militaire du capitaine Turel, mais sous la direction

supérieure d'Arnaud, s'ébranla et pendant plusieurs jours ne prit que deux ou trois heures de repos. D'après le sage conseil de Janavel s'étant faits, dès le second jour, accompagner d'ôtages qu'ils choisissaient parmi les personnages marquants de chaque localité, ils n'eurent à surmonter que les fatigues inouïes de marches incessantes par la pluie et des sentiers affreux, à travers les cols sauvages de plusieurs montagnes. La huitième journée de cette glorieuse expédition fut, sans contredit, la plus rude et la plus mémorable. Le gouverneur du Dauphiné averti par les soins de M. de Prangin, avait pris à la hâte des dispositions pour arrêter les Vaudois dans la vallée de la Doire, et précisément au village de Salbertrand où, depuis le fort d'Exilles, se trouvait l'unique pont par où ils pussent passer la rivière. Le Marquis de Larrey y était campé à la tête de 2,500 hommes de troupe de ligne et de nombreux paysans. Suivi par des détachements ennemis venus d'Exilles et dans l'impossibilité de reculer pour chercher une autre route, les capitaines Vaudois décidèrent à l'unanimité qu'il n'y avait qu'un parti à prendre: vaincre ou mourir, et la troupe entière se précipitant tête baissée, avec un élan irrésistible, força le pont, entra dans les retranchements et obligea le Marquis de Larrey à prendre la fuite blessé et emporté jusqu'à Enbrun dans une litière. Six cents Français jonchaient le champ de bataille et quatorze des assaillants avaient seuls été tués.

Trois jours après les Vaudois atteignaient le village de Balsille, et le lendemain Arnaud prêchait dans le temple de Praly, ou plutôt à la porte du temple, étant monté sur un banc pour être entendu de tous, sur quelques versets du Psaume VII: *Dès ma jeunesse, etc.* Praly avait été la paroisse de ce vénérable pasteur Leydet qui, surpris sous un rocher chantant des psaumes, avait été conduit à Luserne et pendu en 1686.

Eben-ézer, ont pu dire nos pères à cette heure-là et nous sommes heureux d'ajouter que sous la direction fidèle d'Arnaud, ils n'avaient pas cessé un seul instant d'offrir au Dieu de leur délivrance des prières, des supplications avec des actions de grâce. Aussi leur confiance et leur abandon à sa volonté ont-ils été richement récompensés. Eprouvés encore par six semaines de privations, de combats presque journaliers, affaiblis par l'abandon de la plupart de leurs compagnons étrangers à leur église, plus encore que par les pertes en morts et en blessés, traqués jour et nuit comme des bêtes féroces, ils avaient pu se réunir enfin an nombre de 400 au dessus du village de Rodoret, dans la localité qui porte encore le nom de *Champ d'Armand* (d'Arnaud). Prévoyant bien qu'il leur serait impossible de résister à l'attaque simultanée des troupes ducales et de celles du roi de France, ils délibérèrent longuement dans leur conseil de guerre sur le

parti à prendre; et tout d'abord les avis furent très divisés, les uns voulant qu'on se retirât dans les montagnes d'Angrogne où le capitaine Buffa se trouvait encore avec un petit camp volant; d'autres proposant d'aller plutôt dans celles de Bobi qui offraient plusieurs retraites extrêmement fortes. En se divisant ils couraient infailliblement à leur perte. Alors, nous dit la relation de Reynaudin : « M. Arnaud, prévoyant la désunion, dit que dans « un tel embarras il fallait avoir recours à Dieu, et en effet il commença « à prier, après quoi leur ayant instamment recommandé l'union, il leur « fit comprendre que n'étant plus en possession de l'Aiguille (le lieu le plus « fort de Bobi) et l'ennemi inondant toute la campagne, il était inutile de « songer à se retirer ni du côté de Bobi, ni du côté d'Angrogne, ajoutant « qu'il ne voyait point de poste plus avantageux que la Balsille, à quoi en « effet tous applaudirent unanimement ». Sans doute qu'à ce moment les Vaudois se souvinrent tout-à-coup de la pressante recommandation de Janavel; mais il n'en est pas moins certain que c'est à la parole puissante d'Arnaud et à la confiance absolue qu'il avait su inspirer, que la petite troupe des exilés a dû son salut.

L'épisode de la Balsille, l'entrée des Vaudois dans ce nid d'aigle, par une nuit si sombre que, pour découvrir les guides, on fut obligé de mettre sur leurs épaules les linges les plus blancs, et à travers des précipices qui les ont fait frémir lorsqu'ils les ont vus de jour, le siége qu'ils y ont soutenu, les assauts qu'ils y ont repoussés victorieusement, et enfin leur fuite incroyable au moment où la résistance était devenue impossible, tous ces faits merveilleux peuvent-ils, nous sommes forcés de nous le demander, s'expliquer par des causes purement humaines? Arnaud est entré à la Balsille avec nos pères, et non seulement il a partagé avec eux les privations, les travaux et les dangers, mais il a exercé au milieu d'eux une activité pastorale des plus bénies. Il faisait deux prédications le dimanche, une le jeudi, et la prière tous les jours, soir et matin « fort dévotement, tous à genoux et la face en terre ».

C'est du 24 octobre 1689 au 14 mai 1690 que les Vaudois ont été enfermés, plus ou moins étroitement, par les troupes du roi de France et celles du Duc au nombre de 22 mille, disent nos historiens, y compris, sans doute, les Savoyards et les paysans requis pour le service des transports ou accourus au pillage, tandis que les historiens catholiques ne parlent que de 5 à 6 mille, soldats réguliers probablement. Quelques jours après leur évasion miraculeuse de la Balsille, les Vaudois apprennent avec une joyeuse surprise que leur souverain devait dans un très-court délai se décider entre Louis XIV, dont il supportait avec peine l'arrogant despotisme, et la Ligue qui lui faisait de belles propositions. Bientôt même on leur donne l'assurance

officielle de la rupture avec la France, et on leur envoie une abondance de vivres dont ils avaient un très-grand besoin. Quelques semaines encore et le pasteur Arnaud, sous la date du 5 juillet, pouvait écrire à son ami et bienfaiteur M. Thormann, Bailly et Gouverneur d'Aigle : « Nous sommes dans une parfaite union du monde avec S. A. R. qui nous a très-bien reçus, M. Odin notre major, le capitaine Friquet et moi... Je suis en poste avec un courrier du Prince qu'on m'a donné pour aller au devant des troupes qui doivent arriver par le Milanais (1,000 Vaudois venus des Grisons et de la Valtelline)..... le pauvre Arnaud est avec les généraux aimé de tous ceux qui l'auroient mangé ci-devant ». On avait alors besoin des Vaudois aussi bien que des proscrits français ; on en forma un régiment qui se distingua à diverses reprises, au point que le Prince Eugène de Savoie, généralissime de l'armée de la Ligue, attribue à leur valeur une bonne partie de ses victoires. Guillaume III d'Angleterre avait pris ce régiment à sa solde, et c'est probablement alors qu'il conféra à H. Arnaud le grade honorifique de colonel.

Ce n'est pourtant pas comme chef militaire qu'il continua pendant près de deux ans encore à accompagner les Vaudois dans leurs expéditions guerrières, mais plutôt comme pasteur et chapelain, et nous sommes heureux pour lui que la faveur dont il fut honoré en haut lieu ait été de courte durée, et qu'il ait pu reprendre déjà en 1692 les fonctions pastorales, à Rorà d'abord avec le quartier des Vignes, puis dans la paroisse de Saint Jean. Les hommes de son caractère, simples et sans prétentions, peu sensibles aux soupçons injurieux et aux calomnies, le sont beaucoup trop aux caresses et aux éloges, et il paraît bien qu'Arnaud en a été quelque peu grisé, jusqu'au point de penser que les Vaudois, dont il était l'âme, étaient seuls capables de tenir tête aux Français et de leur faire subir des échecs.

S'il espérait jouir désormais d'un repos chèrement acheté, et de se donner tout entier à l'œuvre pastorale et aux soins de l'Administration de l'Eglise dont il avait été nommé le Modérateur-adjoint, il n'a pas tardé à être cruellement détrompé. Un article secret du traité de paix, conclu en 1696 entre le Duc et Louis XIV, rendu exécutoire par le traité de Ryswick (1698) entre la France et la Ligue, proscrivait pour la seconde fois, non plus, il est vrai, tous les Vaudois, mais tous les protestants qui n'étaient pas nés dans les Vallées et avec eux ceux des Vallées de Pragela et de Pérouse cédées par la France à Victor Amédée. Au delà de 3,000, y compris *sept* pasteurs (sur les 13 qu'il y avait alors aux Vallées) durent, vers la fin de l'année 1698, reprendre le chemin de l'exil. Arnaud les avait précédés ayant de bonnes raisons pour s'enfuir sous un déguisement.

Il s'agissait maintenant de trouver une patrie à ces trois-mille exilés et de leur procurer les ressources indispensables pour leur établissement, et c'est à quoi Arnaud s'employa, pendant toute l'année 1699, avec un dévouement sans pareil et en déployant une merveilleuse activité. A Stuttgard, auprès du Duc et de ses conseillers, en Suisse, auprès du Gouvernement pour en obtenir un prolongement de séjour; en Hollande, auprès de ses amis Clignet, à Londres enfin auprès de Guillaume d'Orange qu'il revoyait roi de la première Puissance protestante, il a plaidé avec chaleur et succès la cause de ses chers coreligionnaires, leur obtenant des terres à cultiver, des conditions très-favorables pour leur établissement, des secours pour vivre et ensemencer leurs terres, surtout des subsides pour leurs pasteurs et leurs maitres d'école. Établi lui-même à Dürrmenz-Schönenberg où sa famille était venue le rejoindre vers la fin de 1699 et où s'étaient groupées environ 80 familles du Queyras et du Val Luserne, Arnaud a repris et continué jusqu'à sa mort l'œuvre du ministère en faveur de cette paroisse, et celle de directeur spirituel et conseiller en faveur de toutes les autres colonies, répandues non loin de là dans les baillages qui avaient été cédés aux Vaudois.

A nos yeux ces vingt dernières années passées sans bruit et sans éclat, bien loin de diminuer la grandeur morale du héros de la Glorieuse Rentrée, ne font que la rehausser. Si au milieu de ses triomphes, qu'il a toujours eu soin cependant d'attribuer à Dieu et non pas à lui-même, il ne s'était pas toujours défendu d'un sentiment de vanité, il se montre maintenant sous son vrai caractère, s'oubliant lui-même et toujours prêt à se dévouer, homme de prière et de paix s'il en fut un, doux et patient au milieu d'une population très-difficile à conduire, se bâtissant une maison de paysan pareille à celles de ses paroissiens, cultivant avec sa famille les quelques terres qu'il avait achetées, et dont les revenus devaient suppléer à l'insuffisance du subside Anglais et de l'allocation ducale (en tout environ 400 fl., valant 660 fr.).

Arnaud a revu les Vallées et y a séjourné entre 1704 et 1706, lorsque le Duc de Savoie en guerre avec la France fit appel au patriotisme des Vaudois du Wurtemberg et qu'un certain nombre de jeunes hommes se laissèrent gagner par de belles promesses; mais il n'a pris aucune part aux opérations militaires. Il fit un dernier voyage en Angleterre, soit pour visiter son fils *Guillaume* étudiant en droit, soit pour plaider auprès de la nouvelle souveraine, belle-sœur de Guillaume III, la cause des subsides vaudois.

Pendant son séjour aux Vallées, où il est inscrit comme pasteur *provisionnaire* ou provisoire de St-Jean, il était remplacé en Allemagne par le

pasteur Faucher. Rentré à Dürrmenz il y travailla encore seul jusqu'en 1716, et de 1716 à 1721 avec l'aide de son fils aîné *Scipion*, mort en 1729 pasteur à Pinache. Son troisième fils, ayant achevé a Zurich ses études pour le ministère, est mort pasteur à Angrogne. C'est de lui que descendait en ligne directe cet Henri Arnaud que nous avons bien connu il y a une soixantaine d'années et qui a transmis, sans son nom, les traits caractéristiques de son illustre ancêtre, tempérés par les mœurs plus douces du XIX^e^ siècle.

Le 8 septembre 1721 Henri Arnaud est entré dans son repos, rassasié de combats, de travaux et de jours, ayant eu la consolation de voir les églises des Vallées réorganisées et jouissant d'une tranquillité relative, celles du Wurtemberg dans un état prospère, et ses trois fils et ses deux filles convenablement établis. Ses restes reposent dans le temple de Schönenberg, élevé il y a quelques années sur l'emplacement même du plus que modeste édifice que nous avons vu en 1838 menaçant ruine, mais dans lequel avait retenti sa prédication évangélique.

« La foi transporte les montagnes ». C'est parceque Henri Arnaud a été un homme de foi qu'il a accompli des choses merveilleuses. Il avait l'inébranlable conviction qu'il faisait une œuvre selon le cœur de Dieu, et aucune difficulté n'a jamais pu l'arrêter. Comptant sur le secours fidèle de son Maître, il marchait en sa présence et recourait à lui dans de continuelles et d'ardentes prières. Les revers momentanés ne l'ont jamais abattu, et l'heureuse issue de sa lutte pour rétablir l'Eglise Vaudoise dans ses Vallées lui a paru une chose toute naturelle. Il a cru fermement et agi fortement; aussi a-t-il vu la gloire de Dieu se manifester d'une manière éclatante. Que sa mémoire vénérée, rajeunie par la fête qui le fait en quelque sorte vivre sous nos yeux, nous remplisse de reconnaissance et nous inspire le désir sincère d'imiter sa fidélité au Seigneur et son absolu dévouement à la cause de l'Evangile!

Pierre Lantaret.

Bannière donnée à Arnaud par Guillaume III.

GUILLAUME III D'ORANGE

GUILLAUME III

et son rôle dans l'Histoire de la Rentrée

I.

Guillaume d'Orange et Louis XIV.

Dieu n'a jamais laissé son Eglise manquer de pénitents ni de martyrs, capables de porter sur leur cœur les péchés de leurs frères et prêts à tout souffrir pour les réparer.

Les premiers leur crient, du sein de la persécution, avec Josué Janavel: « Si notre Eglise a été réduite en aussi grande extrémité, nos « péchés en sont la véritable cause; il faut donc s'humilier devant Dieu « et lui demander pardon de bon cœur » (1); les autres répètent avec le martyr français Claude Brousson: « C'est pour la gloire de Dieu que nous « souffrons; Jésus-Christ lui-même se présente à vous dans nos personnes; « nous sommes les héritiers de la foi et des afflictions des anciens Vaudois « et, comme eux, nous sommes aujourd'hui dispersés par tout le monde, « pour être à leur imitation les témoins du Seigneur Jésus » (2).

A côté de ces témoins souvent ignorés du monde, mais connus de Dieu, apparaissent aux époques décisives, les grands acteurs du drame historique, formant le cadre où se placent les destinées du peuple chrétien avec ses luttes, ses douleurs et ses triomphes; ce sont les instruments dont la Providence se sert, tantôt pour exercer ses jugements contre son Eglise déchue, tantôt pour la délivrer après l'épreuve; le plan divin leur donne,

(1) A. de Rochas, page 178.
(2) Circulaire du 25 mars 1688.

en les traversant pour ainsi dire de ses influences, une grandeur momentanée, que souvent ils ignorent eux-mêmes, mais que pressentent les saints. Avec quel accent particulier Luther ne parlait-il pas de « Carolus » son empereur, et Théodore de Bèze, de François I son roi, ou Saurin et les Réfugiés, de Louis XIV, « le fléau de Dieu »! Pour ceux qui ont assisté, en 1859, à l'affranchissement de l'Italie, Victor Emmanuel, Napoléon III, Cavour ne sont pas de simples noms.

Je n'ignore pas qu'il est dangereux de s'attribuer à soi-même ou d'assigner à d'autres un rôle providentiel, car en essayant d'être les interprètes des voies de Dieu, nous pouvons oublier qu'elles sont impénétrables, devenir les dupes de notre orgueil et de notre ignorance, et disproportionner, comme le fit Louis XIV, la valeur de nos opinions ou celle de notre propre rôle.

Il n'en reste pas moins certain, qu'il y a des hommes qu'on peut appeler providentiels, des hommes qui apparaissent à l'heure voulue pour arrêter telle tendance qui menace la marche de l'histoire, ou pour mettre des bornes à l'orgueil des puissants. Dieu leur accorde quelquefois une vue claire de la place qu'ils occupent dans les destinées de l'humanité, et cette connaissance leur donne une fermeté, une unité de but, un calme réfléchi, qui augmentent la grandeur de leur importance et commandent l'admiration: tels furent, au commencement du XVII siècle, Gustave-Adolphe, et à la fin, Guillaume III, Prince d'Orange et Roi d'Angleterre. Léopold Ranke a dit de lui: « L'action qu'exerce une individualité dépend souvent moins « de la puissance dont elle dispose, que de la place qu'elle occupe dans le « conflit des forces qui se combattent à son époque, et de la manière dont « elle sait s'y maintenir. Guillaume d'Orange sut devenir le représentant « personnel et le défenseur d'une idée, qui est indispensable à l'existence « des états modernes, savoir celle de l'équilibre européen. L'opposition se « groupa autour de lui; les persécutions exercées contre les réformés lui « garantirent les sympathies du monde protestant; l'attitude provoquante « et hautaine du roi de France dans la lutte avec le Saint Siège, lui assura « la coopération d'une partie du monde catholique et chaque abus, chaque « acte de violence de son adversaire, tourna à son profit. Ce fut Louis XIV « qui sembla prendre à tâche de grandir l'homme qu'il redoutait le plus, « et les procédés du roi tout-puissant firent de son adversaire une nécessité « européenne.

« La religion, a dit Macaulay, donnait une sorte de consécration à son « excessive et inextinguible animosité contre Louis XIV. Des centaines de « prédicants calvinistes proclamaient, que le même pouvoir divin qui « avait choisi Samson dès le sein de sa mère, pour devenir le fléau des

« Philistins et retiré Gédéon de son aire, pour écraser les Madianites, « avait choisi Guillaume, pour être le champion de toutes les nations « libres et de toutes les Eglises réformées. L'ardeur et la persévérance « avec lesquelles il se dévoua à sa cause, ont à peine leur semblable « dans l'histoire ».

On dirait que l'antipathie de Guillaume pour Louis XIV ait suivi une loi physique et que l'inexprimable égoïsme du grand roi, semblable à une sorte de pôle vers lequel tout convergeait, ait provoqué, dans le monde moral, un pôle contraire, fatalement consacré à neutraliser partout, toujours, dans tous les pays, et avec une intensité croissante, l'action de la puissance opposée. Louis XIV prit à tâche de donner à la lutte un caractère aussi haineux et personnel que possible. Lorqu'en juillet 1690 le roi Jacques apporta le premier à Saint Germain, la nouvelle de sa défaite et de la bataille de la Boyne, la honte et le dépit se peignirent sur tous les visages. Dans la nuit, arriva à Paris un courrier, portant la nouvelle que le Prince d'Orange était mort dans la mêlée. Aussitôt la police réveille les habitants; on les contraint presque d'illuminer leurs maisons, comme pour une fête nationale et, non contents de cela, les gouvernants ordonnent la célébration d'un *Tedeum* solennel dans la ville d'Orange, qui était la principauté de famille du grand adversaire de Louis XIV (1). Tous les membres du Parlement d'Orange y assistèrent en robes rouges: et quelque temps après, ont apprit que l'homme qu'on avait brûlé en effigie et cru mort et enterré, venait de rentrer triomphant, dans sa capitale. La mort même de Jacques II ne fit qu'envenimer la lutte, et Guillaume III, apprenant que son adversaire avait proclamé Jacques III roi d'Angleterre, eut de la peine à contenir son indignation et consacra les dernières forces d'une vie qui lui échappait, à soulever, une dernière fois, toute l'Europe contre son adversaire.

C'est dans le cadre de cette lutte entre Louis XIV et l'Europe, que se place, comme un admirable épisode, l'histoire de la Rentrée; et, de même que le combat des Thermopyles auquel on a comparé la défense de la Balsille, acquiert son importance du fait qu'il fut un acte, dans le grand drame de la lutte de la Grèce pour la liberté de l'Occident, de même les mémorables combats des Vaudois contre Catinat, Feuquières et leurs

(1) La bibliothèque nationale conserve la gravure, qui fut imprimée alors, représentant le cadavre de Guillaume III, porté au tombeau par Halifax, Burnet, Schrewsbury, Dikvelt et Portland, suivis de Marie en larmes; on y lit: " Le tiran des Anglais, Guillaume, est au cercueil. Le ciel a confondu son crime et son orgueil. Louis l'a fait tomber sous sa puissante foudre „ etc.

armées, sont un épisode, mais un épisode important de la grande lutte que soutint l'Europe contre Louis XIV.

Le bombardement de Gênes en 1684, les humiliations gratuites du pape, contraint d'ériger à Rome un monument de sa propre défaite, disaient jusqu'où pouvait aller le mépris de Louis XIV pour les faibles. Son orgueil et son outrecuidance avaient dépassé les bornes que tolère la Providence: « il se serait fait adorer comme un Dieu, dit Saint Simon, s'il n'avait eu peur du diable ». Les moines de Marseille le comparaient à la Trinité et le Maréchal de la Feuillade allumait une lampe devant son buste. C'est à ce moment de triomphe, que le crime de la Révocation de l'Edit de Nantes et la cruauté de ses généraux, lui suscitèrent des ennemis capables d'arrêter ses triomphes; et dès lors il entra dans cette phase de décadence, que dissimulèrent, sans l'arrêter, ses brillantes victoires de Staffarda, de Fleurus, de Marsaglia, de Nerwinden, dues à la valeur de son peuple et à l'habileté de ses généraux. Il eut beau frapper une médaille avec la légende: « La Victoire Obéissante », il ne put empêcher que « l'agonie de la vieille France », comme a dit M. Guizot, « ne commençât bientôt après lui ».

L'âme de la lutte contre Louis XIV fut alors Guillaume d'Orange, auquel Victor Amédée faisait dire, dès le commencement de l'année 1690 (1), que « Dieu l'avait choisi comme un des principaux instruments pour arrêter la violence des puissances voisines ». Au risque de généraliser un peu trop, nous dirons que Louis XIV et Guillaume III furent bien les représentants authentiques des principes qui se trouvèrent en lutte à leur époque, en sorte que leur rivalité eut une importance universelle.

Par leurs origines et leur éducation, ils incarnaient dans leur personne: l'un, le principe autoritaire de la monarchie absolue et de la tradition catholique, avec sa splendeur, ses ignorances et ses étroitesses; l'autre le protestantisme réformé militant, avec ses doctrines sévères, sa force de résistance et sa tolérance.

Descendant de Saint-Louis, petit fils de Marie de Médicis, fils d'une Habsbourg, disciple du Jésuite Péréfix, initié aux voies compliquées de la politique par le cardinal Mazarin, conduit par ses confesseurs Le Tellier et La Chaise, Louis XIV fut, comme l'avait été précédemment Ferdinand II d'Autriche, le vrai représentant de la réaction catholique, à laquelle il se voua, même avant que le souvenir de ses désordres eût tardivement réveillé ses scrupules. Dès le jour de son avènement, il montra son antipathie instinctive pour les protestants, refusant d'accepter leurs hommages. On rapporte de lui ce propos souvent répété: « Mon grand père vous

(1) La lettre contenue aux Archives des Affaires Etrang. a la fausse date de 1688.

aimait, mon père vous craignait, moi je ne vous aime ni ne vous crains ». En même temps qu'il se donnait, par une étrange aberration de conscience, la tâche de rendre sa volonté aussi absolue que possible, il faisait disparaître pour toujours de son Gouvernement les sages formes représentatives de la nation, que le Moyen âge avait opposées au caprice des rois, et qui ne reparurent en 1789, que lorqu'il était trop tard pour sauver la monarchie.

Sur tous ces points, Louis XIV forme le plus entier contraste avec son habile adversaire Guillaume III, qui devait consacrer pour toujours l'ancienne constitution de l'Angleterre et le régime libéral et représentatif, en signant, le 13 février 1689, la « Déclaration des droits » et dont on peut dire, qu'il fut toute sa vie l'ami passionné de la tolérance et le véritable chef du protestantisme militant. Tout lui rappelait le rôle qu'il était appelé à jouer dans l'avenir: son nom, les propos de sa grand'mère Emilie de Solms, les austères leçons de patriotisme de Jean de Witt, chef du parti opposé à sa dynastie, la sympathie du peuple, les sermons des innombrables prédicateurs, qui lui assignaient sa place dans l'histoire, les médailles que l'on frappait avec l'effigie de l'enfant et cet exergue (1): « *Cum tempore surculus fit arbor* », « avec le temps, le rejeton deviendra un arbre », ou telles autres, qui célébraient l'abaissement de l'Espagne, vaincue par son grand-père Frédéric Henri et par son grand-oncle Maurice, les plus habiles capitaines de leur époque. En effet, en 1648, deux ans avant sa naissance, l'indépendance de sa patrie avait été reconnue par l'Europe à la paix de Munster; et sur les orgueilleuses médailles, frappées à cette occasion, on voyait et l'on voit encore, l'Espagne et la Hollande, marchant de conserve sous la forme de deux lions égaux en puissance, traînant le même char, sur lequel est assise la Paix. Les portraits de ses ancêtres, suspendus dans les galeries de Loo, lui montraient le grand amiral Coligny, père de sa bisaïeule, qui fut pendu au gibet de Montfaucon, Louise de Châtillon, veuve une première fois par la mort de Téligny, tué au Louvre, le matin de la S. Barthélemy, veuve une seconde, par la mort de Guillaume le Taciturne, assassiné en 1584, par un élève des Jésuites, à la grande joie du pape. Le sang des Stuarts, en se mêlant, par sa mère Marie, fille de Charles I, à celui des Nassau, ne semblait avoir ajouté à son caractère qu'un instinct plus profond de tolérance religieuse, ce trait héréditaire des Nassau, inséparable du caractère hollandais; peut-être aussi une invincible mélancolie que l'on retrouve dès sa jeunesse dans ses traits si souvent reproduits.

(1) Cabinet des médailles, de Paris.

A la réserve du Hollandais, à la discrétion du Taciturne, était venue s'ajouter l'obstination proverbiale de Guillaume II son père, mort à 24 ans, deux mois avant la naissance de son fils. Si le sang des Coligny, de Guillaume d'Orange, de Charles I n'avait pas suffi pour faire du prince hollandais un homme de résistance, la lutte des partis qui se divisaient sa patrie et les mécomptes de sa première enfance, durent développer au plus haut degré dans son âme, la possession de lui-même et la défiance des hommes. En effet, il naissait avec toutes les prétentions et aucun des droits de ses illustres ancêtres, dépossédé presque avant de naître. Guillaume, son père, gendre de Charles I qui venait de mourir victime des républicains anglais (1649), avait voulu briser par la force la résistance des républicains de Hollande et imiter son oncle Maurice, qui avait fait décapiter Jean Barneveldt, le 22 mai 1619, et enfermer les autres chefs des remontrants: Grotius et le Pensionnaire Hoguerbeis. Mais le jeune prince de vingt-quatre ans n'était pas de force à lutter contre le vieux parti républicain. Lorsqu'il avait enfermé au château de Louwestein les six députés des Etats et attaqué en personne avec sa cavalerie, la ville d'Amsterdam, les citoyens de la capitale l'avaient obligé à reculer; ils avaient ouvert les écluses et répondu à ses envahissements, en décidant, par l'Edit perpétuel de 1651, que les états de Hollande seraient seuls maîtres du Gouvernement et que le stathoudérat serait aboli (1). Guillaume II était mort peu après son échec devant Amsterdam, et deux mois plus tard, son fils naissait, privé à la fois des dignités de sa famille et de la direction d'un père. Le jeune prince rattacha dès lors le souvenir de la mort de son père, à la résistance des républicains, et trouva au foyer domestique, au lieu de la paix et du bonheur, la division et les rivalités de sa mère et de son aïeule, qui se disputaient la préséance, parce que la grand'mère était seulement Princesse et la mère, Altesse Royale et fille de roi. Ni l'une ni l'autre ne parait avoir eu l'âme grande et sympathique. Parlant de la grand'mère M. de Sommelsdyck écrit: « C'est une dame sujette à feindre et à changer. « Il est fâcheux d'avoir affaire à une personne qui ne se règle que par ses « passions et intérêts; elle se rend complaisante à ces Messieurs (c'est-« à-dire aux adversaires de son petit-fils), pour obtenir de la Hollande « une pension. Elle profite de tout; n'ayant pas d'autorité dans le calme, « il ne lui déplairait pas de voir un peu de trouble, dans lequel chacun « devient considérable ».

Quant à la mère de Guillaume, l'instruction à de Thou exprime le regret: « qu'elle ne se montre pas affable envers ses propres partisans,

(1) Groen van Prinsterer. *Archives de la Maison d'Orange*, vol. V, p. 27. En 1667.

« non par manque d'amour pour son fils, mais parce qu'elle ne descend « pas volontiers à des démonstrations de bonté ».

D'autre part on écrit à Mazarin, que l'oncle du Prince, M. de Brederode, gendre de Frédéric Henri, « sacrifie les intérêts de la Maison d'Orange à « son ambition et pousse la lâcheté jusqu'à voter l'exclusion de son neveu », et d'Estrades caractérise en 1660 l'état troublé du pays en ces termes : « Vous savez ce que c'est qu'une république populaire, dans laquelle il « y a plus de 2000 puissances qui ont part au Gouvernement, et qui se « trouve sans chef et remplie de tant de cabales et de méchants esprits ; « aussi une horloge qui a tant de roues, est-elle souvent disloquée ».

« Il est fâcheux, écrivait Brasset à Mazarin, de voir que la maison soit « divisée par une forte partialité sur la tutelle. Le mécontentement de « Madame la Douairière, qui a le cœur haut, la porte à des exclamations si « brusques et violentes contre les Etats de Hollande, que ceux qui avaient « encore quelque égard pour elle, en sont scandalisés ».

La grand'mère et la mère ne pouvant se mettre d'accord sur le gouvernement de la Principauté d'Orange, Louis XIV trancha la question, en sommant le gouverneur, comte de Dohna, de rendre la place au maréchal de Plessis-Praslin. Si les Etats, d'accord avec Cromwell (1), avaient dépossédé l'enfant de ses dignités héréditaires de Hollande, Louis XIV, lui enlevait ainsi la terre d'Orange, qui lui donnait son nom et la dignité de Prince souverain. Au même moment (2), mourait sa mère, atteinte de la petite vérole, à son arrivée en Angleterre. Le prince sentit la douleur de son deuil et l'affront que lui avait fait le Roi de France. La Princesse douairière lui avait donné pour précepteur un hollandais, nommé Bornius, la Princesse Royale, un français, nommé Samuel Chappuzeau, tour à tour converti catholique, pasteur protestant et auteur de comédies légères, auxquelles Molière ne dédaigna pas d'emprunter quelques traits de son « Avare ». Le jeune prince qui n'avait encore que dix ans, essuya ses premières larmes, et comprenant que sa grand'mère allait congédier tous les protégés de sa mère, dit à M. Chappuzeau, qui essayait de le consoler : « Je vous plains ; vous perdez en la Princesse ma mère, une bonne « amie, et je suis fâché de ne me voir pas en âge de vous soutenir « comme elle eût fait ». Puis sentant l'amertume de la perte d'Orange, que Louis XIV venait de lui ravir, il dit au comte de Zulenstein, son gouverneur : « Voilà ma grand'mère vengée et la Principauté d'Orange en repos ».

---

(1) Groen van Prinsterer. *Archives de la Maison d'Orange*, vol. V, p. 11. 1654 : Mazarin estimait que Jean de Witt s'était fait faire une douce violence par Cromwell.

(2) En 1660.

Une vie si compliquée et de pareils souvenirs d'enfance n'étaient pas faits pour élargir le cœur du jeune homme, malgré la familiarité bienveillante de son oncle, l'immoral Charles II, roi d'Angleterre. Comment s'étonner qu'une puissante nature, telle que celle du Prince, aimât la solitude, la chasse, le silence, se défiât des hommes et renfermât ses plans en elle-même. Il avait à ce point de vue plus d'un trait commun avec Victor-Amédée, son futur allié, qu'une mère hautaine et ambitieuse domina pendant si longtemps. Aux traditions historiques riches en enseignement, à l'influence d'une éducation tronquée, il faut ajouter l'action sévère et puissante de l'orthodoxie calviniste.

Heureusement pour Guillaume, l'éducation religieuse de son enfance avait été confiée à des mains sûres, à celles du pasteur Cornélius Trigland, qui lui fit parvenir plus tard, de son lit de mort, les recommandations suivantes: « Je prie Dieu que V. A. reste sérieusement attachée, comme « elle l'a toujours été, à la religion chrétienne réformée et qu'elle suive « les maximes de ses illustres prédécesseurs... je vous ai appris le fonde- « ment du bonheur, celui avec lequel sont morts tous les saints de l'A. « et du N. T., et qui est réservé à V. A., si elle bâtit dessus. Je prie que « Dieu vous donne tous les dons nécessaires, pour porter dignement vos « charges, qu'il vous accorde de longs jours et fasse votre salut, qu'il couvre « votre tête au jour du combat et qu'il vous couronne de gloire et de « victoire, qu'il vous rende maître de vos ennemis et de ceux qui vous « haïssent, qu'il vous fasse revenir en triomphe, et là-dessus je baise vos « mains avec tout respect ».

Chose remarquable, le jeune prince héritait, comme patrimoine ou héritage paternel, d'un système théologique parfaitement précis; de père en fils, les Nassau avaient soutenu dans toute sa rigueur, le système de la prédestination, tel qu'il avait été formulé à Dordrecht; et Guillaume qui n'avait aucun goût pour les sciences philosophiques, que ses instincts et ses ambitions portaient au contraire vers les études pratiques, la géographie, les mathématiques et les langues, semblait ne faire exception que pour cette seule partie théorique et abstraite; il avait beaucoup réfléchi à la doctrine de la prédestination, avait accepté avec foi que Dieu l'avait élu, de toute éternité, pour la vie et le salut; et cette ferme confiance s'unissait d'une façon fort remarquable à la conviction, que Dieu l'avait appelé à une mission historique et le destinait à résister aux envahissements du « roi très chrétien », Louis XIV, comme ses ancêtres avait fini par vaincre et épuiser les forces du « roi catholique », Philippe II.

Au milieu des intrigues des partis, il y avait bien un homme de grand caractère, qui dominait la situation, savoir le Grand Pensionnaire, Jean de

Witt, dont d'Estrades écrit à Louis XIV: « C'est un homme incorruptible; « c'est un homme extraordinaire, et que votre Majesté s'est entièrement « acquis »; mais cet homme était le chef du parti opposé à la Maison d'Orange, attaché à la politique de Louis XIV et, par conséquent, l'un de ceux qui avaient obligé le jeune prince à jurer l'Edit perpétuel par lequel il renonçait à la dignité de stathouder.

Le jeune Prince était de bonne heure cité à d'autres comme un exemple de fermeté morale; sa tante la Princesse Albertine écrivait à son fils, Henri Casimir II: « Vous avez ce bel exemple de mon neveu; M. Morel ne le peut assez louer: suivez ses traces ». M. le Capitaine de génie van Sijpesteyn a communiqué un autographe de Guillaume, écrivant de la Haye, en 1665, c'est-à-dire à l'âge de 15 ans, à un jeune enseigne, Jean Théodore, baron de Freisheim: « J'ai receu vos deux lettres et vous en remercie, et suis bien « aise de voir que vous ne m'avez pas oblié, j'espère que vous n'este pas « devenu débauché à boire; pour les femmes j'ay fort grand peur que vous « l'estes devenu bien d'avantage, puisqu'estant en mon service, vous l'estiez « que trop et assteur que vous este à vous-mesme, je croi que vous vous « en donnez à cœur joye; pourtant je vous promais que vous vous en « repentirez un jour; je vous conjure donc de vous abstenir de ces vices... « si vous ne suivez pas mes conseils, vous n'orez jamais mon amitié », et, plus tard, la même année, il écrit au même, de Ryswick: « vivez tou- « jours avec des bonnes mœurs, et ne soyez pas brusque, comme vous estes « un peu naturellement... J'espère que vous ne trouverez pas mauvais les « conseils que je vous donne, mais si je ne vous aimais pas je ne ferois « point (cela), mais puisque je désire que vous soyez honnet homme, je « le fais et qu'alors je vous prandrais en mon service. Cependant je suis « votre affect. amy, G. H. Prince d'Orange ».

Dès l'âge de quinze ans, il s'était vu retirer, par ordre du gouvernement hollandais, tous les domestiques attachés à ses intérêts; et, tandis que des ministres habiles venaient chaque jour lui offrir des hommages contredits par les faits, il n'avait personne avec qui il pût librement s'épancher. Il eut beau se plaindre avec énergie de la violence qu'on lui faisait, en retirant les domestiques de son choix; ses remontrances se perdirent dans les bureaux et il fut obligé de cacher son dépit et d'avaler ses larmes. Sa santé fut ébranlée par tant d'amertumes, mais la force de son caractère ne fit qu'augmenter et il apprit à ne se fier à personne qu'à lui-même; aussi voulut-il posséder, outre le hollandais, le français et l'anglais, l'allemand, le latin, l'espagnol, l'italien, en un mot, toutes les langues dont il pouvait avoir besoin pour se passer d'interprètes, lire toutes ses lettres et y répondre lui-même. Le domaine des affections ne lui donnant

que des mécomptes, et son entourage lui inspirant peu de confiance, le jeune prince développa une énergie et une précocité politique qui étonnaient St-Evremont et les ambassadeurs étrangers.

« Il promet être un jour quelque chose de grand », écrit de Thou dès 1661, et le comte d'Estrades ajoute: « Guillaume I, Maurice et Fré- « déric Henri revivent tous trois dans sa personne. Plus actif et plus « vigilant que son grand père, son amitié sera à proportion plus avanta- « geuse à la France ». A dix-huit ans, il siégeait parmi les sénateurs de la République, aussi grave que le plus âgé d'entre eux; jamais on n'aperçut en lui un mouvement de crainte; peu soucieux de se faire aimer, d'apparence indifférent et froid, quelquefois brusque dans ses réponses, les Anglais l'accusèrent plus tard d'être si peu affable, par un motif de fierté ou par dégoût pour leur nation; les historiens français et même Michelet le présentent come inaccessible à tout sentiment affectueux ou même humain; ce jugement est entièrement faux: sa mine impassible cachait les passions les plus profondes. Rarement il se laissait dominer par la colère, mais les explosions en étaient terribles et ses affections étaient impétueuses comme sa colère; seulement il avait appris à ne donner sa confiance qu'après une longue épreuve. « Lorsqu'il aimait, dit Macaulay, « c'était de toute l'énergie de son âme. Lorsque la mort le séparait de « ceux qu'il aimait, les rares témoins de son désespoir tremblaient pour « sa raison et pour sa vie. Dans l'intimité il était tendre, cordial, ouvert, « bon vivant même et facétieux; mais le monde ne soupçonnait pas la « force de ses émotions ». La vie lui avait enseigné à ne donner son amitié qu'à ceux qu'il avait longtemps éprouvés. Lorsqu'il fut atteint de la petite vérole, au jour de la plus ardente lutte contre la France, un jeune homme appelé Bentinck lui donna seul tous les soins, il levait le prince, et seul, lui faisait prendre ses remèdes et sa nourriture. « Je ne « sais si Bentinck a dormi », disait plus tard le Prince, avec tendresse à Sir W. Temple, « je n'en sais vraiment rien; mais ce que je sais, c'est « que, pendant seize jours et seize nuits, je n'ai jamais demandé quelque « chose, que Bentinck ne fût immédiatement à côté de moi ». Atteint lui-même, le fidèle serviteur lutta contre la fièvre jusqu'au moment où son maître entra en convalescence; — alors il demanda la permission de se retirer: il était temps, car ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Telle fut l'origine d'une amitié aussi vive et peut-être plus pure que toutes celles dont l'histoire ancienne ait conservé le souvenir. Le futur Duc de Portland fut dès lors le véritable *alter ego* du Prince, qui s'occupait de ses enfants, de leur éducation, de ses intérêts domestiques, et participait à ses joies et à ses peines comme un vrai camarade. C'est Bentinck

qui alla à Zell combiner, avec l'envoyé du Grand Electeur, Fuchs, la grande alliance, puis la descente en Angleterre; devenu duc de Portland et ambassadeur, il étala aux yeux des Parisiens une telle splendeur, qu'ils se disaient les uns aux autres: « Est-ce là l'ambassadeur de celui que « nous avons brûlé il y a 7 ans? » Lorsque la politique suggéra au Prince la pensée de rapprocher, par un mariage, la Hollande et l'Angleterre, il voulut s'assurer avant tout, que la fille du Duc d'York, qu'on lui proposait, ne lui crécrait pas un intérieur troublé; la jeune princesse n'avait que quinze ans, elle était douce, pieuse, sans prétentions, et Guillaume n'eut pas de peine à reconnaître qu'elle n'avait aucun des instincts qu'il aurait pu redouter. Dieu lui associa en effet dans Marie une compagne incomparable, d'une affection aussi sûre que tendre et d'une profonde piété, qui sut pas à pas conquérir le cœur de son mari et lui inspirer finalement une confiance sans bornes. Un vague sentiment de froid persistait cependant au fond du cœur de Guillaume, parce que, d'après la loi d'Angleterre, si Jacques II mourait sans enfants, Marie était reine, mais sans qu'il fût lui-même roi. Burnet, plus tard archevêque de Salisbury, se chargea d'y rendre Marie attentive et de l'engager à réfléchir mûrement aux conséquences de cette relation: « Je n'ai pas besoin de « prendre du temps pour réfléchir, répondit-elle; c'est assez pour moi de « pouvoir montrer mon attachement au Prince; amenez-le-moi ». Guillaume était à la chasse; le lendemain il revint voir sa femme: « Ce n'est « que de hier, lui dit Marie, que je connais la différence qu'il y a entre « les lois de l'Angleterre et les lois de Dieu; mais je vous promets que « vous serez toujours le Maître et en retour je ne vous demande qu'une « chose: c'est que, de même que j'observerai le précepte qui ordonne aux « femmes d'obéir à leurs maris, vous observerez le précepte qui ordonne « aux maris d'aimer leurs femmes ». Guillaume ne dit rien à Burnet, mais dès ce moment il lui donna son entière confiance. Il n'en fut pas autrement du Prince de Waldeck, du pensionnaire Fagel et de Heinsius, auxquels Guillaume pouvait laisser toute liberté d'action, sans intervenir inutilement dans leurs entreprises, connaissant à fond leurs intentions presque toujours conformes aux siennes.

Trempé par la vie, aussi capable de concevoir un plan qu'énergique à le poursuivre, aimant avec passion son pays, rempli des souvenirs du passé de sa famille, le jeune Prince était prêt à entrer en scène, lorsque Louis XIV vint tout à coup, en 1672, mettre sa patrie à deux doigts de la ruine. « Guillaume III débuta à 22 ans pour coup d'essai, dit Michelet, par « entreprendre, presque sans armée, de faire tête au plus grand roi de la « terre. Il avait dans un corps mourant, la froide et dure obstination de

« son aïeul le Taciturne. C'était un homme de bronze, étranger à tout sen-
« timent de nature et d'humanité..... Chose remarquable, ce grand et
« intrépide général, fit presque toujours la guerre à reculons; mais ses
« retraites admirables valaient des victoires. Le débat était dès lors, en
« Europe, entre la France et la Hollande, l'Angleterre étant neutralisée
« par les Stuarts, Jacques II surtout. Il y avait bien l'Espagne; elle était
« encore ce prodigieux « vaisseau dont la proue était dans la Mer des
« Indes, et la poupe dans l'Océan Atlantique », mais le vaisseau avait été
« démâté, désagréé, échoué à la côte, dans la tempête du protestantisme.
« Un coup de vent lui avait enlevé sa chaloupe de la Hollande, un second
« lui avait enlevé le Portugal et découvert son flanc, un troisième avait
« détaché le fond. Ce qui restait, vaste et imposant, mais inerte, immobile,
« attendait sa ruine avec dignité. Ajoutez à cela, l'élévation de deux
« états secondaires, désormais indispensables à l'équilibre européen
« (Michelet écrivait ceci en 1833), la Prusse et le Piémont, qu'on peut
« définir la résistance allemande et la résistance italienne ». Il est au début de la grande carrière historique de Guillaume d'Orange une page sombre, que nous ne pouvons passer sous silence; c'est la coïncidence de son avènement au stathoudérat, avec le massacre du Grand Pensionnaire de Hollande, Jean de Witt et de son frère Cornélis. On voudrait trouver la preuve que Guillaume ait eu l'intention de faire poursuivre les coupables avec toute la rigueur que méritait leur crime; cette preuve fait défaut et, sans admettre l'authenticité de la conversation que rapporte Gourville, dans laquelle Guillaume III lui aurait dit, qu'après avoir appris la mort des frères de Witt, il en tira profit, on doit avouer que le jeune Prince, âgé de 22 ans, aurait pu faire preuve de plus de reconnaissance, de plus de générosité et de plus de justice en faveur du chef du parti contraire à ses intérêts. On peut alléguer comme circonstance atténuante, que la mort des deux grands patriotes, chefs du parti républicain, fournissait enfin à l'héritier du Taciturne et de Maurice, le moyen de déployer, pour le salut de sa patrie, toutes les ressources de son génie et de son indomptable énergie; on peut reconnaître que Jean de Witt avait blessé au vif sa fierté de Hollandais, en traitant avec l'ennemi, et prêtant l'oreille aux conditions humiliantes et outrageantes que Louvois avait (1) formulées au nom de son maître, en face de Groote envoyé par de Witt à Keppel; on peut comprendre l'indignation du patriotique Fagel, jetant à Groote ce défi : « Partez,
« partez, allez vendre votre patrie; vous voulez sauver vos terres; mais on

(1) 8 Juillet 1672.

« y sèmera du sel, afin que leur stérilité apprenne à la troisième géné-« ration ce que vous avez fait ». Le caractère de Guillaume me semble le garantir de tout soupçon d'une complicité quelconque avec le crime; mais un acte de justice, de justice indignée, au moins une enquête sérieuse contre les auteurs du massacre, eût effacé de son souvenir une tache qu'on ne peut faire disparaître entièrement. Le courage et l'ascendant de Guillaume sauvèrent la Hollande; les premiers capitaines du siècle trouvèrent dans ce jeune homme de vingt-deux ans, un adversaire digne d'eux et la première grande bataille que lui livra le Prince de Condé à Seneffe, demeura indécise, en sorte que l'on fit chanter le *Te Deum* dans les deux camps. En même temps il commençait à déployer cette puissante activité, par laquelle il sut trois fois réunir l'Europe contre la France; d'abord dans la grande alliance de 1673, puis dans la ligue d'Augsbourg de 1686, et enfin, presqu'à la dernière heure, dans l'alliance qui soutint après sa mort la guerre de succession d'Espagne. On se tromperait néanmoins, si l'on croyait que cette activité fût celle d'un diplomate habile et méticuleux. « On est étonné, chez lui, dit Groen van Prinsterer, d'un « mérite négatif: l'absence de cette habileté artificieuse, qu'on désigne vo-« lontiers sous le nom de diplomatie ». « Il a l'esprit juste », écrivait Tallard, en 1698, « il s'aperçoit vite si on veut le jouer, mais il est de « bonne foi dans tout ce qu'il fait ». Un militaire français, M. le Comte de Lort-Sérignan, a consacré un volume de plus de 600 pages (1) à une étude spéciale de ses campagnes, où le passage du Rhin, Seneffe, Cassel, St-Denis près Mons, la bataille de la Boyne, celles de Fleurus, Leuse, Steinkerque, Neerwinden sont successivement passées en revue: c'est dire que, malgré ses constantes défaites, il méritait l'éloge que ne put lui refuser Louis XIV après la bataille de Neerwinden, disant: Si le Maréchal de Luxembourg a attaqué en Prince de Condé, le Prince d'Orange a fait une retraite en Maréchal de Turenne.

II.

Révolution de 1688 et 1689.

Il ne peut rentrer dans notre plan d'esquisser, même à grands traits, l'histoire de la révolution, qui fit monter Guillaume d'Orange sur le trône de la Grande-Bretagne. Ranke pense que la nécessité en fut formulée, pour la première fois à Potsdam, par le Grand Electeur; Macaulay en a

(1) *Guillaume III: Sa vie et ses campagnes.* Paris, F. Dumaine, 1880.

raconté les péripéties émouvantes et démontré la légitimité, au point de vue de l'Angleterre. Heureusement que la publication de la correspondance et du journal intime de la Reine Marie, faite en 1880, nous permet de lire ces événements, non dans les pamphlets passionnés du temps, ou dans la froide chronique des historiens, mais dans le sanctuaire intime de la correspondance des deux époux, et de saisir ainsi les vrais motifs de leurs actions, et de suivre pour ainsi dire les reflets que les exploits de Guillaume d'Orange faisaient passer sur l'âme de son épouse.

Marie venait d'entretenir, vers la fin de 1687, une correspondance suivie avec son père, qui essayait de l'amener à des convictions catholiques. Elle avait consenti à lire les livres de controverse que Jacques II lui envoyait, mais refusé les conférences proposées avec le Jésuite Morgan, elle était indignée des falsifications des textes de St-Cyprien, qu'on lui avait communiqués. M'appuyant « uniquement sur l'assistance de Dieu et nullement sur mes propres lumières », écrivait-elle à son père, « tout ce que j'ai lu « n'a servi qu'à me confirmer dans ma foi et j'espère que Dieu, qui m'a « si merveilleusement préservée dans sa véritable Religion jusques icy, « voudra m'y préserver jusqu'à la mort. Plus j'entends de cette Religion « et plus je fais réflection sur la mienne, d'autant plus de grâces ay-je à « rendre à mon Dieu, pour sa miséricorde, en me préservant dans son « véritable culte. Pour toutes tes grâces et bontés, oh, mon Seigneur ! non « à moy, non à moy, mais à ton St. nom soit la gloire et la louange ».

Quand survint la nouvelle entièrement inattendue de la grossesse de la seconde femme de Jacques II, la Princesse d'Orange n'en fut nullement affectée: « Je rends grâce à mon Dieu, écrit-elle, de ce que cette nouvelle « ne me trouble en aucune façon, Dieu m'ayant donné un esprit content, « et point d'ambition que celle de servir mon Créateur et de conserver « mon honneur sans tache. Ce qu'il a plu au Seigneur de me faire me suffit... « (mais) pendant que j'étais aussi indifférente pour moi-même, je trouvay « que je ne pus le demeurer longtemps, puisque l'intérêt de la Religion « Protestante en dépend, de façon que quiconque luy souhaite du bien, « doit être nécessairement allarmé par la pensée d'un successeur Pa- « piste (1). Cela me tira donc de la douce et satisfaisante tranquilité dont je « jouissois, et me fit voire, combien j'étois obligée à souhaiter que je puisse « parvenir à la couronne..... Lorsque je considère la bonté et la sagesse « de Dieu, je ne crains rien. Je sçay que s'il luy plait de se servir du « Prince et de moy comme des instruments pour faire sa volonté, il peut

(1) Le nouvel héritier nâquit le 10 juin 1688. Le 29 juin les évêques, enfermés à la Tour de Londres par Jacques II, étaient acquittés.

« nous préserver, si non, sa volonté soit faite ». La princesse ayant été informée, qu'on avait essayé d'assassiner son époux, ajoute: « je rends « grâce à Dieu pour le Prince et pour moy, qu'aucun de nous ne soit en « peine pour son intérêt; notre unique soucy est pour l'Eglise de Dieu, « mais pour ce qui la regarde nous mettons notre confiance en Luy ».

Ajoutons, pour caractériser cette noble femme, ce qu'elle écrit de ses propres combats. Placée entre son père, qu'on accuse de supposer un enfant, pour s'assurer un successeur catholique et son mari, que sept des hommes les plus dignes de confiance de l'Angleterre, sollicitent de la façon la plus pressante, de venir à leur secours, pour sauver la liberté et le protestantisme, en détrônant Jacques II, Marie écrit dans l'été 1688: « Mr. Zulestein m'apporte plus de confirmation du soubçon que nous avions. Les « considérations de tout cecy, et de penser que mon Père soit coupable « d'un crime si horrible, et que humainement parlant il n'y ait point « d'autre voye pour sauver l'Eglise et l'Etat, que celuy que mon époux « aille le dethroner par la force, sont des réflexions les plus affligeantes « et ne seroient pas même supportables, sans l'assistance de Dieu et une « confiance ferme et inébranlable en luy, sa grâce s'étendant par dessus « tout ce qu'il a fait. C'est cela qui me soutient uniquement, mais je ne « parle avec liberté à qui que ce soit qu'au Prince, qui a vu mes larmes « et a pitié de moy ».

Les préparatifs de Guillaume étaient terminés, le moment du grand départ approchait. Nous laissons encore à son épouse le soin de nous le raconter: « Le 25 octobre, le Prince étant résolu de partir le lendemain, « il me dit qu'en quelque difficulté que je pourrois me trouver, je devrois « demander conseil au Prince de Waldeck, au Pensionnaire Fagel et M. Dyckvelt, auxquels je pourrois me fier en toute chose. Il me dit encore, qu'en « cas qu'il plut à Dieu que je ne devois plus le revoire (paroles qui me « percèrent le cœur et me causèrent un tel frisson, qu'à l'heure que j'écris « cecy est à peine passé), si cela arrive, dit-il, il sera nécessaire de vous « remarier. Si la première parolle me frappa si cruellement, celle-cy me « surprit et me saisit si fort, et me mit dans un état comme si l'on m'avoit « fendu le cœur. Il n'est pas besoin, continua-t-il, que je vous dise que « ce ne doit pas être à un papiste. Il ne put lui-même prononcer ces « paroles sans répandre des larmes, et pendant tout cet entretien il me « témoigna autant de tendresse que je pus désirer, tellement que de ma « vie je ne l'oublieray.... Je lui dis que je souhaittois de Dieu, qu'il ne me « laissât point luy survivre; si pourtant je devois le faire, n'ayant pas plu « à Dieu de me donner un enfant de luy, je ne souhaitteray point d'en avoir « d'un ange. Oh mon Dieu! si j'ay péché dans cette passion, comme je

« crains de l'avoir fait, pardonne-moy, je t'en supplie. Mais loué soit ton « saint nom de n'avoir cependant murmurée contre toy.... Nous parlâmes « encore de plusieurs autres choses; je lui demanday pardon de toutes mes « fautes, et il me répondit avec tant de tendresse, que s'il eut été possible, « cela auroit augmenté encore mon amour pour luy. Le 26 il me mena « dîner aver luy à Honslardyck; après dîner je l'accompagnay au bord de « la rivière, où il devoit passer pour se rendre au Briel. C'est là où je le « vis pour la dernière fois, et Dieu seul sçait si nous nous reverrons jamais. « Je revins le soir à La Haye, troublée et dans une affliction qui n'est pas « exprimable, et sans le soutien du Seigneur, c'étoit fait de moy ».

Le moment était décisif: « Aut nunc, aut nunquam », « ou maintenant, « ou jamais », avait répondu Guillaume à ceux qui lui parlaient de retarder; mais des vents impétueux arrêtaient la flotte; on les disait tantôt catholiques et tantôt protestants.

« Le jour après le départ du Prince, qui fut le 27me », écrit Marie, « on célébra un jeûne général; et même l'envoyé d'Espagne, M. Coloma, « fit dire des Messes pour l'heureux succès de l'entreprise. Le 30, le « Prince mit à la voile avec toute la flotte. Mais il plut à Dieu de permettre « qu'une tempête s'éleva, qui mit la flotte en désordre. Cette tempête que « nos ennemis commençoient à regarder comme une espèce de victoire, a « seulement été pour nous apprendre à mettre uniquement notre confiance « en Dieu, et non pas sur le bras charnel. Le Prince témoigna dans toutes « ses lettres beaucoup de résignation à la volonté divine et attendoit le « temps du Seigneur ».

« C'est sur la Providence que je me repose », écrivait-il le 2 novembre de Helvetsluys à son ami Georges de Waldeck, « et c'est de sa grâce que « j'attends tout » (1).

« Icy, dans ma maison et famille », écrit Marie, « je célèbre chaque « mercredi comme une fête; M. (Pineton de) Chambrun fait les prières avec « la famille en françois; en toutes les Eglises on fait la prière, chacun « paroit occupé de sentiments de religion. En même temps le Prince eut « soin, de son côté, que partout où il se trouvoit, l'on fit des prières deux « fois par jour dans les trois langues, ce que M. Ménard fit matin et soir ».

La princesse eut la douceur de revoir encore son époux près du Briel; mais ce second adieu la bouleversa; elle retrouva quelque calme dans la prière solitaire, puis au culte public. Le 11 novembre à 10 heures « on « ordonna des prières publiques, le Prince devant mettre à la voile ce

(1) P. L. Müller. — *Wilhelm III und Waldeck.* La Haye 1880.

« jour-là. J'y assistay, et lorsqu'elle fut finie, je montay à la tour pour « voire la flotte, mais on ne put voire que les mâts. »

Ainsi partait, environnée d'une nuée de prières et chargée des vœux de tout un peuple de proscrits et de confesseurs, la flotte qui portait les destinées de l'Angleterre, du protestantisme et de la liberté européenne.

Le 15 novembre, Guillaume débarquait à Torbay, près d'Exmouth et couchait dans une pauvre cabane de pêcheur; le 19, il entrait à Exeter avec le comte de Schomberg et un brillant cortège, déployant son drapeau sur lequel on lisait : « La religion protestante et les libertés de l'Angleterre » (1). Le même jour, deux Français, le comte de Lauzun et le chevalier de St-Victor, emmenaient en France la reine d'Angleterre et le petit prince de Galles; le 11, Jacques II les suivait, après avoir jeté le grand sceau dans la Tamise. Ramené à Whitehall, il s'enfuyait une seconde fois le 23, traversait la Manche, la nuit de Noël, et le 6 janvier, était reçu à St-Germain par Louis XIV et sa brillante cour. Le même coup de vent qui renversait son trône, balayait en un instant l'immonde groupe de prêtres ambitieux, tels que le jésuite Peters, de protestants renégats et vendus, tels que Sunderland et sa femme, de juges iniques et sanguinaires, tels que Jeffreys, de littérateurs serviles, tels que Dryden, d'aventuriers et de fanatiques, tels que Tyrconnel, qui avaient comploté d'asservir l'Angleterre et de la soumettre au joug du papisme. Le 28 janvier 1689, le trône était déclaré vacant; le 6 février, les Commissaires des Lords et des Communes décidaient que le prince et la princesse d'Orange seraient déclarés roi et reine d'Angleterre; le 12 la princesse Marie arrivait à Greenwich et à Whitehall, cachant ses émotions sous une apparente gaîté, qu'on lui reprocha, mais dont elle expliqua plus tard le mystère à son guide spirituel, disant qu'elle savait, que tout signe de tristesse serait exploité contre son époux pour la présenter comme une victime et pour séparer ses intérêts de ceux du prince. Le 13 les deux monarques acceptaient la couronne et le 11 avril 1689, ils la ceignaient à Westminster, après avoir accepté la formule suivante de serment: « Voulez-vous maintenir jusqu'à l'extrême limite de votre pouvoir, les lois « de Dieu, la vraie profession de l'évangile et la religion réformée protes- « tante, telle qu'elle a été établie par la loi? » A quoi ils répondirent: « Tout cela je promets de le faire ».

On a essayé d'expliquer toute l'entreprise de Guillaume III par l'ambition et la haine; on l'a appelé un nouveau Tarquin, et Marie, son épouse, une nouvelle Tullie; mais il suffit de suivre les événements dans la cor-

(1) Le Comte d'Avaux donne, dans sa dépêche du 17 mai 1688, comme légende: *Pro religione protestante, — libero parlamento.*

respondance des deux monarques, pour voir grandir le caractère de l'un et de l'autre et s'assurer que Marie disait vrai, quand elle écrivait: « Je sçay « que les intentions de mon époux sont toutes pour la gloire de Dieu. Ce « que je souhaite, c'est de voir mon époux en état à pouvoir réformer le « siècle, en établissant l'Eglise, et d'avancer par ces moyens le royaume de « Christ et glorifier ainsi le nom de Dieu! »

Lui-même écrivait encore à Georges de Waldeck, à la date du 4 janvier 1689: « Si j'avois voulu donner le moindre encouragement, je suis « persuade qu'ils m'auroient déclaré roy ce que je n'ambitione point, « n'estant pas venu pour cela icy... j'ay bien du chagrin que l'on est icy « si violent contre les Catoliques, je fais tout ce que puis pour moderer les « choses à leur éguardt. Tout paroit fort embroullie, le bon Dieu le termi- « nera j'espère pour sa gloire et pour ceus qui le craignent. Je suis toujours « passionnement à vous ». Et plus tard il écrivait au même: « Je m'ima- « gine que vous me connaissez assez de croire que l'Eclat d'une couronne « ne m'éblouit point. Je vous asseure que ce n'est pas un petit fardeau ».

Quoique occupé des intérêts les plus grands, Guillaume n'oubliait pas les Vaudois. Le prince de Waldeck lui écrivait de La Haye, le 17 février 1690: « Je reçois la lettre de M. de Louvigni dont l'extrait est icy joint, s'il y « avoit moyen de soustenir en attendant les pauvres Vaudois et que l'on « hastat le grand secours ça seroit une grande affaire. Si les Suisses y pou- « voit estre porté, ce seroit une bonne chose » (1).

Guillaume III répond: « La proposition que Louvigni fait me paroit « très bonne. Je suis mari de n'estre pas en èstat d'y contribuer autant que « je le souhaiterois, pour vingt ou trente mille pièces j'y pourrois fournir, « il faudroit trouver le reste ».

Louvigni était le chef de l'armée espagnole en Italie, celui que nous trouvons plus tard à côté de Victor-Amédée, à Moncalieri, lorsque le duc reçut pour la première fois au son des fanfares et des tambours, Arnaud, Odin et Friquet et leur dit: « Vous n'avez qu'un Dieu et qu'un roi à servir: « servez Dieu et votre roi fidèlement; jusqu'à présent nous avons été enne- « mis, désormais il nous faut être amis. D'autres ont été la cause de votre « malheur ». Waldeck qui remplaçait Guillaume III à l'armée pendant son absence, suivait donc de loin les plans des Vaudois, attendant que la cour impériale fût parvenue à détacher entièrement le duc de Savoie de la France, tandis que Gabriel de Convenent, ancien conseiller du Parlement d'Orange, présidait à la distribution des subsides de 92,000 écus collectés en Hollande en faveur des Vaudois. Arnaud énumère les motifs principaux qui

(1) P. L. Müller. — *Wilhelm III und Waldeck*, vol. II, p. 213. La Haye 1880.

déterminèrent les Vaudois à rentrer en Piémont, malgré les conseils des Suisses et les offres de l'Electeur de Brandebourg: 1° l'invasion du Palatinat, qui les obligea à refluer sur la Suisse; 2° un sentiment de conscience, que Dieu voulait « leur faire comprendre qu'ils ne trouveroient jamais de repos que chez eux »; 3° Les rapports des espions, que Victor-Amédée avait retiré ses troupes des montagnes dès le printemps 1689 (*Rentrée*, p. 34); puis il ajoute: « Si ces deux raisons avoient puissamment contribué à leur « dessein: la grande et l'heureuse révolution qui arriva en Angleterre fut le « sceau qui imprima dans leur cœur la résolution de n'en point démordre. « Ils voyoient que le Prince d'Orange, qui les avait assurés de son auguste « protection, étant entré dans ce royaume, par une entreprise la plus « héroïque qui jamais ait été, ne manqueroit pas de déclarer la guerre à « la France, comme en effet il arriva peu après et que Louis XIV se voyant « enveloppé dans de grandes affaires en négligeroit une aussi petite que « la leur ». On voit à quel degré les Vaudois se sentaient unis à Guillaume III. Les rapports des espions piémontais racontent qu'ils portaient à leurs chapeaux des feuilles couleur orange.

En empêchant l'Angleterre de devenir la vassale de la France ou de lui servir d'auxiliaire pour asservir le monde, le Prince d'Orange avait répondu à l'attente ardente et angoissée de tous les protestants et même de l'Europe entière. L'exemple de persévérance, de sagesse et de réussite qu'il avait donné, mettait en branle une multitude de bonnes volontés et rendait l'espérance aux plus abattus. Guillaume était devenu le véritable chef du protestantisme et l'on croyait toucher à l'accomplissement des hardies prédictions de Jurieu et des prophètes cévenols, qui annonçaient que le règne de la bête allait cesser (1). Les Vaudois en furent persuadés et un grand nombre de Réfugiés français essayèrent de retourner dans leurs patrie. Hélas, ils ne devaient y trouver que les galères, le gibet et la roue comme l'infortuné colonel Turrel et plusieurs de ceux qui s'étaient donné rendez-vous à Lausanne chez Claude Brousson, pour essayer une rentrée en France dès 1689. Les succès de Guillaume ne devaient pas avoir sur le roi de France les mêmes effets que sur le duc de Savoie, et la France protestante était appelée à un douloureux et saint martyre, qui allait durer encore près d'un siècle et ajouter une page immortelle à l'histoire des souffrances et des triomphes de l'Eglise.

(1) Il est à remarquer qu'un grand nombre de chrétiens de l'époque semblèrent sentir qu'il se passait quelque chose de tout particulier dans le monde moral: Vaudois, Huguenots, Puritains exprimèrent de mille manières la pensée que Guillaume était un homme prédestiné et providentiel; il en eut des preuves qui le firent quelquefois sourire, mais qui augmentèrent sa foi à sa mission.

III.

Guillaume III, Victor-Amédée et la Rentrée.

La lutte de Guillaume d'Orange contre Louis XIV avait pris un caractère universel: le pape et l'empereur pouvaient applaudir à ses succès aussi bien que les protestants; lui-même disait à Heinsius: « J'ai toujours redouté une guerre de religion »; et le Baron de Grovestins, l'éditeur d'une partie de sa correspondance, écrit: « Je n'ai pas trouvé en lui un apôtre, mais « un homme politique; il n'était pas même théologien, mais il était né « et avait été élevé dans le camp du protestantisme; il en adopta les « principes religieux et politiques et ce fut à cette cause qu'il voua son « épée et ses talents, parce qu'à cette époque le camp protestant, non « l'Eglise réformée, était la place d'armes, le boulevard de l'indépendance « européenne (1) ».

Il fallait un politique pareil, un homme d'habileté, de froid calcul, d'indomptable persévérance, pour inspirer à Victor-Amédée une profonde admiration. Nous en trouvons la preuve dès l'avènement de Guillaume III au trône. Le 26 septembre 1689, Chamlay écrivait à Louvois: « Prenez « garde à la conduite de M. le Duc de Savoie, je sais qu'il a des liaisons « fort étroites avec M. l'Electeur de Bavière; le prince de l'Europe qu'il « estime et honore le plus et qu'il souhaiterait imiter davantage, est M. le « Prince d'Orange » (Dépôt de la Guerre 879). Louvois lui répondait: « Il est si faible; il n'a pas 3,000 hommes de pied et il est si haï dans « son pays, qu'il ne trouve personne qui veuille prendre parti dans ses « troupes ». Louvois se trompait, comme la suite le prouva, et Victor-Amédée allait déployer, malgré sa défaite de Staffarda, des qualités militaires, une persévérance et une finesse politique, qui le placèrent à côté de Guillaume III parmi les rivaux de Louis XIV. Guillaume sentit aussitôt l'importance d'un pareil allié: « Le Roi Guillaume », écrit le Comte della Torre à Victor-Amédée, en date du 27 avril 1691, « m'a parlé de V. A. R. « avec une estime et une tendresse, que je ne saurais exprimer, m'as- « surant que ses propres intérêts ne le touchaient pas plus que les vôtres « et qu'il était dans d'étranges inquiétudes, quand il songeait au danger « où vous êtes exposé..... S. M. Britannique et MM. les Etats Généraux

(1) Nous n'avons pas suivi rigoureusement l'ordre chronologique, mais le lecteur peut le reconstruire avec les dates indiquées.

« font pour V. A. R. ce qu'ils n'ont jamais fait pour personne ». On sait d'après les ouvrages de Rousset (1) et de de Rochas, comment Louis XIV contraignit son neveu à chasser de ses Etats nos pères et à entreprendre la cruelle campagne de 1686. La pression presque insupportable qu'il avait exercée, devait produire à la longue, sur un prince aussi jaloux de son autorité que l'était Victor-Amédée, une secrète mais profonde révolte. Dès les jours du carnaval 1687, le jeune Duc avait essayé d'échapper au double contrôle de sa mère et de l'Ambassadeur de France, en se rendant incognito à Venise, sous le nom de Comte de Tende, pour y rencontrer, disait-il, son cousin l'Electeur de Bavière.

A peine informé de ce voyage, Louis XIV avait dépêché à sa suite le Marquis d'Arcy, qui ne manqua pas de surveiller, de jour comme de nuit, toutes les démarches du Prince. Il crut pouvoir rassurer son maître et plaider en faveur du neveu « indiscipliné » les circonstances atténuantes. « L'Electeur de Bavière », écrit d'Arcy, « et le Duc se sont rencontrés en « masque, aux opéras et à la place S.-Marc et ne s'en aimeront pas davan- « tage pour s'être vus ici ». Loin de rechercher son cousin, Victor-Amédée semblait l'éviter; et ce n'est qu'au dernier moment après son départ, que pris d'un remords de conscience, il l'avait suivi dans sa gondole, pour dîner avec lui en tête à tête. Le jeune Duc avait eu grande envie d'aller voir Rome et Naples, mais M. d'Arcy lui ayant fait observer que cette tournée pourrait déplaire à son oncle, il y avait renoncé. Rentré à Turin, Victor-Amédée changea de manière de vivre. Seul dans son cabinet, il feuilletait ses papiers, écrivait, lisait et se cachait aux yeux de ses courtisans, réduisait sa dépense et disait au Marquis Morosso dépêché jadis aux Vallées, pour sonder les dispositions des Vaudois: « Je voudrais, si cela « était possible, négocier dorénavant et traiter des affaires sous terre ».

Le Marquis de Parelle, grand seigneur piémontais, fort suspect à la France, avait avec le Duc de fréquentes conférences et Louis XIV s'effrayait presque de la « conversion » subite de son neveu.

Que s'était-il passé à Venise? Victor-Amédée y avait rencontré à l'insu du Marquis d'Arcy, son cousin le Prince Eugène, venu tout exprès de Vienne pour le voir; et les deux jeunes princes de Savoie avaient eu de longs entretiens, dont les sujets n'étaient ni les masques du carnaval, ni les gondoles de Venise, puisque c'est à Venise qu'allait se signer la ligue d'Augsbourg.

Cependant ni l'année 1687, ni celle de 1688 ne changèrent extérieurement rien à la politique de Victor Amédée. Louis XIV lui avait

(1) *Vie de Louvois*, par Rousset, 4 vol., Paris 1866.

demandé trois régiments de mille hommes; le Duc les avait accordés, puis refusés, puis offerts encore, lorsque Louis XIV avait fait répondre sèchement par son Ambassadeur qu'il renonçait à un secours consenti de si mauvaise grâce. Mais le neveu, traité comme un vassal, s'était senti amoindri. L'été 1688 s'était passé en manoeuvres militaires, où le Duc infatigable, à cheval par tous les temps, avait travaillé à se donner cette robuste constitution que la nature lui avait refusée, mais dont il ne pouvait se passer, s'il voulait satisfaire la passion de la guerre, qui commençait à s'éveiller en lui.

C'est ainsi qu'arrivèrent les années décisives: 1688 et 1689. A la nouvelle de la naissance du Prince de Galles, Victor-Amédée dépêcha en Angleterre le Comte de Rouëro de Revello, chargé de porter ses félicitations au monarque anglais. La correspondance fort intéressante du gai diplomate piémontais, publiée par M. Ferrero dans les *Annales de l'Académie de Turin* 1880, nous le montre d'abord entièrement ignorant des intentions de Guillaume d'Orange, ne croyant ni à sa descente, ni à son succès (1), puis traversant le midi de l'Angleterre, en grande compagnie, dans un carrosse à six chevaux, muni d'un passeport du Prince d'Orange et ramenant à Paris le nonce du Pape, qu'il conduit à sa suite comme un de ses secrétaires, sous le nom de Comte de Sale (2). Le Duc de Savoie dut se sentir flatté de tant d'égards accordés à son envoyé; mais il n'en resta pas moins, pour le moment, du parti opposé au Prince d'Orange. Quoique assez réservé dans ses réponses, il avait écrit, en date du 6 novembre 1688, au Comte Rouëro, qui lui rapportait, que le vent, après avoir longtemps hésité, s'était décidé à être « catholique »: « Nous voyons, comment le ciel « semble s'opposer visiblement à l'exécution du dessein pernicieux du « Prince d'Orange ».

Les prompts succès du Prince allaient tout changer; la sagesse et la mesure qu'il sut observer dans la direction de toute son entreprise, l'enthousiasme qu'il inspira à une partie de la nation, l'immense retentissement qu'eut bientôt en Europe une révolution si décisive et si pacifique, toutes ces nouvelles, d'autant plus étonnantes qu'elles étaient

---

(1) De Londres le 18 novembre 1688: " Si Dieu combat pour le Roy, comme " il faut l'espérer, l'on dira que Montmout l'a fait Roy et l'Oranges le faira Grand " Monarque. On croit que les Hollandais ont fait un faux pas. Sur quoi le Roy " disait ces jours: La Hollande entreprend tout, la France prend tout et l'Angle- " terre souffre tout „. Lettre du comte Rouëro.

(2) Voyez aussi le journal de Huygens, le plat et prosaïque secrétaire de Guillaume III, racontant comment il a donné un passeport à l'envoyé de Modène et à celui de Savoie. La Haye, 2 vol., 1880.

moins prévues, ne tardèrent pas à faire, sur l'esprit du Duc, une très grande impression. Peut-être aussi eut-il communication d'un livre qu'un italien, Gregorio Leti, venait de publier en italien, en 1689, pour montrer aux princes italiens le danger de la « Monarchie Universelle » de Louis XIV. La première lettre que Victor-Amédée paraît avoir adressée à Guillaume se trouve résumée aux Archives du Ministère des affaires étrangères sous la forme suivante.

Il commence par: « Monseigneur », et continue « en le félicitant de ce « que Dieu l'a élevé sur le trône, et à un si haut degré de gloire, le louant « ensuite sur les éminentes qualités et grandes lumières, et le prie d'excuser, « si de pressantes considérations l'ont empêché ci-devant de lui donner des « marques de ses respects et de l'attachement qu'il a pour sa sacrée per- « sonne, et ajoute que Dieu l'a choisi comme un des principaux instru- « ments pour arrêter la violence des puissances voisines, fait des vœux « au ciel pour ses prospérités et pour sa conservation, lui demande sa « généreuse protection et l'honneur de ses bonnes grâces », et finit par: « Monseigneur, de Votre Majesté le très-humble et très-affectionné ser- « viteur et cousin » (Correspondance de Savoie N° 118) (1).

Il est vrai que le Prince d'Orange, en partant avec sa flotte de Helvet Sluys pour l'Angleterre, avait fait inscrire au-dessus du pavillon de ses vaisseaux: « *Pour la Religion protestante et la liberté* », et au-dessous la devise des Princes d'Orange: « Je maintiendrai », mais les Etats de Hollande avaient eu soin de publier en même temps un manifeste, dans lequel ils déclaraient que S. A. n'avait aucunement pour but de bannir la religion catholique, bien moins encore de la persécuter.

La part directe que Guillaume III prit à la grande entreprise de la Rentrée, fut d'abord très dissimulée. Boyer, l'ancien pasteur de Canaple, pendu en effigie pour avoir conspiré avec Brousson et devenu plus tard pasteur à La Haye, écrivait vers la fin de 1690: « Le Roi d'Angleterre « avait apris leur rétour (des Vaudois) dans leur païs, blama leur entreprise « comme téméraire et hors de saison, et creut que ces 900 Vaudois ou « réfugiés étoient de gens perdus. Les Etats d'Hollande en avoient la même « pensée, et ne vouloient point les sécourir, estimans que cela étoit inutile;

(1) Ce résumé porte aux Archives la fausse date de 1688; la lettre ne peut avoir été écrite qu'en 1689 ou 1690 et n'arriva à Guillaume III, que peu avant la bataille de la Boyne. Voici, en effet ce que nous lisons dans le *Journal de Huygens*, en date du 4 juillet 1690: " On dit pour sûr que le roi a reçu une lettre du Duc de " Savoie, demandant sa protection, s'excusant de ne l'avoir pas félicité plus tôt " alléguant des empêchements de force majeure et déclarant qu'il favorise en tout " les Vaudois „. Huygens dit que, le 6 juillet, il a écrit la réponse à Victor-Amédée.

« mais quand ils ont veu que contre l'espérance de tout le monde, ils se « mainténoient dans ce païs, on commença, le mois de Mai dernier 1690 « de leur envoyer quelque argent et de leur faire filer quelques Refugiés, « de France, qui étoient en Suisse ou en Brandebourg pour les sécourir » (p. 311); néanmoins on avait tellement le sentiment que le Roi d'Angleterre était le véritable chef du protestantisme, que c'est à lui que Boyer dédia son Histoire des Vaudois, lui écrivant: « Votre Majesté verra (leurs) « cruelles persécutions, s'étonnera comment si peu de gens ont peu sub- « sister dans les vallées de Piémont jusques en 1686 environnés de tant « d'ennemis sans foi et sans loy. Je ne pouvois, Sire, adresser mieux ce « petit ouvrage qu'à Votre Majesté. Vous soutenés comme eux, Sire, la « cause de Dieu et vous combattés pour sa vérité ».

L'auteur se trompait en supposant que le Roi d'Angleterre fût entièrement étranger à l'entreprise des Vaudois. Il est fort difficile de savoir quand il fit la connaissance personnelle d'Arnaud. Klaiber (p. 32) suppose que ce fut dès le commencement de 1686, mais il avoue qu'il n'en a aucune preuve. Nous savons seulement qu'après avoir assisté à la réunion de Rocheplate et dirigé la défense de St-Germain, le 22 avril, Arnaud disparut, mais sans que nous puissions suivre son itinéraire.

Quelle fut la première occasion où le futur chef des Vaudois se présenta au Prince d'Orange? Arnaud n'en indique qu'une seule, celle de l'automne 1688, où Jean Besson et lui furent reçus avec bonté par Guillaume d'Orange, qui les encouragea à garder les Vaudois bien unis et leur reprocha leur impatience (voyez Muston, vol. III). Un auteur anglais, Bracebridge, qu'ont suivi Ebrard et Herzog, prétend que dès 1664 Arnaud, alors étudiant à Bâle, interrompit ses études et fut enrôlé dans les armées hollandaises, où il se serait distingué jusqu'à être promu à un grade élevé. Mais, comme Arnaud se fit inscrire à la Faculté de Théologie de Bâle le 18 août 1664, et que le 16 février 1666 nous le trouvons inscrit parmi les étudiants en théologie dans le livre du Recteur de Genève, il semble peu probable, qu'entre ces deux dates, nous ayons à placer une expédition militaire des États de Hollande. L'historien du Refuge en Suisse, Mörikofer, affirme d'autre part, que, dès 1685, Arnaud se rendit en Hollande, en apparence pour un voyage de collecte, mais en réalité pour y nouer des relations avec les hommes influents du parti de la résistance et probablement avec Guillaume d'Orange lui-même. Klaiber, le biographe d'Arnaud, accepte cette indication (page 32) mais sans autre preuve que l'affirmation de Mörikofer (page 257).

J'ai trouvé dans les dépêches du Marquis d'Arcy l'information qu'un ministre venu de Genève, nommé Renaud, exhortait les Vaudois à la résis-

tance et leur promettait le secours des Suisses (1). C'est sans doute Arnaud, et il semble en effet plus probable qu'il n'ait pas été plus loin que Genève. En tout cas la *Glorieuse Rentrée* ne dit absolument rien de ce voyage en Hollande supposé par Mörikofer. Quant à l'intervention de la Hollande en faveur des Vaudois, elle avait été immédiate. Nous en avons la preuve dans la dépêche suivante du Marquis d'Arcy que j'ai copiée aux archives du Ministère des Affaires Etrangères à Paris. « Le Marquis de St-Thomas « me montra hier (avril 1686) une lettre que les Hollandais ont écrite au « Prince, en faveur de ses sujets calvinistes et m'assura en même temps que « son Maître ne les appréhende pas plus que ceux de Berne, qui veulent « paraître se donner du mouvement pour ces calvinistes piémontais ».

Ne pouvant mettre la main sur les correspondances manuscrites de Guillaume III et de Victor-Amédée, si tant est qu'elles existent, nous transcrivons textuellement une partie du mémoire que Louis XIV fit publier, pour exposer les raisons qui obligent S. M. à prendre les armes contre le Duc de Savoie..... « Dès le commencement de septembre et « d'octobre (1689) S. M. fut avertie que le Prince d'Orange recevoit « souvent des Lettres du Duc de Savoye, et qu'il se traitoit quelque chose « entre ces Princes contre les intérêts de la France.

« On vit aussi dans le mesme temps des effets de cette bonne intelli- « gence, car S. M. ayant fait marcher des troupes à Pignerol pour faire « attaquer les Séditieux qui s'étaient establis dans la Vallée de St-Martin, « les Officiers du Roy commencèrent à s'appercevoir que ceux de Monsieur « de Savoye ménageoient les Rebelles, vulgairement appelés Barbetz, et « trouvoient des difficultés à tout ce qu'on leur proposoit pour les attaquer.

« S. M. sceut quelque temps après, que le Duc de Savoye avoit promis « au Comte de Fuensalida d'empescher que les Barbetz ne fussent détruits. « Et vers le commencement de Janvier, Elle fut informée qu'en Angleterre, « et en Hollande, on projettoit de faire vers le mois d'Août prochain une « diversion considérable du côté de la Bresse et du Dauphiné; que l'on « comptoit pour cela que les troupes du Milanois, celles du Duc de Savoye, « tout ce que l'on essayeroit de ramasser de Barbetz du côté du Wir- « temberg et de François sortis de France pour la religion, entreroit en

(1) Dans la dépêche du Marquis d'Arcy du 28 avril, nous lisons: " M. le Duc a promis 100 pistoles d'or à celuy qui pourrait lui livrer vif le Ministre Renault, venu de Genève en ces Vallées calviniennes. Lequel a détourné par ses représentations et ses instances véhémentes et séditieuses ses sujets prez à se soumettre à ses volontés „. Dans celle du 12 mai, il ajoute: " le Ministre Renault a enfin trouvé moyen de se sauver à Genève, déguisé de pèlerin „. Dans une dépêche suivante il remet le fait en doute,

« Dauphiné: et que l'on essayeroit de faire soulever les nouveaux con-
« vertis par le moyen des ministres que l'on envoyeroit en France.

« Les notions confuses que le Roy avoit du projet, ont esté éclaircies et
« confirmées depuis par les dépositions de plusieurs ministres et Prédi-
« cans qui ont esté pris en Languedoc: Sa Majesté a appris ensuite que le
« Marquis de Parelle faisoit passer aux Barbetz des Gens qui les venoient
« trouver du costé du Lac de Gènève, et qu'après qu'ils avoient parlé au
« Duc de Savoye, on les faisoit retourner d'où ils estoient venus avec des
« grandes précautions. Enfin S. M. receut des Avis certains du traité que le
« Duc de Savoye faisoit par le moyen de l'Abbé Grimani avec l'Empereur,
« qui pour mettre en exécution ce qu'il avait projetté pour l'attaque du
« Dauphiné, lui promettoit en faveur des Ambassadeurs le mesme trait-
« tement que ceux des testes couronnées reçoivent à la Cour de l'Em-
« pereur, moyennant une somme considérable que Sa Mayesté Impériale
« devoit employer à fortifier des troupes allemandes celles qui devoient
« attaquer le Dauphiné et toutes ensemble avec celles d'Espagne et de
« Savoye, devoient après la conqueste du Dauphiné asseurée, estre em-
« ployée à remettre Genève sous l'obéissance du Duc de Savoye ».

Des liens de confiance s'établissaient donc entre Guillaume III et Victor-Amédée, et le roi d'Angleterre envoya à son nouvel allié, non seulement des subsides en argent, mais le fils du Comte de Schomberg, qui prit le nom de Lord Galloway et devint le chef des armées alliées. Victor-Amédée envoya à Londres le Président della Torre qui exprima à Guillaume l'admiration de son Maître et adressa à la Reine Marie le discours suivant:

« Madame! Votre Majesté a fait monter avec elle la vertu sur le trône
« et toute l'Europe l'a vu avec admiration. Mais personne n'en a ressenti
« plus de joie que son Altesse Royale par l'honneur qu'il a de vous ap-
« partenir de si près et par la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans
« ses intérêts. J'en rends à Votre Majesté de très humbles actions de grâce
« de sa part et je lui demande sa protection avec une confiance entière qu'il
« soutiendra son rang, si le ciel daigne appuyer la justice de sa cause par la
« valeur du roi et par la sagesse de Votre Majesté. Vous l'avez fait paraître
« l'été passé, d'une manière surprenante, en gagnant le cœur de vos sujets
« par la douceur de votre gouvernement et en imprimant la terreur à vos
« ennemis par la fermeté de votre courage. C'est un bonheur qui accompa-
« gnera toujours les vertus héroïques de Votre Majesté et qui unira à sa
« gloire immortelle la félicité éternelle de ses royaumes. Je le souhaite,
« Madame, avec autant de zèle que le plus fidèle de vos serviteurs ».

De 1690 à 1696 Guillaume et Victor-Amédée restèrent de fidèles alliés. Au Congrès des Princes, à La Haye, le duc de Savoie ne fut pas sans jouer

un rôle important; il y eut deux représentants: le Président della Torre et le Comte de Prela. Guillaume fit frapper en son honneur une médaille, sur laquelle on voit quatre figures, représentant l'Angleterre, la Hollande et, sur le devant, Victor-Amédée tendant la main à l'Electeur de Bavière avec la légende suivante: « Pour avoir sauvé, au Congrès de La Haye, les Savoisiens, Vaudois, etc.: *Sabaudis. Valdens. etc.: serv. congressu Principum Hagae* MDCXCI ». Les Vaudois étaient rentrés en Piémont: leurs terres et leurs enfants leur avaient été rendus; le culte était librement célébré dans les Vallées. Lord Galloway pouvait même convoquer à Avigliana un Synode, auquel assistèrent vingt anciens et six pasteurs. Les subsides de l'Angleterre et de la Hollande assurèrent l'existence matérielle des Vaudois et Henri Arnaud fut déclaré par Guillaume III colonel d'un Régiment, dont son petit-fils Daniel fut nommé officier (1).

Les Hollandais restèrent dès lors, pour toutes les générations suivantes, les fidèles protecteurs et conseillers des Vaudois, qui leur en conservent une profonde et impérissable gratitude; mais, entre leurs nombreux bienfaiteurs et à travers tous les âges, ils réserveront toujours une place d'honneur à Guillaume III et à sa noble compagne, Marie d'Angleterre; jamais ils n'oublieront, que c'est à eux qu'ils durent leur salut; qu'au moment où tout semblait perdu, où le peuple vaudois réduit aux héroïques débris des défenseurs de la Balsille allait périr, Dieu leur rendit la protection de leur prince, par l'intervention du grand roi qui sut employer tout son génie, son indomptable persévérance et son habileté, à sauver le vieux monde du régime de l'oppression qui avait ruiné l'Espagne, et à maintenir, à travers des mécomptes, des souffrances et des renoncements sans nombre, le flambeau du pur évangile dans la forteresse des Alpes aussi bien que des deux côtés de la Manche.

Comme l'observe le Prof. Fruin de Leyde, dans ses beaux articles publiés de février à mai 1889, dans le *Gids*, Guillaume III avait renoncé d'emblée à jouir de l'approbation de ses contemporains; et dès le commencement de sa carrière, il en avait appelé au jugement de sa conscience et à celui de la postérité. « J'espère, écrivait-il, jeune encore, à son ami « Lord Ossory, qu'on verra un jour, que je n'ai rien fait qui fût contraire « à mon devoir ni à mon honneur ». Dans une autre occasion, il écrivait: « Dieu sait à quoi tout cela aboutira, j'espère qu'il me fera toujours la « grâce de n'avoir comme par le passé, d'autre but, que le service de « l'Etat; j'ai toujours préféré ses intérêts aux miens; on en a fort peu de

(1). Voyez Klaiber, page 157, et le brevet sur parchemin que possède la famille Appia.

« reconnaissance ni de souvenir, *mais cela ne m'empêchera pas de con-* « *tinuer de même* » (Lettre du 10 juin 1678, au Prince de Waldeck, publiée par Müller). Huygens l'aîné, qui avait connu son père Guillaume II et Frédéric Henri, son aïeul, écrivait dans une lettre inédite, que cite pour la première fois le Professeur Fruin: « De vous peindre le caractère de « S. A., c'en est demander trop à ma plume..... Tout ce que vous avez « vu reluire de bon, de sage, de vaillant, de modeste, de vif, de pénétrant « aux plus grandes affaires, dans les Princes défunts, est concentré dans « cestuy-ci ».

Guillaume III n'a pas été un homme de succès; comme Coligny et le Taciturne ses aïeux, comme presque toutes les grandes figures de l'histoire, il a été un homme de lutte et de souffrance; mais quelle qu'ait été chez lui la part inévitable de l'infirmité humaine, il est une gloire qu'aucune critique ne lui ravira jamais, c'est celle d'avoir été conséquent avec lui-même jusqu'au dernier soupir; et d'être toujours resté fidèle à la mission qu'il sentait avoir reçue de la Providence; aussi la reconnaissance des Eglises et des peuples protestants lui est-elle assurée; et l'on peut affirmer que l'histoire a prononcé en sa faveur un verdict, qui ne sera point rappelé.

« Nul esprit plus politique, a dit M. Guizot, nulles vues plus élevées et plus étendues, nul courage plus ferme n'ont animé et soutenu un corps plus débile qu'en Guillaume d'Orange. Sauveur de la Hollande à vingt-deux ans dans la guerre contre Louis XIV, protecteur des libertés d'Angleterre contre la tyrannie de Jacques II, défenseur de l'indépendance des Etats européens contre l'ambition effrénée du roi de France, il devint le chef de l'Europe par le propre et libre ascendant de son génie. Intrépide en dépit de sa mauvaise santé, jusqu'à vouloir, au besoin, mourir dans le dernier fossé, d'une obstination indomptable dans ses résolutions et d'une rare habileté dans le maniement des affaires, il était de ceux qui naissent les maîtres des hommes, quelles que paraissent d'abord leur fortune et leur destinée..... Lorsque Dieu a fait un homme pour jouer un rôle et tenir une place dans le monde, tous les efforts et tous les conseils contraires sont autant de fétus de paille sous ses pieds ». Qui n'admirerait ici la sagesse et la fidélité de Dieu, qui fit surgir au moment convenable un monarque d'une telle trempe et sut faire réussir enfin ses plans, à l'heure même où tout semblait perdu sans retour, afin que les générations futures apprissent par cet exemple que jamais la foi du peuple de Dieu ne sera confondue et que l'Eternel restera à jamais son Rocher et son Refuge assuré.

GEORGES APPIA.

VICTOR-AMÉDÉE II

Duc de Savoye et Prince de Piémont
d'après une gravure de De l'Armessin, publiée, avec privilège du Roy,
par la Veuve Bertrand, Paris 1684.

VITTORIO AMEDEO II

Ho sotto gli occhi l'incisione di quattro medaglie del tempo, che riproducono un'importante evoluzione nel volto di quel Duca, che il pennello del Vanloo dipinse co' lineamenti « sarchici », ma al tempo stesso con un'aura serafica, nello sguardo distratto e trasognato. La prima medaglia è del 1669: in essa, il neonato del 14 maggio 1666, è il bimbo paffutello, che i *grissini* prescritti dal dottor Pecchio hanno risuscitato, quando gli altri medici l'avean ruinato a forza d'inefficaci medicine. La seconda, è del 1690: e rappresenta il giovine dalle linee rigide e decise, con quel caratteristico stringimento delle labbra, che già tradisce un carattere pronto a tutto, pur di far trionfare la propria volontà. La terza è del 1696: e dà l'uomo fatto, nel pieno e fresco vigore della sua forza. L'ultima è del 1714: e già mostra il Duca preoccupato e con le tracce di molte sofferte burrasche in sulla fronte, che l'ampia ed irreprensibilmente pettinata parrucca alla Luigi XIV quasi nasconde: la parrucca, che in Vittorio Amedeo, semplice, senza pretensione, ed aborrente da ogni pompa e da ogni grandezza regale, fu l'unico segno di effeminatezza.

Il distacco tra una fisonomia e l'altra è marcatissimo: a volte, più che dinanzi ad una naturale evoluzione fisiognomica, si direbbe che ci troviamo dinanzi ad un vero e ripetuto cangiamento di tipo: — e ciò è strano: — ma quel ch'è più strano ancora si è, che a cotesta fisiognomica oscillazione corrisponde un'interna oscillazione psicologica: oscillazione, che rende difficile, più che non si creda, l'intuire il carattere della sfinge politica, che m'accingo a studiare.

I.

Il sole era ormai tramontato sul secolo XVI: su quel secolo, in cui Dio parve aver preso il suo compiacimento, dando al genio d'Europa uno

slancio, che anche oggi riempie il cuore dello studioso d'ammirazione e di gratitudine. Se Lutero ed i corifei della Riforma avean, con la Bibbia, fatto la Germania il centro ed il focolare d'una nuova vita religiosa: se in Ispagna il Cervantes avea dato col *Don Chisciotte* l'ultimo colpo alla cavalleria errante: se in Portogallo il Camoens avea magnificato col suo poema i tempi eroici della scoperta delle Indie: e se in Inghilterra lo Shakespeare avea levato sublime il volo — in Italia Michelangelo, Raffaello ed il Tiziano avean fatto salutar la patria loro, maestra dell'arte: e Lodovico Ariosto, riprendendo le tradizioni di quell'epopea di cui Dante avea insuperabilmente percorso il primo stadio col suo poema sacro, ne avea chiuso il secondo, col suo poema cavalleresco: e Torquato Tasso ne avea trionfalmente corso l'ultimo stadio storico-classico, elevando l'italiana, all'altezza delle antiche letterature.

Il secolo XVII avea raccolto il sospiro del morente suo predecessore, col sordo mormorio della guerra dei trent'anni e co' clamori della rivoluzione d'Inghilterra. E parea che non all'Italia divisa, ma alla Francia spettasse ed il continuare le gloriose tradizioni del secolo XVI, ed il dare al XVII la nota d'intonazione: e quando « senza infamia e senza lodo » Luigi XIII scendea nel sepolcro e l'astro politico di Luigi XIV s'affacciava all'orizzonte con la maestà di quello

Che mena dritto altrui per ogni calle,

il centro civile d'Europa sembrò realmente spostato, e passato dall'Italia alla Francia. L'età prese il nome da Luigi: e Luigi stesso, circondato dall'incenso di milioni d'adoratori, fu salutato « il grande ».

Lo fu egli veramente? — Ad altri la risposta: ad altri, che ne' misteri d'una fantastica legge di compensazione morale, trovi il modo di equilibrare il bene ed il lustro recato da Luigi, con la morte ch'ei seminava in Europa per ambizione: col servilismo politico ch' ei creava, quando, in nome dell'onnipotente corona, trattava la libertà a colpi di scudiscio: con l'immoralità a cui, pel proprio esempio, dava vita ed autorità: e coi delitti di lesa libertà di coscienza ch'ei per fanatismo commetteva, quando iniziava l'atroce « crescendo » di que' provvedimenti ecclesiastici, che le « dragonate » tradussero in atto; e la revoca dell'editto di Nantes coronò d'infame corona.

II.

E come mai Luigi *il grande* faceva egli con tanto ardore la corte al *piccolo* duca di Savoia? La *corte*, dico, perchè tale è veramente la parola. Vittorio Amedeo non avea che tredici anni, quando, pe' raggiri di Luigi,

si trovò sul punto di sposare l'erede del Portogallo e di trasportare i proprî penati sulle rive del Tago, in attesa della futura corona; ad ogni subbuglio, ad ogni convulsione interna del Piemonte, Luigi offriva largamente de' soldati, con l'ideale disinteressata generosità d'un alleato; e quando, giunto all'età di diciott'anni, Vittorio dovea decidersi a prender moglie, gli è ancora negli artigli del re di Francia ch'e' cadeva: e sua moglie diventava quell'Anna d'Orleans, che fu nipote di Luigi XIV.

Il forte Piemonte era uno de' sogni di Luigi: l'importanza della sua posizione geografica non potea sfuggire all'occhio esperto di lui: e se la tradizional gloria della Casa sabauda gli dava ombra, d'altra parte, le invitte lame de' duchi di Savoia e' capiva, ch'era meglio tenersi amiche che nemiche: « amiche », dico, ma nel senso di Luigi: vale a dire, « vassalle ». Quindi, la sua politica verso il Piemonte.

Se era fallito il colpo col quale Luigi tentando di relegare Vittorio Amedeo nel Portogallo, mirava a lasciar le redini del Governo piemontese nelle mani d'una donna (1), od a farle passare nelle mani d'un vampiro qualunque di vicerè, che dissanguando i cittadini, li risolvesse un giorno o l'altro a gettarsi in braccio alla Francia, non era dunque fallito il secondo tentativo di matrimonio: e Vittorio Amedeo si trovava legato a Luigi per vincoli di sangue: ed il 1684 (10 aprile) che segna l'anno del matrimonio e l'anno dell'assunzione al trono di Vittorio, segna pur l'anno d'un più accelerato progresso nell'asservimento del Piemonte alla Francia.

L'editto del 31 gennaio 1686, col quale Vittorio Amedeo pagava con efferata ingratitudine i sagrificî che i Valdesi avean compiuti per lui, violava la libertà di coscienza proibendo il loro culto, insultava la religione abbattendo i templi, disonorava sè stesso tentando comprare per danaro le coscienze d'intemerati pastori, e rompeva i patti degli antenati ed in ispecie quelli che suo padre Carlo Emanuele II avea stipulati dinanzi ai potentati d'Europa diplomaticamente intervenuti nelle guerre del 1655 — quell'editto, dico, fu una delle prime conseguenze di cotesto asservimento.

La corrispondenza che pria dell'editto corse fra Luigi XIV e Vittorio Amedeo, e che si può porre tra la revoca dell'editto di Nantes (22 ottobre 1685) e la promulgazione di quello del Duca (31 gennaio 1686), rivela da un lato qual fosse l'animo del re di Francia; — fanatico, prepotente, crudele: — non così chiaramente, dall'altro lato, rivela quello di Vittorio. Egli è ben vero che in cotesta corrispondenza il Duca oppone a Luigi XIV una decisa e risoluta resistenza: ma cotesta resistenza non fu nè *generosa*, nè

(1) La madre di Vittorio Amedeo e reggente Giovanna di Nemours.

cristiana, come vorrebbe il Monastier: fu resistenza dettata in parte dal sentimento del diritto che ognuno ha di proteggere il suo, contro l'insolente altrui spadroneggiare; ma in parte ancora, ed in massima parte, fu dettata da orgoglio profondamente ferito. Vittorio Amedeo era troppo perspicace per non leggere ne' piani di Luigi XIV: egli sapea, che il re di Francia mirava a dominare: ed egli, che non era natura da lasciarsi dominare, resisteva per quanto era possibile di resistere a Luigi XIV: ma quando il re minacciò di mandare 14,000 uomini ad iniziare una specie di dragonate valdesi, Vittorio, messo nel bivio o di farsi sicario del re di Francia, o di veder lo straniero farla da padrone in casa propria, preferì diventar sicario e promulgò l'editto.

Era dunque quistion di dominio: non quistion di giustizia: era quistion d'amore alla corona, non di generosità o di cristianesimo: ed a cotesto dominio ed a cotesta libidine di potere, la vita de' sudditi è sempre la meno importante delle cose che si possa sacrificare!

— Era giovine!... dirà taluno: non avea peranco vent'anni, e l'inesperienza giovanile può valergli forse d'attenuante.

Potrebbe, se più giovine ancora, nel 1684, appena messo a capo della cosa pubblica, non l'avessimo visto volare sui confini del marchesato di Ceva con tremila uomini; e in Mondovì, con un valore d'esperto capitano, non solo sedare gli umori bellicosi che dal 1680 all'82 avean accesa la guerra civile, ma rialzare il prestigio della legge, assicurare la quiete generale, e mostrare a tutti che una mano forte stringea le redini del Governo!

Non s'avea dunque il diritto d'aspettar da cotesto giovane qualcosa di meglio? da cotesto giovane acuto e perspicace, che già udiva i sordi bisbigli de' vicini popoli contro la prepotenza di Luigi XIV, e che avrebbe avuto per sè tutte le simpatie dell'Europa protestante?

Questo, dal punto di vista politico. — Dal punto di vista morale e religioso, l'editto di Vittorio Amedeo del 1686 è, per me, più grave della revoca dell'editto di Nantes del 1685.

Infatti, Luigi XIV era cattolico romano: egli stimava l'unità della Chiesa necessaria ad una perfetta monarchia: quindi, le oppressioni dei Giansenisti: quindi, le persecuzioni contro i Protestanti: quindi, i tentativi di convertire, fosse pur col pugnale alla gola, gli eretici: certo di crearsi in coteste conversioni un merito presso Dio, per ottener l'espiazione dei proprî peccati.

La sua condotta dunque è infame, se contemplata dal puro e sereno punto di vista della Verità: ma è coerente e perfetta, se considerata dal punto di vista delle sue convinzioni e del suo ideale religioso.

Vittorio Amedeo invece, non era cattolico romano: o per meglio dire, lo era a parole, non a fatti. Cacciava dal suo regno chi non professasse alcuna religione; a lui bastava che i suoi sudditi ne professassero una: non già perchè reputasse qualcosa la religione in sè, ma perchè la religione, secondo lui, sostentava l'autorità del sovrano. La religione dunque era per lui non un fine, ma un mezzo: e questo spiega la sua condotta in tutte le controversie di giurisdizione ecclesiastica, in cui si trovò coinvolto durante il suo regno. In Sicilia (1713), quando il papa, mettendo innanzi diritti d'alta sovranità, pretendea che Vittorio Amedeo gli chiedesse l'investitura del regno, e' bandiva e carcerava i frati e le monache che preferivano ubbidire al papa anzichè a lui. Avea per confessore un Gesuita, ma gli credea sì poco, che nel suo regno toglieva l'educazione del popolo dalle mani de' Gesuiti. Gravava i beni ecclesiastici di tasse; moderava le immunità dell'asilo; poneva arditamente il freno all'esorbitante potere dell'Inquisizione; accettava la famosa Bolla « Unigenitus », ma la facea chiudere in un cassettone, e proibiva a tutti di parlare delle questioni che vi si riferivano: ed il 31 d'agosto del 1694, alla Bolla d'Innocenzo XII che avea fulminato quell'editto di revoca, pure del 1694, del quale avremo a parlare e col quale e' riapriva larghe le porte de' suoi Stati ai Valdesi, rispondeva con un capolavoro d'ipocrisia diplomatica, di sarcasmo religioso e di ribellione al papato, degno della penna di Voltaire....

... « Intanto (concludeva egli nell'editto) per impedire che il Vostro « Breve faccia il male ch'era destinato a fare, io stabilisco che si debba « osservare il mio editto, e proibisco la pubblicazione del Vostro, sotto « le pene che mi piacerà d'imporre, anche della morte ».

Alla luce di coteste considerazioni dunque, l'editto del 31 gennaio 1686, modellato su quello che la vigliacca, ma coerente coscienza di Luigi XIV avea promulgato in Francia, era in Piemonte, per parte di Vittorio Amedeo II, non soltanto un atto di lesa umanità, ma anche un vergognoso atto d'ipocrisia.

III.

Ed eccoci alla lega d'Augusta, che, sotto gli auspici di Guglielmo d'Orange, coalizzava l'Europa a danno di Luigi XIV (1687). E il Duca, sotto pretesto del carnevale, per eludere la vigilanza della Francia, va a segreto colloquio coi collegati.

E che mai spingeva Vittorio Amedeo verso cotesta coalizione? Forse un rimorso dell'Editto del 31 gennaio 1686? Forse il pensiero di sottrarsi agli artigli di Luigi XIV per rimediare quindi al mal fatto? Tutt'altro:

Vittorio Amedeo era di quelli che « cercano il loro proprio », non di quelli che cercano ciò ch' è giusto: e se ci rendiamo conto di quel che fosse la Corte di Torino ai tempi di Luigi XIV, il segreto della gita di carnevale a Venezia del Duca sarà bell' e trovato.

Intrighi di matrimoni andati a monte o fatti a dispetto di Luigi XIV, aveano acceso fra le Corti di Francia e di Torino un odio implacabile: e siccome Luigi XIV era il più forte, i suoi ambasciatori spadroneggiavano nella capitale del Piemonte: invigilavano Vittorio Amedeo, e nelle pubbliche adunanze gli stavano al fianco, con piglio di autorità insolente. I soldati del re di Francia, alloggiati a Casale e a Pinerolo, quando passavano da un presidio all'altro, metteano tutto a soqquadro e facean d'ogni erba fascio fra i quieti abitanti della campagna. I corrieri che andavano e venivano da Roma esercitavano su larga scala il contrabbando, ed i ministri del re minacciavano quelli del Duca, se ne muovean qualche lamento. Trattavan perfino d'istituire in Torino un ufficio di Posta, per loro privato uso e consumo!.....

Che tuttociò desse sui nervi a Vittorio Amedeo, si capisce: e ch'e' tentasse tutt'i mezzi per liberarsi da uno stato di cose che umiliava non solo il superbo animo di lui, ma, in realtà, il paese intero, è più che naturale. Non c' illudiamo però sulle intenzioni del Duca, e resti fermo che tutta cotesta non fu che una manovra politica per rialzare il prestigio della Corona e del paese: — una manovra, in cui le sventure de' Valdesi non entraron per nulla.

Intanto, la coalizione europea a danno di Luigi XIV era stata l'occasione provvidenziale della eroica epopea del glorioso rimpatrio (16 agosto 1689 - 18 maggio 1690): e quando il 18 maggio 1690 anche il Duca entrava definitivamente nella Lega, un grido di gioia echeggiò in Angrogna e una deputazione di Valdesi, condotta da Arnaud, udì dal labbro stesso di Vittorio Amedeo le nobili parole:

« Vous n'avez qu'un Dieu et qu'un prince à servir. Servez Dieu et « votre prince fidèlement. Jusqu'à présent nous avons été ennemis; dé- « sormais il nous faut être bons amis; d'autres ont été la cause de votre « malheur; mais si, comme vous le devez, vous exposez vos vies pour « mon service, j'exposerai aussi la mienne pour vous, et tant que j'aurai « un morceau de pain, vous en aurez votre part ».

Quindi, l'editto del maggio 1694 che revocava tutti gli editti anteriori.

Non v'ha dubbio: le parole di Vittorio Amedeo alla deputazione valdese sono di quelle, che nella loro forma generosa e scultoria passano di generazione in generazione, sulle ali della riconoscenza popolare. Ma l'occhio dello studioso non può limitarsi alla forma generosa e scultoria

delle parole: egli deve esaminar le parole alla sola indiscutibile luce dei fatti. Ed i *fatti*, ahimè, tolgono alle parole di Vittorio Amedeo la maggior parte del loro splendore.

Lo spirito stesso dell'editto di revoca del 1694, coinvolge già quelle parole d'una sinistra ombra di dubbio; ma quel che dà loro il colpo fatale, è il decreto del 1° luglio 1698, col quale il Duca cacciava dai suoi Stati tutti i sudditi francesi. Il decreto colpiva anche Arnaud: — Arnaud, che avea goduto la fiducia personale di Vittorio Amedeo e che, insieme ai suoi, l'avea servito con lealtà di cittadino, e con abnegazione di cristiano.

Ecco, esclama l'esule infelice, « ecco l'inumana retribuzione d'un gran « principe, che bandì dai suoi Stati coloro che ne aveano espulsi i suoi « nemici, e che efficacemente aveano operato, a che egli stesso non ne fosse « cacciato! ».

Il decreto era istigato da Luigi XIV. Ma come mai Vittorio Amedeo che era entrato nella Lega d'Augusta per liberarsi dal giogo del re di Francia, come mai del re di Francia subiva egli adesso le pressioni?

Chi 'l crederebbe?... Il Duca rompeva i suoi patti coi collegati e si rimettea sotto il patronato di Luigi, solo perchè sedotto dalle brillanti offerte che questi gli faceva, di restituirgli cioè alcune province e di unire suo nipote, erede presuntivo della Corona di Francia, in matrimonio con la figlia di lui!...

Se tale era l'uomo, le famose parole alla deputazione valdese non furono che un volo retorico. Il Duca non pensava, pronunziandole, al sangue che a rivi, nel nome suo, era corso per le valli che già la crociata d'Innocenzo VIII, le persecuzioni del vincitor di San Quintino e le pasque piemontesi di Carlo Emanuele II avean fatte sacre; egli pensava all'urgente necessità di difender la frontiera: e per esperienza sapea, che niuno meglio del Valdese era adatto per un posto, che richiedeva valenti soldati, non meno che uomini fidati ed onesti. Se il cuore v'ebbe alcuna parte, fu lo slancio d'un momento: una vibrazione pari a quella che nel 1691, a Carmagnola, in mezzo agli orrori della guerra, gli avea fatto fare a pezzi il Collare dell'Annunziata, per distribuirlo ai laceri ed affamati contadini. — Anomali lampi di generosità, che non di rado squarciano la tenebria dei cuori moralmente esquilibrati.

*
* *

Non si dica ch' i' ho voluto sfrondare l'alloro, di cui persone certo di me più competenti han circondato il capo di Vittorio Amedeo II. Chi mi muovesse cotest'accusa non avrebbe bene interpretato il mio pensiero.

Certo, se la vera gloria consiste nella maestà delle opere esterne compiute e nell'esito glorioso di difficili imprese, non v'ha dubbio: Vittorio Amedeo II fu uno dei più grandi uomini del suo secolo; e Fenestrelle, e Superga, ed i suoi provvedimenti amministrativi, ed il suo Codice, e l'impulso dato alle industrie ed alle lettere, ed il suo valore personale, ed il suo genio di capitano, e le lotte strenuamente combattute contro il clero e la nobiltà in nome dell'uguaglianza di tutti di fronte allo Stato, fanno anche oggi di lui una delle gemme che brillano della più vivida luce, nella Corona de' duchi della Casa Sabauda. Ma s'ella invece consiste nella purezza de' sentimenti che muovon l'uomo ad operare, nella legittimità dei mezzi ch'egli usa per realizzare i suoi disegni e nella nobiltà dello scopo ch'e' si propone, la fama di Vittorio Amedeo appare agli occhi miei, come circonfusa d'una nube incerta e misteriosa.

La politica del Duca è la politica del « Principe » del Machiavelli che, con la scaltrezza e co' maneggi opportuni, fonda la monarchia ed impone a legge il proprio arbitrio, senz'alcun riguardo nè alla virtù, nè alla moralità, nè alla religione.

Impetuoso, impaziente, geloso, assoluto, animo camaleontico, parolaio politico, inarrivabile dissimulatore; — ecco Vittorio Amedeo II.

E chi l'avrebbe mai detto?... Il Duca, così fiero nelle lotte contro l'autorità temporale del papato e del clero, finiva col dare la propria coscienza in balìa di quell'autorità spirituale della Chiesa, alla quale pure avea saputo a suo tempo ribellarsi.

Il 3 di settembre del 1730 abdicava: ed abdicava, dicono, un po' per salute, un po' per la prospettiva d'una poetica solitudine; ma in realtà, perchè i suoi confessori gli negavano l'assoluzione, se non pubblicava il matrimonio che avea segretamente contratto con un'antica fiamma, per consolarsi della sua recente vedovanza. Il Duca, sospettoso, temendo dalla sua già vecchia clandestina moglie chi sa che razza di fantasticherie se avesse prodotta in luce la sua unione con lei, contentò i suoi confessori, e sacrificando la Corona sull'altare del suo serotino amore, pubblicò il matrimonio, abdicò, e si ritirò a Chambéry.

Ma la solitudine, a cui forse dapprima, com'ho detto, avea poeticamente pensato, ora lo spaventava.

Che restava egli al Duca, spogliato del prestigio della Corona e lanciato fuori del turbinìo de' pubblici affari? — Nulla; e forse qualcosa di peggio del nulla: — tristi ricordi di mancate promesse, rimorsi d'ingratitudine usata a chi l'avea sorretto sul trono, visioni di gementi vedove che a lui domandavan conto degli sposi, larve di vecchi chiedenti pietà in nome dell'onorata canizie ed urli di pargoli sbattuti contro le rocce.

Ed eccolo solo, a cavallo, come una visione notturna, volare da Chambéry a Rivoli, da Rivoli a Moncalieri, da Moncalieri a Torino.

Che vuol egli il Duca di Savoia?...

— La mia Corona, la mia Corona!...

Ma al grido straziante, risponde il figlio firmando la condanna del padre, ed il padre, che la minacciosa solitudine ha reso quasi forsennato, è colto all'improvviso nel suo letto da otto braccia robuste: e mentre furiosamente si dibatte, — mezzo nudo, involto nelle lenzuola, è trascinato in una carrozza a Rivoli, e finalmente da Rivoli a Moncalieri.

Quivi il 31 d'ottobre del 1732, dopo aver gridato: — Mio figlio! mio figlio!... ch'io rivegga almeno mio figlio!... — spirava: senza rivedere il figlio ed invano chiedendo al fuggente sole quel sorriso e quel bacio, che già da undici anni, ogni sera, nella chiesuola d'un lontano villaggio, salutavan placidamente la tomba d'Arnaud.

G. Luzzi.

CATINAT

LE SIÉGE DE LA BALSILLE

d'après le Cap. ROBERT [1]

Nous resolumes ensuite de chercher un lieu propre à pouvoir hyverner. Celui qui parut le meilleur, étoit un coteau au pié de la montagne du Clapie (2). Il a nom, les quatre dens. Je crois que c'est sa forme, qui lui a fait donner ce nom là. Ce coteau a quatre pointes en forme de dens (3), que nous faisions servir de bastions et demi-

(1) Nous aurions aimé reproduire, en son entier, le récit de la Glorieuse Rentrée dû à la plume du Cap. Robert, tel qu'il se trouve dans le volume intitulé: *Het Terugkeeren der Waldensen in hunne Valleijen*, par N. C. KIST, Leyde 1846, mais les dimensions que ne saurait dépasser notre Bulletin ne nous le permettraient pas. Robert prit part comme capitaine de la compagnie de Pramol à la Rentrée; il passa ensuite dans le régiment de Loches, composé de réfugiés Français qui avaient épousé la cause de la Ligue, et devint enfin officier de l'armée Hollandaise.

(2) Il serait plus exact de dire que ce côteau se trouve au pied du Mont Pelvoux, dont il semble un contrefort (à ne pas confondre avec le grand Mont Pelvoux qui est une des plus hautes cimes des Alpes et se trouve à l'ouest de celui-ci, de l'autre côté de la Durance). Balsille et Massel en général sont séparés du Col du Clapier (en pat. *col dâ Clapía*) par l'arête, derrière laquelle se trouve le vallon de Maneille. Le Col du Clapier sépare ce dernier vallon de ceux de Bourcet et de Salvages attenants au Val Pragela, qui faisait alors partie du Dauphiné.

(3) La position de Balsille consiste en trois parties bien distinctes: Le *château* ou promontoire de rochers qui s'élève au confluent des torrents du Gunivert et du Pis. Le promontoire est tout particulièrement abrupt du côté du Pis. De l'autre, la paroi de rochers, aux pieds de laquelle coule le Gunivert, tend à s'abaisser, et il y a même un point où elle cesse pour livrer passage au chemin muletier qui franchit le torrent sur un pont, après l'avoir suivi pendant environ 300 mètres depuis Balsille. De ce côté le château offre l'aspect d'une pelouse avec pente très-accentuée, que les Vaudois durent certainement considérer comme le point le plus faible de leur position, et où il durent élever leurs retranchements les plus solides. Au dessus du château se voit un autre amas de rochers appelé

lunes (1), la seconde commandant la premiere, et la derniere tous les autres. Sa situation est au dessus du village de la Barsille. Nous y fimes quelque retranchement et des baraques (2), que nous creusames dans la terre; afin de les rendre moins sujetes au froid, nous les couvrimes avec de la paille, du gazon, ou des planches, selon ce que nous pouvions trouver. Treize iours furent employez à cet ouvrage, pendant lequel nous n'eumes pour toute nouriture que des choux et des raves, que nous faisions bouillir sans sel, graisse, ni beurre. Souvent meme on les mangeoit, sans leur donner le tems de cuire.

Nous decouvrimes ensuite quelques maisons sur la montagne, qui avoient echapées au feu, avec du grain en gerbe, dont quelques granges etoient pleines. Nous le portames à notre poste. Il y avoit deux moulins aux environs, l'un à la distance d'une portée de fusil (3), et l'autre à demi lieue (4). Mais il n'y avoit que les pierres à moudre sans ferrure (5). Nous les remontames pourtant au depens de deux autres moulins, que nous devalisames en Dauphiné (6), et travaillames avec tant de diligence, que peu de iours apres nos moulins nous donnerent de farine.

---

lors du siége le *Pasté* et de nos jours le *Ciàoumòou*, c'est-à-dire chômoir (des brebis). Plus haut que le *chômoir* se découpent hardiment sur le fond du ciel les *Quatre Dents*, auxquelles de Rochas d'Aiglun donne les noms suivants: *Pain de Sucre*, *Bric de l'Aigle*, *Bëccas* et *Bric de Champ-la-Souche*. Nous croyons toutefois, à la suite d'informations prises à très-bonne source, que de Rochas fait erreur au sujet des deux dernières dents: le *Bëccas* en effet, à entendre Pierre Pons dit Cadet, dont la parole fait autorité en cette matière, n'est qu'un mammelon placé sur le flanc de la montagne, qui ne fait pas partie de l'arête elle-même, et ne pouvait avoir une grande importance stratégique. Quant au *Bric de Champ*, ou mieux *de Chënâl-la-Soucio*, il se trouverait placé derrière et bien au-dessous des deux pics les plus élevés qui constituaient, sans doute, avec le Pain de Sucre et le Bric de l'Aigle, les *Quatre Dents*. Ces pics seraient, bien que nous n'osions l'affirmer d'une manière absolue, *Clausisso* et *Clausissëtto*.

(1) Ils " consistoient en coupures l'une sur l'autre et autant que le terrain en put permettre ce qui alla jusqu'à dix-sept, disposées d'une certaine manière qu'en cas de besoin, on pouvoit se retirer de l'une dans l'autre „ (*G. R.*, Ed. Genève 1879, pages 220, 221).

(2) " ...au nombre de plus de 80 „ (*G. R.*, page 220). Cela faisait donc cinq hommes environ pour chaque baraque.

(3) Le moulin de Balsille qui occupait alors très-probablement le même emplacement qu'aujourd'hui, c'est-à-dire sur la rive gauche du torrent du Pis, un peu plus haut que le pont qui sépare les deux villages dits *Balsillio d'sâï* (rive gauche du torrent) et *Balsillio d'lâï* (rive droite).

(4) Le moulin de Massel qui se trouvait vraisemblablement alors où il est à présent, c'est-à-dire un peu au-dessous de la bourgade du *Robers*.

(5) Suivant la *G. R.*, page 221, le moulin de Balsille n'avait pas même de meule. Celle-ci fut repêchée dans la Germanasque où les Tron-Poulat l'avaient jetée en vue de la cacher.

(6) La *G. R.* passe ce fait sous silence.

Les ennemis contre leur coutume nous avoient donné le tems de faire tout cela sans incommodité, quand un matin ils (1) vinrent surprendre ceux de nos gens, qui etoient au moulin le plus eloigné (2), où ils en tuerent deux, et en amenerent deux autres à Pignerol (3). Dès que nous entendimes les coups de fusil, nous y courumes, mais n'y pouvant arriver assez tot, ils briserent les pierres, et y mirent le feu apres avoir ietté le grain et la farine dans la riviere. Nous les amusions ensuite dans les passages les plus difficiles, qui se trouvoient entre eux et nous, ou du moins nous les arretames assez longtems, pour donner lieu à ceux qui etoient dans l'autre moulin, de se retirer. Ils le firent aussi, apres en avoir oté tout le fer et quelques planches qui le couvroient. Cela ne paroissoit ensuite qu'une masure. Car nos gens avoient eu encore la precaution de couvrir les meules d'eau. Les françois y etant arrivez, n'apercevans que la masure, se mirent derriere pour nous faire feu. Ils demeurerent ensuite là iusqu'au soir. Et lorsqu'ils se retirerent, nous fumes conduire leur arrieregarde à grands coup de fusil, qui ne furent pas tous perdus. Ils revinrent encore là nous y attaquer plusieurs fois, où faisans touiours le meme manege, nous conservames ainsi notre moulin pendant tout l'hyver.

Comme nous continuames à faire nos detachemens en Dauphiné (4), les ennemis ayant eté avertis, qu'il y en avoit un du coté de Bourcé (5), ils en firent sortir un autre de Villeseche pour le couper. Mais nous en etant aperceu, nous fumes à leur rencontre. Nous nous trouvames au pié de la montagne (6) au moment que eux y arriverent. Et comme il s'agissoit de gagner le haut, par où nos gens devoient revenir, nous montions à la portée du pistolet les uns des autres sans nous tirer un seul coup de fusil.

---

(1) Suivant la *G. R.*, page 225, le détachement envoyé pour détruire le moulin était parti de Pérouse par ordre de M. de l'Ombraille et se composait de 500 hommes.

(2) La *G. R.*, pages 222-224, place avant l'expédition contre le moulin de Massel, la prise du poste de Passet (Gros Passet), le siége du château de Balsille fait pendant trois jours par les troupes ennemies et suivi d'un engagement, aux pieds de la position, qui leur coûta 60 hommes de tués et autant de blessés.

(3) Suivant la *G. R.*, pages 225-227, il s'agirait de trois réfugiés français dont deux étaient malades et furent tués tandisqu'ils se sauvaient en chemise; le troisième qui était venu pour les soigner fut pendu au Château du Bois (Pragela) après avoir confessé Christ et s'être refusé à trahir ses frères.

(4) Le capitaine Robert ne dit pas qu'à cause des grands froids, les ennemis abandonnèrent non seulement Balsille, mais aussi Massel, Salse, les Fontaines, Rodoret et Pral et se retirèrent à Maneille et au Périer (*G. R.*, page 228). Ce fut cette retraite qui permit aux Vaudois de sortir de leur fort et de tenir la campagne en vue de se procurer les vivres qui leur étaient nécessaires.

(5) Bourcet, village situé au pied du Col du Clapier dans le Val Pragela.

(6) Probablement le Col du Clapier.

Nous leur eumes bientot gagné le devant, parceque nous savions mieux grimper qu'eux, et nous fumes nous saisir du passage. Ils nous y vinrent attaquer en plusieurs reprises, mais ils en furent touiours repoussés. Le soir etant venu, nos gens arrivoient, et nous nous en retournames à notre fort, et les François à leur garnison.

Il survint une si grande quantité de neige qu'il nous n'estoit presque plus possible d'aller dans le Dauphiné. Il n'y avoit d'ailleurs point de village sur la frontiere, où il n'y eut des troupes, et lorsque nous en approchions quelqu'un, les ennemis se retranchoient dans les Eglises, où ils couchoient aussi pour eviter nos surprises. Tantot nous ravagions dans un village, tantot dans un autre. En arrivant nous postions la moitié de notre monde pour faire tete aux ennemis, pendant que l'autre moitié entroit dans les maisons pour se charger de pain ou de farine. Ceux qui avoient fait tete aux ennemis, faisoient l'arrieregarde, et puis nous partagions ce que nous avions, entre tout le detachement, que souvant c'etoit tres peu de chose.

Nous en usions avec les païsans de France fort differement qu'avec les Savoyards. Car souvent nous paions les vivres que nous prenions, pourveu qu'ils nous fissent point de resistance. Sur quoi quelques uns du village de Bourcet nous en vinrent offrir en payant. Ils ajouterent, qu'il les faloit aller prendre avec eux. Nous leur donnames huit de nos gens. Qui en arrivant au village se trouverent investis par des soldats (1), qui leur ayant fait une decharge avec precipitation, tuerent un de nos capitaines (2). Des autres trouverent le moyen de se sauver (3). Nous tirames bientot vengeance de cette trahison par un de nos detachemens qui fut bruler le village (4).

Nous fumes ensuite à Jaussaut (5) passant par le Col de Pis. Cette montagne etant extremement haute, il s'y trouvoit tellement de la neige, que pendant l'espace de deux lieues nous en rencontrames en bien des

---

(1) Ce piège avait été tendu par le syndic de Bourcet. Les soldats en embuscade étaient au nombre de 200 (*G. R.*, pages 231, 232).

(2) Le capitaine tué se nommait Michel Bertin (*G. R.*, page 231). C'est probablement le même qui, le 9 septembre, était parti de Pral à la tête d'une compagnie destinée à secourir les Vaudois du Val Luserne et à laquelle Arnaud s'était joint (*G. R.*, page 164).

(3) " Il y eut aussi deux de ses soldats légèrement blessés et il n'y en eut pas un qui ne reçut quelques coups dans leurs habits „ (*G. R.*, page 232).

(4) A la suite de ce meurtre eut lieu un combat sur le Col du Clapier, où 60 soldats français furent ou tués ou blessés. Les Vaudois usèrent aussi de représailles en brûlant non seulement Bourcet, mais encore le village de la Tronchée (*G. R.*, page 232).

(5) Joussaud, village situé au pied du Col du Pis, dans la Vallée de la Tronchée, à 6 heures de marche de Balsille.

endroits plus de quatre piés. Et comme le païs n'etoit point pratiqué, nous etions contraints de nous frayer un chemin; ce qui ne se faisoit pas sans beaucoup de peine. Etant arrivez de la nuit proche le village, et ayant envoyé reconnoitre, on nous rapporta que la garnison étoit beaucoup plus forte que nous, et qu'elle etoit retranchée dans l'Eglise. Nous ne crumes pas etre assez forts pour les attaquer. Ainsi nous nous vimes obligez de nous retourner sans rien faire, apres n'avoir gagné quelque chose de plus qu'un grand appetit. Plusieurs n'avoient apporté du pain, les uns faute d'en avoir, les autres contans sur celui qu'ils croyoient de gagner. Ce qui obligea ceux qui en avoient quelque peu, de le partager avec les autres.

Etans de retour à notre fort, nous ne savions plus que devenir. Nous etions environez de montagnes toutes couvertes de neige, ayans les ennemis sur toutes les avenues, sans aucune provision. Dans cette dure extremité, n'ayans aucun secours à attendre du coté des hommes, nous elevames nos cœurs et nos mains à Dieu, dont la providence et la bonté infinie avoit dejà pourveu aux besoins, avant que nous l'en eussions requis. Il avoit conservé une espece de Manne dans notre affreux desert. Ce qui nous fait voir qu'il n'abandonne iamais entierement ceux, qui se sont veritablement confié en lui. Voici le fait. Lorsque nous arrivames aux Vallées, il y avoit des champs sur les hauteurs, qui n'avoient pas encore eté moisonnez, et que la pluye avoit fait coucher le grain sur la terre, que la neige avoit ensuite tout couvert. Tous ceux qui connoissent ce pays là, n'ignorent pas, que ces hauteurs en sont couverts ordinairement six mois de l'année. Mais par un effet tout particulier de la providence, dans le tems que nous etions à la veille d'expirer de faim, il survint un vent du midy, qui, faisant fondre la neige qui couvroit ce grain, qu'elle nous avoit conservée, nous fit voir, que Dieu etoit touiours pour nous. Ce vent commença dans le mois de Janvier, et continua iusqu'à la fin d'Avril (1). Par ce moyen, autant admirable que particulier, nous eumes de quoi faire du pain pendant tout le tems que nous fumes reservez de toute part. Les ennemis nous laisserent aussi en repos, à cause que la neige rendoit les chemins impraticables. Et comme ils ignoroient d'où nous tirions nos vivres, et qu'ils etoient informez, que nous n'avions nulle provision, ils faisoient leur compte, de nous avoir sans rien hasarder.

Sur ce pié là ie ne dois pas omettre la conduite que nous tenions envers nous meme. En general elle etoit fondée sur une parfaite intelligence. Ainsi quoiqu'on fit, quoiqu'il arriva, chacun etoit content. Lorsque tout le corps

(1) Ils les moissonnèrent " au cœur de l'hiver en Février, après avoir été dix-huit mois sur le champ „ (*G. R.*, pages 230, 231).

marchoit, ne laissant qu'un detachement pour garder le poste, àu retour tout ce qu'on avoit pris, etoit egalement partagé entre tous. Quand le detachement etoit petit, ceux qui le composoient avoient pour eux en particulier ce qu'ils se donnoient la peine d'apporter. Nos baraques renfermoient chacune une compagnie qui etoit comme une famille sous le meme toit. Cependant, comme il y a un grand fond de corruption dans la plus part des hommes, il y en eut quelques uns de notre corps, qui n'observoient pas fort exactement tout ce qu'on devoit pratiquer. Ils avoient gagné de l'argent dans quelques courses. Mais au lieu de le declarer, ils le nioient. Sur quoi notre ministre cria beaucoup dans quelques sermons, qu'il fit à ce suiet. Il declara, que ceux, qui gardoient de l'interdit, se mettoient par là en danger d'etre chatié de Dieu. Le tems nous montra, que ces sortes de remonstration ne sont pas meprisées en vain. Car la plus-part de ces gens-là, particulierement des Vaudois, invitez par leur argent à se retourner en Suisse, furent pris, comme il a été dit ci-devant.

Ms. Arnaud nous faisoit trois sermons par semaine, et la priere deux fois le iour, quand nos ennemis nous en laissoient la liberté. Il ne partoit aucun detachement, qu'apres avoir imploré le divin secours du ciel, et lorsqu'ils etoient arrivez à quelque part pour y passer la nuit, ils ne se couchoient, ni ne se levoient, sans avoir prié de nouveau. Dans nos baraques dès le point du iour quelques uns lisoient un ou plusieurs chapitres, ensuite on chantoit quelques pseaumes, qui etoient suivis d'une priere. Cela etoit reiteré trois fois le iour. Voila de quelle maniere nous passions notre vie dans cette montagne (1).

Nous y fimes un maigre careme malgré nous, ne mangeans pendant quatre mois que du pain, composé du grain, que la providence nous avoit fait decouvrir, ainsi que ie l'ai deia dit. Ce pain etoit tres bis, et n'avoit que fort peu de substance. Notre boisson etoit de l'eau. Le mois d'avril (2) etant venu, commença à nous donner la liberté d'agir. Chacun, comme on peut penser, avoit bonne envie de voir la fin de notre careme. Nous fimes donc un detachement, pour tacher d'amener quelque chose, pour faire Paque. Il falut marcher de nuit, pour n'etre pas decouvert des François; car nous leur passames tout proche. Nous traversames une

(1) Ces détails si intéressants sur la vie intime des Vaudois sont ignorés par la *G. R.* Elle dit seulement: " M. Arnaud faisoit deux prédications le dimanche, une fois le jeudi et la prière tous les jours, soir et matin, fort dévotement, tous à genoux et la face en terre „ (*G. R.*, page 220).

(2) La *G. R.*, page 249, fixe le jour du départ de l'expédition à destination de Pramol et St-Germain. Ce fut le 12 mars 1690. Elle ne mentionne pas, en détail, ce que les Vaudois firent à Pramol.

montagne, où il y avoit encore beaucoup de neige, et essuiames celle qui tomboit alors, d'où nous fumes regalés toute la nuit. Apres quoi nous arrivames, une heure devant le iour, à demi quart de lieue de Pramort (Pramol). Là une partie attendit le iour, et l'autre s'en fut à St. Germain. Ces deux endroits des Vallées etoient habitez fort tranquilement par des Savoyards, se faisans fort de leurs garnisons, et s'imaginans comme les autres, que nous devions tous etre crevez de faim, n'ayans pas apris que nous fussions sorti pour aller chercher de vivres pendant tout l'hyver. Etans ainsi prevenus, ils ne furent pas mediocrement surpris, lorsque nous entrames dans leur villages. Ce fut au point du iour, presque au meme tems que la garnison battoit le reveil. Elle ne se laissa pas surprendre, mais sortit d'un coté, pendant que nous entrames de l'autre. Il n'en fut pas de même des païsans. Plusieurs y perdirent la vie. Apres avoir ramassé tous les bestiaux, nous mimes le feu au village. Tandis que nous faisions cette execution à Pramort, nos gens en faisoit de meme à St. Germain (1), et nous emmenames de ces deux endroits un butin fort considerable. Sur le soir nos gens vinrent rejoindre, et nous repassames la montagne. Nous crumes pouvoir tenir la meme route à la faveur de la nuit, que nous avions fait en venant. Mais les François en etans avertis, vinrent se poster à un passage, que nous ne pouvions eviter, à moins que de retourner sur nos pas. Nous y fumes donc obligez. Apres avoir passé la montagne, qu'il nous falut remonter d'un autre coté, nous etions si fatiguez et si accablez de sommeil, que nous nous laissions aller sur la neige pour dormir. Mais d'où bientot le froid nous faisoit relever. Des qu'un nous quittoit, l'autre nous prenoit. Ce fut dans cette alternative que nous cotoyames le somét de la montagne iusques au proche de notre fort. Dans cette contremarche nous perdimes quelques unes de nos vaches, que la neige gelée fit glisser, dont les ennemis profiterent, qui nous suivoient pàs à pàs. C'est tout l'avantage qui leur en revint. Nons arrivames heureusement dans notre fort, sans autre perte.

Au commencement du mois de May, les François vinrent pour nous achever d'exterminer, à ce qu'ils disoient. Ils etoient onze mille hommes (2), comme nous avons sû dans la suite. S'etant rendu maitre de tous les postes aux environs de nos retranchemens, ils s'y logerent à la portee

(1) Augustin Bleynet y fut tué par les ennemis et David Prim Miquelot par l'imprudence d'un Vaudois. " Il en coûta la vie à environ 90 des ennemis qui avouèrent ensuite ... qu'il était demeuré des leurs 120 „ (*G. R.*, pages 249-250).

(2) Suivant la *G. R.*, page 260, il y aurait eu aux environs de Balsille 10,000 Français et 12,000 Savoyards. Mais de Rochas cite des documents méritant considération qui réduiraient ce nombre à 3,400 Français et à 400 Savoyards.

du pistolet. Les sentinelles etoient obligées de se tenir cachées, à cause qu'il s'y faisoit un feu continuel de part et d'autre. Comme leur intention etoit, d'empecher de nous sauver; pour occuper tous les passages, il furent obligez de mettre du monde iusqu'au plus haut de la montagne (1), où il y avoit une quantité de neige, et il n'y avoit seulement du bois à faire du feu. Outre cela qu'ils resterent autour de nous, il ne discontinua pas de neiger, greler ou pleuvoir, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes les fois, qu'ils nous venoient attaquer, il faisoit presque le meme tems, ce qui leur faisoit dire, que nous commandions aux vents et à la pluye (2).

Toutes leurs precautions n'empecherent point, qu'un de nos detachemens ne sortit pendant la nuit, pour aller incommoder un regiment de dragons, qui etoit campé sur le panchant d'un bois, au dessus duquel il y avoit un grand rocher. Là nos gens ayans ramassé quantité des grosses pierres, apres les avoir rangées sur le bord de la roche, autant qu'ils en purent mettre, les pousserent toutes à la fois. En tombant elles en detacherent d'autres, qui toutes ensemble firent un fracas terrible sur les pauvres dragons. Comme à cause du froid ils avoient eté obligez d'allumer plusieurs feux, leur clarté nous faisoit voir dans l'obscurité des buches toutes allumées, sauter de la hauteur des arbres par les contrecoups que les pierres leur imprimoient. Nous apprimes dans la suite qu'il y avoit eu beaucoup de maltraitez de cette affaire-là. Ceux qui furent touchez, n'echaperent à la mort qu'au depens de quelque membre. Il y en eut meme, qui furent partagé par le milieu. Lorsqu'il fut iour, ils poserent un corps de garde à l'endroit d'où leur etoit venu le mal, et d'où nos gens apres l'avoir fait, s'etoient retiré comme ils etoient venus (3).

---

(1) C'étaient d'un côté le régiment de Cambrésis, de l'autre les régiments de Vexin et Duplessis qui se mirent en marche le 1er mai et qui, descendant le 2 mai des hauteurs du Gunivert et du Pis, s'efforcèrent en vain de s'emparer du *fortin*, c'est-à-dire des retranchements construits par les Vaudois aux abords des plus hautes parmi les *Quatre Dents*. Quant aux Savoyards, après être passés du Gunivert au Pelvoux, ils regagnèrent, sans coup férir, le gros de l'armée de Catinat (*Lettre de Turin* citée par *G. R.*, pages 270, 271, et due très-probablement à la plume d'un officier ducal).

(2) " Lors donc qu'on croïoit s'aller enfin rendre maître des Vaudois, il s'éleva tout à coup un brouillard et un orage si horrible et si extraordinaire qu'une partie de l'armée crut, sur mon témoignage, et sur celui de quelques officiers qui, comme moi, avoient vu plusieurs fois arriver la même chose et si à point nommé, que le Ciel s'intéressoit visiblement à la conservation de ce petit peuple, qui sembloit avoir les élémens à sa disposition „ (*Lettre de Turin*, *G. R.*, pages 271, 272).

(1) " Leurs dragons se campèrent le lundi matin dans un bois à la gauche du Château (sur les flancs du Gunivert); ils traversèrent la rivière ensuite (au seul

Ce regiment de dragons etoit campé separement des autres, en telle sorte, que les vivres, qu'ils recevoient, etoient obligez de passer tout contre notre poste. Il n'y passoit aussi, que la nuit. Un corporal de notre compagnie s'etant trouvé une fois sur le passage lui quatrieme, sans avoir egard au nombre des ennemis, qui y passoient, firent une decharge dessus, et ayant tué chacun son homme, les depouillerent et emporterent ensuite chacun un sac de pain, qui servit à toute la compagnie. Le corporal, auteur de ce coup, se trouva pris au colèt apres avoir tiré, mais comme il etoit plus fort ou plus adroit que son ennemi, il le terrassa et le tua de sa bayonette. Au bruit qu'on avoit fait, et mieux encore par les fuyards, les François ayans eu avis de ce qui se passoit, firent marcher le piquet. Nous les decouvrimes au clair de la lune, et les ayans salué à grands coups de fusil, ils prirent sur le champ la peine de s'en retourner (1).

Nous etions encore alors 370 hommes, composant 14 compagnies. Chacune avoit son poste, plus ou moins dangereux, à proportion qu'elle etoit forte. Il y en avoit deux dans un passage, qui etoit le plus exposé, qui ne faisoient ensemble plus de cinquante hommes. Mons. de la Parat, Lieutenant Colonel du regiment d'Artois, ayant eté commandé avec 700 grenadiers (2), pour forcer ce passage, y vint à la faveur d'un gros brouillard, sans etre decouvert, que lorsqu'il fut tout auprès de la sentinelle. Elle eut à peine le tems de crier aux armes. Nos gens s'en etant saisis promtement, et sortis de leurs baraques, firent d'abord une decharge

---

endroit où l'on pût la traverser (voir note 3 à page 93) et s'embusquèrent le long de l'eau. Le feu continuel que l'on fit sur eux, tant lorsqu'ils étoient encore dans le bois que lorsqu'ils furent en cette embuscade, leur tua et leur blessa beaucoup de monde (*G. R.*, p. 259). Ce fut probablement après qu'ils eurent regagné la forêt qu'eut lieu la sortie des assiégés rapportée par Robert dans l'alinéa qui commence: " Toutes les précautions „ et finit: " comme ils étaient venus „.

(1) Cet épisode est mentionné par la *G. R.* plus brièvement, mais il est placé par elle lors du dernier siége (*G. R.*, pages 285, 286).

(2) Ce fut le grand assaut du 2 mai donné par le bas, tandis que les régiments Cambrésis, Vexin et Duplessis attaquaient par le haut. Le détachement qui attaquait par le bas se composait suivant la *G. R.*, page 260, de 500 Français choisis par ordre de M. de Catinat; suivant la *Lettre de Turin* (*G. R.*, page 272), il se composait des grenadiers des régiments d'Artois, la Sarre et Bourbon; suivant le Colonel de Parat, interrogé par les Vaudois, après qu'ils l'eurent fait prisonnier, de 450 hommes outre 700 paysans du Pragela et du Queyras (*G. R.*, page 265). Ce détachement semble avoir été commandé à la fois par le Marquis de Broc ou de Bracq, Colonel de la Sarre et par de Parat, Lieutenant Colonel d'Artois (voir lettre de Catinat à Louvois en date 4 mai 1690, citée par de Rochas à la page 233 de son livre). D'après la *Lettre de Turin* (*G. R.*, page 273), de Parat aurait commis une faute en arrivant trop tard au poste qui lui avait été assigné.

sur les ennemis (1). Elle fut suivie en meme tems d'une sortie l'epée à la main, qui fut executée avec tant de promtitude et de succés, que les ennemis en prirent la fuite fort epouvantez, et ne sachans trouver le passage par où ils etoient entré (2), plusieurs se precipitoient des roches en bas. Outre cela il en resta 70 sur la place (3). Mons. de Parat, ayant eté blessé à la cuisse, nous le fimes prisonnier avec deux sergeans (4), qui l'avoient voulu emporter. Il y eut encore un capitaine de grenadiers, qui fut trouvé parmi les morts, que nos gens se hâterent trop de depouiller. Sans cela il n'auroit echapé qu'un tres petit nombre des ennemis, quelque inegale que fut la partie. Nous vimes leur extreme desordre, sans pouvoir aider aux notres, parce que les François, etans à portée de tous nos postes, ils n'auroient pas manqué de penetrer, où l'on auroit degarni. Ce qu'il y eut de fort particulier dans cette action, c'est qu'aucun des notres n'y receut du mal, si l'on en exepte un, entre le mains du quel son fusil se creva, et le blessa legerement à la main (5). Voila tout le mal que nous reçumes de cette armée, qui nous devoit exterminer dans un moment. A la verité ce ne fut pas leur faute. Ils avoient pour cela la meilleure intention du monde, mais Dieu etant pour nous, tout ce qu'ils pouvoient faire, devoit etre inutile, et leur tourner en desavantage. En voicy une preuve manifeste.

Nous avions negligé un endroit qui venoit repondre au cœur de notre place, à cause de l'extreme difficulté qu'il falloit pour y monter. Les François s'en etant apperçeus, y firent marcher un detachement dans le tems que Mons. de Parat faisait son attaque. Ce dessein meme leur avoit si bien reussi, qu'ils en etoient au pié d'un mechant retranchement de pierres seches, que nous y avions fait. Il etoit sans garde, par la raison que i'ai deia dit. Et ils etoient sur le point d'entrer, quand une femme seule les en empecha. Elle passoit dans cet endroit, venant de

(1) " Il ne leur fut pas possible de résister à la grêle de pierres qui les accabloit „ *Lettre de Turin* (*G. R.*, page 273).

(2) Le point mentionné à note 3 de page 93. Ceux qui ne pouvaient pas le retrouver devaient tomber dans la rivière du Gunivert du haut de la muraille de rochers au bas de laquelle elle coule.

(3) " Ils nous tüèrent 200 hommes, outre une vingtaine d'officiers, dont dix furent tüés et dix blessés „ *Lettre de Turin* (*G. R.*, page 273).

(4) " Lesquels on tüa ensuite, parce qu'ils cherchoient à se sauver et qu'on se voïoit obligé d'en user ainsi, parce qu'aïant vû et remarqué pendant quelques jours l'état des Vaudois, ils auroient pû, en se sauvant, en rendre compte „ (*G. R.*, page 261, 262).

(5) " Ce qui est le plus surprenant, dans une si sanglante journée, c'est que les Vaudois n'eurent ni morts ni blessés „ (*G. R.*, page 262).

chercher de l'eau, et ayant apperceu les ennemis, elle se mit à faire ebouler sur eux les pierres du retranchement. On eut beau lui faire feu, elle ne discontinua point iusqu'à ce qu'elle les eut contraint de se retirer; ce qu'i furent bientot obligez de faire, etans sur une pante extremement rapide, où les pierres du retranchement produisoient un effet merveilleux. Sans cette opposition, que la Providence nous sembla procurer contre nos ennemis, il n'y a point de doute, que nous aurions couru danger de perir tolalement. La bonne femme, qui apres Dieu nous fit eviter ce malheur, etoit une Savoyarde, que nous avions trouvé dans le païs, et qui nous avoit touiours suivis, prenant un grand soin de nos blessez. Elle tourna cette bonne affection en embrassant notre religion (1).

Environs une heure avant que les ennemis nous vinrent attaquer, nous avions chanté dans le poste, où etoit notre compagnie, le commencement du psaume 68 qu'ils avoient pû facilement nous entendre (2). Lorque nous amenames le Lieutenant Colonel, il nous dit, que quand il fut commandé pour cette expedition, apres avoir reconnu l'endroit, il avoit fait serment, de venir coucher le meme soir dans nos baraques (3). Mais il n'avoit pas entendu, que ce fut en qualité de prisonnier. Le lendemain on coupa les tetes de tous les morts, qui furent plantées aux pointes des palissades, par où ils etoient entrez, et cela fut fait à la veue des ennemis (4). Ils nous envoyerent un chirurgien pour penser, Ms. de la Parat, avec cette clause ridicule, que nous ne devions point nous servir de ses remedes. Cependant bien loin d'avoir egard à cela, nous le gardames, parceque nous n'en avions point (5). Sur quoi ie dois dire, que depuis que nous avions perdu les notres, on ne s'etoit servi pour nos blessures, que d'une composition que font les Vaudois, où il font entrer la graisse humaine. L'eau fraiche etoit l'eau de vie, avec quoi ils

---

(1) Episode non mentionné dans la *G. R.* Cet endroit " venant repondre au cœur de la place „ et d'un parcours très-difficile, ne serait-ce pas un couloir étroit et extrêmement rapide qui coupe, de la largeur d'un mètre et du haut en bas, la paroi verticale de rochers qui longe le torrent du Gunivert? Ce couloir se trouve à peu près à moitié chemin entre le pont de Balsille et le seul point de facile accès au château, déjà plusieurs fois mentionné. Cette femme courageuse serait-elle celle que l'on trouva égorgée dans une " casernette „ du Pâté (voir *G. R.*, page 301)?

(2) La *G. R.* ne mentionne pas ce détail touchant.

(3) " On le mena justement dans la baraque où, en la montrant, il avoit dit à ses soldats quelques heures auparavant: " Mes enfans, il faut aller coucher ce soir dans cette baraque „ (*G. R.*, pag. 261).

(4) " Pour par là faire d'autant plus voir aux ennemis qu'on ne vouloit plus rien ménager avec eux, et qu'absolument on ne les craignoit point „ (*G. R.*, page 262).

(5) " On l'obligea de traiter les malades et les blessés que l'on pouvoit avoir à la Balsille „ (*G. R.*, page 263).

bassinoient toute sorte de playe. Non obstant cela, il ne mourut presque personne. Tant il est vray, que ce que Dieu garde, est bien gardé.

Les ennemis nous ayant fait dire, quelle rançon nous souhaitions pour le Lieutenant Colonel, qu'ils nous la feroient toucher; nous leur repondimes, que nous ne voulions pas vendre le sang de nos frères. Qu'ils nous baillassent d'autres prisonniers à la place, que nous etions tres contens à leur le rendre. Mais ils n'en voulurent rien faire. Nous leur dimes, qu'ils ne devoient pas trouver etrange, si nous usions de repressaille. Notre maniere de faire leur paroissoit fort etrange, et ils l'ont beaucoup exageré, disant, que quand nous faisions des prisonniers, nous les faisions mourir cruellement, les ecorchant tout en vie, ou leur faisant souffrir quelque autre tourment aussi rude. M'etant trouvé dans les occasions, où s'est fait le plus de prisonniers, ie puis protester, que ie n'ai iamais rien veu d'approchant, et quand ils les ont fait mourir, ils y ont eté comme forcez par le preiudice, qu'ils leur auroient pû porter en les laissant aller, ou pour tacher si on avoit pû en quelque maniere rompre le cours de cette barbarie, dont les ennemis avoient touiours usé tant dans cette guerre, qu'en precedentes, n'epargnans ni hommes ni femmes iusqu'aux petits enfans. Ce qui a pû donner lieu de dire aux ennemis, qu'on les ecorchoit tout en vie, c'est que, comme i'ai deia dit, qu'on se servoit de graisse humaine pour composer nos remedes. Et lorsqu'on trouvoit un corps mort qui fut gras, on l'ouvrit pour en tirer la graisse. Les ennemis les ayant dû depuis trouver dans cet etat, n'ont pas eu de la peine à se persuader ce que ie viens de dire, et le traitement qu'ils nous faisoient le leur persuadoit encore d'avantage. Cette erreur nous etoit avantageuse. Car ils s'en etoient fait en dernier lieu une idée si terrible, qu'ils ne nous voyoient guere paroitre sans s'abandonner à une terreur panique. Voicy ce que i'ai veu de mes propres yeux, que ie n'oserois assurer autrement. Deux de nos gens s'etant glissé pour surprendre une sentinelle avancée de ce regiment de dragons dont i'ai deia parlé, et ayans été decouvert, le regiment quita son poste, pour monter sur une hauteur, par où ils faisoient rouler des pierres sur ces deux hommes.

Les ennemis voyans le peu de succés, qu'ils avoient eu dans toutes leurs entreprises, et pressez par la neige et la grele, qui etoient continuelles, furent obligez à decamper. Comme cela se faisoit à notre vuë, nous attendimes que tout fut defilé, pour leur donner apres. Nous les attaquames à la descente d'une petite montagne. Ils ne nous apperceurent que lorsque nous leur fumes dessus. Ils prirent la deroute, et n'eurent pas seulement le temps de se former une arrieregarde. Nous les poursuivimes pendant une lieue et demie, leur faisans un feu continuel dessus, et eux

ne nous tirans pas un seul coup de fusil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dès qu'ils eurent levé le piquet, le tems devint beau et serain (1).

Ils ne tarderent pas à revenir avec un renfort de trois mille hommes des troupes de S. A. R. Cela faisoit avec les François 13000 hommes (2). Ils emmenerent avec eux deux pieces de canon (3), qu'ils firent avec bien de la peine tirer sur une hauteur (4), pour de là abbattre nos retranchemens. Comme nous avions touiours quelque parti en campagne, il s'en trouva un pour lors en Prageala de 40 hommes, de sorte que nous n'etions plus que 330 hommes. Ils nous investirent de nouveau de tout coté (5). Ils nous firent ensuite differentes propositions, si nous voulions nous rendre, qu'ils nous feroient un bonne composition. Mais si nous attendions que le canon eut tiré, que nous n'aurions point de quartier. Ayant rejetté cela fort loins, ils aiouterent, que si nous voulions nous retirer en Suisse, ils y envoyeroient des otages, que les Suisses garderoient iusqu'à ce que nous y serions tous arrivez, et que le Roy nous eut fait toucher 500 louis d'or à chacun. Comme ce n'etoit que des propositions à la Machiavelle, et qu'ils pretendoient seulement par là nous avoir sans risquer, nous leur fimes reponse, qu'ils n'avoient qu'à tirer de leur coté, que nous avions de quoi leur repondre. Ils nous redemenderent leur Lieutenant Colonel, nous offrans l'argent que nous souhaiterions pour sa rançon (6). Nous leur fimes

---

(1) Cette poursuite de l'ennemi, après le premier siége, n'est pas mentionnée par la *G. R.*

(2) Ce chiffre est exagéré suivant de Rochas, qui, encore ici, semble n'affirmer qu'à bon escient: " leur nombre s'élevait le 11/14 mai à environ 4,000 hommes, savoir: les régiments d'Artois, de La Sarre, de Bourbon, de Clérambaut; les régiments de milice de La Boissière, de Bournazel et de Poudens; sept compagnies du régiment de Costange et 400 hommes détachés de la garnison de Pignerol „ (De Rochas, *Les Vallées Vaudoises*, page 242).

(3) Outre ces deux canons de 8, qui furent braqués sur le Gunivert, il y avait deux fauconneaux qui furent confiés à M. de Clérambaut pour qu'il s'en servît contre le *fortin*, et qui donnèrent le signal de l'assaut, et enfin une pièce de 4 très-courte dont le feu ouvrit une large brêche dans les retranchements, à gauche du château (voir De Rochas, *Les Vallées Vaudoises*, pages 242, 243, 246 et 248. Voir aussi *G. R.*, pages 287-300).

(4) Le Gunivert.

(5) Feuquières avait partagé ses troupes en 5 corps; il avait placé le premier au Passet (Gros Passet, poste avancé des Vaudois qui avait été pris par l'ennemi l'automne précédent), le second au pied de la montagne près de Balsille, le troisième au *Clô dâ Mian* (petite bourgade sur la rive gauche du torrent du Pis à une demi-heure de marche du village de Balsille), le quatrième un peu plus haut, le cinquième dans le bois de l'Envers du château, au serre de Gunivert (*G. R.*, p. 280).

(6) Voir dans la *G. R.*, pages 282-285, la confirmation de ces détails, ainsi que la lettre de Feuquières à Chartogne, l'ami du colonel de Parat, la lettre de Chartogne à de Parat et enfin la réponse des Vaudois *à tous les Français*. " L'expo-

la meme reponse qu'auparavant, que nous ne voulions que d'autres prisonniers à sa place, et ordonnames en meme tems à la sentinelle, de le tuer si nous venions à être forcez. Ce qu'elle fit (1). Nous fimes aussi savoir aux ennemis, que nous ne voulions plus avoir des conferences avec eux. Ils ne laisserent point pendant qu'ils travailloient à leur batterie, de nous crier fort souvent par le moyen d'un portevoi, de nous rendre avant que le canon eut commencé à tirer, si nous voulions sauver nos vies, et nous leur repondimes à grand coup de fusil.

Le canon, ayant commencé à iouer (2), fit un si terrible fracas sur nos retranchemens, qui n'etoient que des pierres seches, qu'il nous fut impossible d'y demeurer derriere. La breche etant suffisante, les ennemis firent differens detachemens, afin de nous prendre de tout coté. Ce qui nous obligea à nous retirer à notre dernier poste (3). Ils nous falut pour cela essuier le feu de plus de trois mille hommes, qui ne discontinuoient point à nous tirer dessus des endroits où ils etoient postez, pendant que d'autres nous poursuivoient. Nous n'eumes pourtant personne de tué, mais bien de blessé. Ne pouvans plus ni avancer ni reculer, nous arretames les

---

sition du drapeau blanc et la sommation par le porte-voix de se rendre au Roi ou à Madame Royale se faisoient presque tous les jours, disant que l'on se retirât en Suisse, sans souffrir davantage par les montagnes „ (*G. R.*, page 286).

(1) " Ils avoient annoncé à M. de Parat que, s'ils étoient forcés, ils se verroient contraints de le tüer, à quoi il répondit: *Je vous pardonne ma mort.* Et en effet, son garde l'aïant abandonné, un Vaudois qui se retiroit des derniers le tüa d'un coup de pistolet à la tête: voilà quelle fut sa fin et non pas comme on a voulu parler „ (*G. R.*, p. 289). Ces dernières paroles sont là sans doute pour réfuter une autre version de cet événement telle que la rapporte une *lettre du lieutenant colonel du régiment de Bournazet* (*G. R.*, page 301): " Il fut tüé dans le même moment qu'ils se sentirent pressés, aïant été égorgé avec une baïonnette; j'ai parlé à un sergent de Clérambaud qui le trouva encore tout chaud dans une casernette, avec les deux Barbets qui l'avoient tüé, lesquels furent égorgés par nos gens, aussi bien qu'une femme qui étoit avec eux dans ce pâté „.

(2) Les fauconneaux placés sur le Pelvoux et les canons du Gunivert avaient commencé à jouer le 13/23 mai (*G. R.*, page 287), mais le grand assaut eut lieu le 14/24.

(3) Suivant la *G. R.* ce dernier poste s'appelait *Cheval-la-Bruxe*, altération évidente de *Chenal-la-Bruno*. Ce chenal n'est autre qu'une pente très-roide, qui du sommet du Pain de Sucre descend vers le torrent du Gunivert. Bien que certainement elle fût autrefois plus boisée qu'elle ne l'est aujourd'hui, il n'est pas probable qu'elle offrît jamais l'aspect " d'une belle prairie pouvant contenir 500 moutons „ (De Rochas, *Les Vallées Vaudoises*, page 221). Le Lieutenant Colonel de Bournazet, dans sa lettre déjà citée, dit que ce dernier retranchement était le *Pain de sucre*. Comme on le voit, les deux récits s'accordent parfaitement. Le retranchement des Vaudois devait s'élever en travers du Chenal-la-Brune et aux pieds du Pain de Sucre.

ennemis à coups de fusil, ou en leur faisant rouler des pierres dessus (1). Cependant nous n'etions pas en etat de leur resister plus longtems, si la nuit ne fut venue. Dans cette entrefaite elle fit relacher les ennemis, qui nous tenans enfermez de tout coté, et redoublans encore leur garde, n'ayans pas tant de terrain à garder, ne croioient point que nous leur dussions echaper. Aussi etions nous dans un etat fort deplorable, où il y avoit selon toutes les apparences mille contre un que nous devions tous perir. Mais Dieu encore un coup manifesta sa puissance en notre faveur, par le moyen d'un vieux capitaine Vaudois, nommé Polat. Comme il avoit eté un grand chasseur aux chevreuils, et qu'il en connoissoit tous les sentiers, ce bon homme nous encouragea, nous promettant, qu'avec l'aide de Dieu ils nous sortiroit du milieu des nos ennemis (2). Pour commencer l'execution de son dessein nous allumames quantité des feux, comme si nous eussions eu le dessein de passer là la nuit. Ensuite nous decampames à la file (3), nous tenans par le iustaucorps les uns des autres, à cause que la nuit etoit si obscure (4), que dès qu'on avoit laché le iustaucorps de son camarade, il faloit faire arreter la tete. Nous etions encore souvant contraint de nous prendre aux ronces et à des buissons, pour empecher de nous precipiter. Outre les risques que nous courrions, nous passames tout contre plusieurs postes ennemis, et si proche, que pour n'etre pas

(1) Voir la narration de l'assaut du 14/24 mai dans la *G. R.*, pages 288, 300 et 301 et dans De Rochas, pages 247 et 248. Le soir de ce jour-là le poste du Château et du Chômoir en bas et celui du Fortin en haut étaient perdus pour les Vaudois qui avaient été refoulés à Chenal-la-Brune.

(2) Tron Poulat déclara " qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper si non par un ravin ou précipice effroyable qu'il savoit „ (*G. R.*, page 290). D'après les traditions conservées dans le pays, les Vaudois durent, après avoir quitté leurs retranchements, longer les rochers qui forment la base du Bric de l'Aigle, contourner la montagne, remonter jusqu'au Chenal-la-Soucio, suivre longtemps à mi-côte (de crainte de tomber sur un poste ennemi) les pentes qui descendent vers le torrent du Gunivert, atteindre celui-ci, le franchir, gagner les Bergeries de la montagne de Gunivert, et paraître enfin le matin du 15/25 sur le sommet de cette dernière. C'est là qu'ils furent aperçus des ennemis campés à l'*Aoutin* (non *Lautiga*, comme dit la *G. R.*, page 291), promontoire avancé du Pelvoux qui commande la position des *Quatre Dents*.

(3) Après avoir vu de nos yeux comment Pierre Pons dit Cadet, chasseur de chamois, qui eut la bonté de nous accompagner dans une course que nous fîmes à Balsille le 26 octobre 1888, marchait le long des pentes les plus roides et glissantes comme sur un chemin large et plat, et sautait de rocher en rocher d'un pied élastique et parfaitement sûr, nous ne nous étonnons plus que Tron Poulat ait osé proposer à ses compagnons de s'enfuir et que ceux-ci aient osé le suivre. Ce qui rendait l'expédition particulièrement dangereuse c'était l'*obscurité*.

(4) " Un brouillard épais survient avant la nuit, qui auroit été trop courte et encore trop claire pour l'exécution de leur dessein „ (*G. R.*, page 290).

entendu d'eux, nous quitames tous nos souliers (1). Enfin, apres avoir marché toute la nuit avec une peine extreme et un peril incroyable, nous nous vimes hors de danger à la pointe du iour. Les ennemis, ne manquerent pas en meme temps, comme c'etoit l'ordre, d'aller attaquer notre retranchement. Il est aisé de iuger de leur surprise, lorsqu'ils y furent. La pluspart croyoient, que notre ministre etoit magicien, et qu'il nous avoit transporté delà dans les nuës. Nous marchames encore tout le iour sans rien trouver à manger. Le lendemain etant arrivé à Rodoré, où nous trouvames de l'herbe, qui commençoit à croitre dans quelque prairie, nous fimes halte pour en ramasser. Etans à la faire cuire, les ennemis, qui avoient passé par un chemin plus court pour nous couper, s'envinrent et nous obligerent à decamper en diligence. Cela n'empecha pas que nous n'emportassions nos marmites, et quoiqu'ils nous poursuivoient à coups de fusil, pendant que les uns tenoient les marmites, tout en courant les autres y puisoient les herbes demi-cuites, sans etre assaisonnées. De cette sorte nous nous eloignames des François par des chemins, d'où nous savions beaucoup mieux tirer avantage qu'eux (2). Ayant passé ainsi la montagne, nous arrivames à Pramort (Pramol), où il y avoit 4 compagnies de Piemontois (3). A notre arrivée elles se jetterent, deux dans une Eglise, et les deux autres dans une maison. Nous les y assiegeames. Et quelques uns de nos gens ayans trouvé le moyen de monter sur le toit de la maison, la percerent, et nous entrames par là, où nous fimes main basse sur ces deux compagnies. Nous donnames quartier pour la premiere fois à un Capitaine, deux Lieutenans et un Chirurgien. On auroit fait la meme grace à l'autre Capitaine, mais etant trop agé pour pouvoir nous suivre, cela lui couta la vie. Pour ceux de l'Eglise, nous avions deia mis le feu à la porte, qui bruloit assez bien, quand les François survinrent. Ils nous falut quitter cette entreprise, et ayant envoyé nos prisonniers et quelques vaches que nous avions trouvé là, sous la conduite de nos blessez devant, nous amusames les ennemis quelque tems,

(1) " Poulat fit ôter les souliers, tant afin qu'on fît moins de bruit, qu'afin qu'on pût mieux sentir si on posoit le pied sur quelque chose capable de soutenir „ (*G. R.*, page 291).

(2) L'itinéraire des Vaudois, selon la *G. R.*, pages 291-295, fut le suivant: le 15/25, montagne de Gunivert et Salse; le 16/26, Rodoret, montagne de Galmount bois de Serrelemi (du côté de Pral), la Mayère, Prajet, Fayet; le 17/27, montagne de Turin (*Turinet*) à Rioclaret, Pramol.

(3) La garnison était commandée par Monsieur de Vignaux. " On fit prisonniers dans cette action, outre le dit, trois Lieutenants, et les ennemis y laissèrent 57 morts et eurent le déplaisir de voir brûler le village. Pour les Vaudois, ils eurent 3 blessés et autant de morts „ (*G. R.*, page 295).

afin que les notres fissent chemin (1). Apres quoi nous nous retirames à un endroit, nommé le Clos (2), qui est un passage au pié d'une montagne, tirant du coté de la Vallée de Luserne.

Lorsque nous etions bloquez dans notre fort, S. A. R. nous envoya dire par un exprès, qu'elle etoit entrée dans la grande alliance avec l'Angleterre et la Hollande; et qu'elle nous en donneroit bientot des preuves. Mais voyant ses troupes conioinctement avec les François contre nous, nous crumes que c'etoit une amorce pour nous prendre. Ainsi cela ne fit point d'autres impressions sur nous. Nous ayant encore dans ce dernier endroit, où nous etions (3), fait dire la meme chose, ou aiouta, que pour eprouver la verité nous n'avions qu'à assigner un endroit, qu'on nous y feroit tenir autant de pain, qu'il nous seroit necessaire.

---

(1) La *G. R.*, page 295, dit qu'après l'affaire de Pramol ils allèrent coucher à Peumian, village à une demi-lieue de là, et que le dimanche 18/28 mai, ils montèrent la montagne d'Angrogne (probablement la Vachère).

(2) Très-probablement le *Chiot*, petite bourgade au-dessus du Pra-du-Tour. C'est là que les Sieurs Parender et Bertin, comme envoyés de Monsieur le Baron de Palavicin vinrent leur annoncer la paix de la part de S. A. R. (*G. R.*, page 296).

(3) Le Pra-du-Tour. " Ils ne furent pas plutòt arrivés au Pra del Tourn..... que deux autres personnes vinrent leur dire que M. le Chevalier Vercellis, Commandant du fort de la Tour, souhaitoit s'aboucher avec quelques uns de leurs officiers „ (*G. R.*, page 296).

Henri Meille.

SIÉGE DE LA BALSILLE

Itinéraire de la
Glorieuse Rentrée
des Vaudois dans leurs Vallées
l'an 1689.
Echelle de 1:500,000
Kilomètres
Milles d'Italie
Lieues de 25 au degré
Le trait rouge indique la route suivie par les Vaudois
Les croix rouges les endroits où ils ont passé la nuit.
LAC LÉMAN
SAVOIE
FRANCE
VAL BEAUFORT
VAL DE CHAMONIX
VALLÉE DE SUSE
MONT BLANC
Lausanne
Vevey
Evian
Thonon
Genève
Bonneville
Cluses
Sallanches
Chamonix
Beaufort
Conflans
Bourg St Maurice
Petit St Bernard
Aosta
Moutiers
Modane
Briançon
Pinerolo
Suse
Exilles
Fenestrelle
Sestrières
Oulx
Cesana
Claviere
Montgenèvre
Mont Viso

ITINÉRAIRE DE LA GLORIEUSE RENTRÉE

des Vaudois dans leurs Vallées, l'an 1689

DE PRANGINS A BALSILLE

La carte que nous présentons à nos lecteurs est sortie des ateliers de de Würster, Randegger et C. de Winterthur. Si nous n'avons pas reculé devant les frais considérables qu'elle nous a occasionnés, c'est, d'un côté, parce que nous ne croyons pas pouvoir priver les Membres de notre Société d'un document aussi utile pour comprendre ce qui s'est passé il y a 200 ans, et de l'autre, parce que notre généreux ami et membre honoraire, M. l'ingénieur A. Gautier de Genève a bien voulu nous aider à faire face à la dépense.

L'itinéraire, tracé en rouge, a été soigneusement combiné d'après les différentes relations, connues et inédites, que nous possédons sur ce fait d'armes, notamment sur celle que nous avons cru pouvoir attribuer à la plume de François Hugues et sur celles d'Arnaud, de Robert et de Reynaudin. Il a été dessiné d'après une étude spéciale faite sur des cartes à grande échelle, mais, vu la petite dimension de la nôtre, nous avons dû nous limiter à faire graver seulement les noms des plus importantes parmi les localités nommées dans cet article.

*
* *

Départ.

C'est le soir du 16 août 1689, un samedi, que 900 réfugiés qui s'étaient réunis dans le bois de Prangins, s'embarquèrent pour le rivage de la

Savoie (1). Ils avaient réussi à tromper la vigilance de leurs amis suisses obligés par la promesse donnée au duc de Savoie deux ans auparavant, d'empêcher toute tentative de retour de la part des Vaudois. Malgré les efforts des baillis de Lausanne et de Morges pour arrêter les troupes d'exilés qui avaient été découvertes marchant sur Nyon, malgré les patrouilles de Steiger, bailli de cette dernière ville, qui avaient parcouru la nuit précédente le bois de Prangins jusqu'à Promenthoux, ils avaient réussi à se rassembler. « Ils devaient avoir quelque entente secrète dans le pays », dit le rapport de Steiger aux seigneurs de Berne. En effet, les nacelles qui leur manquent pour pouvoir traverser le lac leur sont pourvues d'une manière providentielle par les curieux. Malheureusement ils ne sont pas au complet; plusieurs manquent à l'appel: en première ligne le capitaine Bourgeois qui devait venir de Neuchâtel et commander l'expédition, et qui sera remplacé par Turel; mais il faut partir, car les milices de Nyon sont convoquées pour le lendemain matin, le 17, de bonne heure. Combien elle est touchante cette scène du départ! Les héros tombent à genoux sur la grève du lac autour de leur pasteur Arnaud, et implorent la bénédiction du Très-Haut sur leur entreprise. Celle-ci nous parlera à jamais de la piété de nos ancêtres et de leur amour pour la patrie. La prière finie ils se relèvent, et, entre 9 et 10 heures du soir les premières embarcations voguent sur les eaux du Léman. Les barques vont et viennent pendant la plus grande partie de la nuit entre un rivage et l'autre, et avant la pointe du jour, le dernier des 900 Vaudois qui purent traverser avait mis le pied sur la côte de Savoie, entre *Nernier* et *Yvoire.*

*
* *

Première Journée. — Samedi 17 août.

(*Environ 39 kilomètres*).

Le premier soin des Vaudois, après leur débarquement, fut de s'organiser en suivant les instructions de leur grand compatriote Josué Janavel, empêché lui même par la vieillesse d'accompagner ses frères. 20 Compagnies sont formées: 13 de Vaudois sous les capitaines *Lt. Buffe, Et. Frache, Mich. Bertin, Bellion, Besson, Frache, Pl. Pelenc, Martinat, Mondon,*

(1) Grâce à l'obligeance de M. Rodolphe de Sinner, que nous avons l'honneur de compter parmi nos membres honoraires, nos archives vont être enrichies de la copie des documents des *Archives de Berne* relatifs au départ de nos ancêtres de Nyon. Un bon nombre de pages copiées par notre excellent ami lui même, nous est déjà parvenu. D. P.

Dl. Odin, *Robert*, *Phil. Tron-Poulat* et *Peirot;* 6 compagnies étrangères (de réfugiés français pour la plupart) sous les capitaines *Martin*, *Privas*, *Turel*, *Fonfrede* et *Chien*, et 1 compagnie de volontaires. A côté d'*Henri Arnaud* qui fut incontestablement l'âme et le patriarche de la petite troupe, 2 ministres accompagnèrent l'expédition: MM. *Cyrus Chyon* qui fut fait prisonnier dès le début, et *Monthoux* du Pragelas.

La colonne ainsi formée se met en branle 1 heure après le soleil levant (à 5 h. 47). Le châtelain d'Yvoire qui avait fait allumer le signal d'alarme est forcé de marcher comme ôtage, ainsi que son confrère de Nernier. Le bon ordre est strictement observé par les Vaudois. Dans les villages où le passage leur est octroyé, ils sont doux comme des agneaux, ils payent tout ce qu'ils prennent; mais, quand on fait mine de vouloir les arrêter, ils deviennent des lions, et menacent énergiquement de mettre tout à feu et à sang si on ne les laisse pas passer. Grâce à l'intermédiaire des ôtages dont ils ont la précaution de se munir, toutes les portes leur seront ouvertes, et ils pourront arriver jusqu'au delà du Mont-Cenis presque sans coup férir. A *Filly*, le curé leur ouvre sa cave et la population, admirant leur bon ordre, s'écrie: « Que Dieu vous accompagne! ». Aux approches de *Sciez* (m. 426) quelques gentilshommes veulent s'opposer à leur passage, mais ils sont pris comme ôtages; parmi eux MM. de Coudrée et de Fora. Plus loin ils dispersent aisément une poignée de paysans rassemblés au son du tambour sur le *mont Boisy*. Ayant ensuite touché *St-Didier* (m. 583) et *Bons*, ils montent le chaînon des *Voirons* qui sépare le Chablais du Faucigny, et le traversent au *Pas de Seragons* (m. 970) au dessous du Mont Benet. Là ils repoussent 200 paysans armés, commandés par les sieurs Gropel, maréchal de logis de S. A., et Mouche, et descendent par *Saxel* à *Boëge* (m. 760) dans la *Vallée de la Ménoge*. Sans suivre ce torrent, ils traversent au dessous des *Monts de Vouan* (à m. 970) les collines qui les séparent de la *Vallée du Foron*. *Viuz en Sallaz* (m. 620), qu'ils atteignent à la tombée de la nuit, leur ouvre ses portes grâce au billet écrit par les ôtages. Ils s'y reposent pendant 2 heures, et repartent vers 10 heures pour *St-Jeoire* (m. 568), où malgré le bon accueil qu'ils reçoivent, ils ne s'arrêtent pas longtemps. Ils débouchent par la vallée de *la Risse* dans celle du *Giffre*, et arrivent à minuit, par une petite pluie, au hameau de *Cormand* sur la rive droite du torrent, au pied du *Môle*.

*
* *

2me Journée. — Dimanche 18 août.

(*Environ 32 kilomètres*).

Partis de bonne heure, les Vaudois passent sans obstacle le pont de *Marigner* sur le Giffre. Vers 10 heures, par la pluie, ils traversent encore sans empêchement, grâce au billet des ôtages, la ville de *Cluses* (m.485) sur l'Arve, dont les habitants sont sous les armes. Ils payent un peu de pain et un tonneau de vin 5 à 6 louis d'or. De là, ils embouchent l'étroite vallée de l'Arve, et arrivent par *Magland* (où ils unissent Mr de Loches et son curé aux ôtages) au pont *St-Martin*. Celui-ci est barricadé et gardé par 600 hommes de *Sallanches* (m.567) où l'on sonne le tocsin. Après quelques pourparlers, les Vaudois traversent le pont et passent sous les murs de la ville. Au lieu de continuer à suivre la vallée de l'Arve et d'enfiler celle de Montjoie pour arriver au Col du Bonhomme, ils prennent sur la droite et arrivent vers le soir, après une forte montée, au village de *Combloux* (m.993).

*
* *

3me Journée. — Lundi 19 août.

(*Environ 28 kilomètres*).

L'itinéraire de cette journée est peut-être le plus difficile à établir de tout le trajet. Dans la relation d'Arnaud, nous trouvons des contradictions difficiles à aplanir; ainsi il nomme Mégève: Migève ou Beaufort. Il s'agit de définir ce qu'il entend par montagne de Haute-Luce (et que Hugues nomme, plus exactement, selon nous, la montagne de Beaufort), et si c'est bien à St-Nicolas de Véroce même que les Vaudois viennent passer la nuit. Une question préliminaire se présente à nous: Pourquoi les Vaudois, au lieu de monter directement par la vallée de Montjoie (le Nant Bornant), St-Gervais et St-Nicolas de Véroce au Col du Bonhomme, ont-ils fait le tour par Mégève dans la vallée de l'Arly? C'eût été beaucoup plus court et plus facile. Nous répondons: D'abord parce qu'ils tâchaient, en suivant les conseils de Janavel, d'éviter le fond des vallées où une attaque aurait été beaucoup plus difficile à repousser, surtout à la tombée de la nuit, comme cela eût été le cas alors, et où, en coupant les ponts, ce qui pouvait se faire aisément, on leur aurait barré le chemin. À cela nous

pouvons ajouter une seconde raison: Les espions, envoyés par eux l'année avant, avaient sans doute rapporté « que le Col du Bonhomme était solidement barricadé et gardé par les troupes de S. A. ». Mr Louis Vaccarone, dans son ouvrage sur « Le vie delle Alpi occidentali », reproduit un décret inspiré par Louis XIV au duc de Savoie: c'est l'ordre, que ce dernier ne donna qu'après bien des instances de la part de son oncle, de barrer tous les cols limitrophes de la vallée d'Aoste pour empêcher les Vaudois de rentrer en Piémont. L'appréhension de trouver le Col du Bonhomme encore occupé, conseilla à ces derniers d'essayer de le contourner; chemin faisant ils apprennent au contraire qu'il est libre, et, revenant sur leur décision, ils n'hésitent pas à le traverser comme étant le chemin le plus court. Après bien des tâtonnements, nous avons cru pouvoir fixer l'itinéraire de cette journée comme suit: les Vaudois quittent de bonne heure *Combloux*, après avoir fait la revue de leurs armes et s'être pourvus de vivres. Les habitants de *Mégève* (m. 1113) quoique armés, ne s'opposent pas à leur passage; ils poursuivent leur route et escaladent, par la pluie, la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de l'Arly de celle du *Doronet* sur lequel est situé le village de *Haute-Luce*. Ils traversent les hameaux abandonnés de *Latour*, *La Fontaine*, etc., et plus haut les chalets de *Prè Rosset*. Le *Col de Very* (m. 983) très-escarpé, au dessus du *Pas-de-Sion*, étant celui que traverse le sentier qui mène de Mégève à Haute-Luce, nous semble devoir être identifié avec la première des montagnes dont parlent les relations. Quelle sera la seconde? Arnaud la décrit comme très-élevée et rude, rendue plus dangereuse encore à cause de la pluie, des neiges et du brouillard. Reynaudin dit qu'après avoir passé le *Col* (de Very), les Vaudois dûrent faire une longue marche par des montagnes fort froides pour l'atteindre. De plus, après l'avoir traversée, nos voyageurs tombent directement sur quelques cabanes de bergers « un abîme », dit Arnaud, « désert et froid, où on ne trouva pas même de quoi faire du feu, de sorte qu'il fallut découvrir les cabanes pour se servir du bois des charpentes ». Reynaudin donne un détail de plus: cet endroit est « environné par les montagnes du Bonhomme ». Quels sont ces chalets où les Vaudois trouvent pourtant encore quelques moutons pour se nourrir? Certes pas le hameau de St-Nicolas de Véroce, entouré de bois et situé au fond d'une vallée à une certaine distance du Col. Les descriptions des différentes relations s'accordent plutôt pour indiquer les chalets très-anciens, situés au-dessus de St-Nicolas de Véroce, nommés le *Plan Jovet* (m. 1962), à 40 minutes du Col et au pied du glacier de *Trè-la-Tête*. Ainsi, depuis le *Col de Véry*, les Vaudois descendent dans le bassin supérieur de la vallée de *Haute-Luce*, vers les hameaux de *Belleville* et *Raffort*. En remontant le *Doronet*, ils traversent les

pâturages de *Colombe* et *Nant Palain* à la hauteur du charmant lac de la *Girotte* (m. 1736), escaladent le Col escarpé de la *Fenêtre* (m. 2263) (la seconde montagne des relations) et descendent de nuit, sur la neige, à *Plan-Jovet*, où ils trouvent un si pauvre gîte. C'est là que le capitaine Meynier fut blessé par mégarde, que le sieur Baillif réfugié français, pris pour un espion, risqua d'être massacré, et que le capitaine Chien découragé par les difficultés, s'enfuit avec un cheval.

*
* *

4me Journée. — Mardi 20 août.

(*Environ* 20 *kilomètres*).

Les Vaudois escaladent à la pointe du jour, avec de la neige jusqu'au genoux, le *Col du Bonhomme* (m. 2446). Ils louent Dieu en voyant que les forts retranchement qui y avaient été construits sont abandonnés. De là ils descendent en *Tarentaise*, traversent *Chapieux* et *Bonneval* (m. 1084) sur le *Torrent des Glaciers* et débouchent à 1 $^1/_2$ kilomètre en amont du *Bourg St-Maurice* (m. 810), près du village du *Châtelard*, dans la *Vallée de l'Isère*. On les y attend; le commandant de la vallée a fait sonner le tocsin et barricader le pont sur le Torrent des Glaciers: mais n'ayant pas assez d'hommes armés sous la main, voyant l'attitude énergique des Vaudois et craignant d'être saisi comme ôtage, il s'enfuit bride abattue, après avoir ordonné à ses gens de débarasser le pont. La petite colonne s'arrête près de *Seez* (m. 900) (l'ancien Sextum, au pied du Petit St-Bernard), et campe dans un pré à côté d'une chapelle. Dans le village, on fournit aux Vaudois du pain à 2 sols la livre; mais le pauvre Hugues qui devait faire partie de l'arrière-garde dans ce moment, n'en trouva certainement plus, car il se plaint de n'avoir eu « aucunement à manger ».

*
* *

5me Journée. — Mercredi 21 août.

(*Environ* 21 *kilomètres*).

Il ne convenait pas de rester longtemps exposé au fond d'une vallée aussi peuplée que celle de l'Isère; aussi, après 2 heures de repos, les Vaudois se remirent-ils en marche. A *Ste-Foy* (m. 1051) on les invite à s'arrêter en leur faisant les offres les plus engageantes. Arnaud ne se fie pas à la sincérité de l'invitation, et oblige les Vaudois à continuer leur marche

avec quelques uns de « messieurs les flatteurs ». L'avant-garde oblige le curé du *Villard* (qu'Arnaud semble confondre avec Villarroger) à marcher avec elle. Les gens de *Tignes* fuient à leur approche. Le soir ils viennent camper dans un grand pré de *Val de Tignes* (m. 1849). C'est là que les pasteurs Arnaud et Monthoux peuvent s'étendre pour la première fois, depuis leur départ de Prangins, sur un lit.

*
* *

6me Journée. — Jeudi 22 août.

(*Environ* 23 *kilomètres*).

Les Vaudois font l'ascension du *Col du Mont Iseran* (m. 2769) où les bergers qui n'ont pas encore quitté les chalets, leur annoncent que les milices françaises les attendent de pied ferme au delà du Mont Cenis. Cela n'ébranle aucunement leur confiance en Dieu et dans leur cause; ils descendent par le *Vallon de Lenta* dans *la Maurienne*. A *Bonneval* (m. 1839) sur l'Arc, ils sont reçus amicalement. A *Bessans* (7 kilomètres plus bas), au contraire, on veut les arrêter. Arnaud et Reynaudin qualifient les habitants de ce village « la plus méchante canaille qui fût sous le ciel ». Les Vaudois se vengent en leur prenant quelques mulets et 2 ôtages, puis ils viennent camper dans le hameau abandonné de *la Magdelaine* (m. 1765) sur l'*Arc*.

*
* *

7me Journée. — Vendredi 23 août.

(*Environ* 25 *kilomètres*).

Ayant passé par *Lanslevillard* (m. 1499) dont le curé ne put les accompagner comme ôtage à cause de son embonpoint, les Vaudois se disposent à traverser la grande chaîne des Alpes par le *Grand Mont-Cenis* (m. 2084). Arrivés au haut de la montagne, les officiers firent rendre aux soldats les effets du cardinal Ranuzzi qu'ils avaient saisis au passage, dans le but d'empêcher aux muletiers d'aller porter à Suse la nouvelle de leur arrivée. Ils traversèrent ensuite le *Petit Mont-Cenis* (m. 2184) où ils dispersèrent quelques paysans armés. La neige les surprit sur le haut du col, mais ne les empêcha pas de traverser le *Vallon de Savine* et de descendre par le *Col Clapier* (m. 2472) dans le bassin de la *Clarée*. Après bien des vicissitudes, trompés par un méchant guide, séparés les uns des autres à cause des affreux sentiers, et tout mouillés par la pluie qui ne cessait de tomber,

ils s'arrêtent au pied de la montagne sur laquelle se trouve l'Alpe Touilles et ils attendent le jour en s'abritant tant bien que mal dans les hameaux de *St-Jacques* et de *Molaretto* (m. 1147), au point où le canal St-Jacques (construit au 10me siècle) prend les eaux de la Clarée pour les conduire à Jaillon.

*
* *

8me et très-mémorable Journée. — Samedi 24 août.

(*Environ 17 kilomètres*).

À l'aube nos héros, quoique encore harassés de fatigue, tentent de traverser le défilé de la *Clarée* au-dessous de *Jaillon* (l'ancien Gallio déjà mentionné dans un document de l'an 726) pour gagner *Chaumont* (m. 771); mais l'avant-garde est arrêtée par les dragons de France qui gardent le passage. Le capitaine Pelenc et le sieur Caffarel de Bobi sont faits prisonniers avec 30 ou 40 de leurs compagnons. Les autres rebroussent chemin et gagnent, par un sentier affreux, les chalets de la *Touilles* ou *Touglia* (m. 2106). Ces chalets situés au pied de la *Cima del Vallone* (m. 2436) sont célèbres à cause du tunnel de 500 mètres de longueur percé de 1526 à 1533 par un seul homme, Colombano Romean, pour amener les eaux du torrent *Touilles* du côté de *Chaumont*. Pendant la montée forcée et difficile, ils perdent les capitaines Lucas et Privat, les chirurgiens Jean Malanot et Jean Muston de St-Jean, et le sieur Meynier de Rodoret, laissé endormi sous une roche. Un peu au-dessus des chalets, sur la *Crête des quatre dents*, 2 ou 3 compagnies d'Exilles marchent à leur rencontre, tambour battant. Après avoir parlementé, ils obtiennent du commandant le passage au-dessus, et ils promettent de leur côté de ne pas attaquer le fort. Evidemment cet officier avait pour mission de les pousser vers Salbertrand où le marquis de Larrey avait eu le temps de faire venir, de Pignerol, des troupes bien munies de cordes pour conduire sûrement les Vaudois prisonniers à Briançon. Ceux-ci, pressentant le danger, serrent leurs rangs et descendent entourés de brouillards, en traversant les ravins sauvages de la *Galambra* et de *Clot Chaval* vers la plaine. Les pauvres blessés, ne pouvant aller à cheval, crient incessamment pendant la descente. A *Eclause* un paysan, auquel on demande si on pourra se procurer des vivres plus bas, répond: « Allez, on vous donnera tout ce que vous voudrez, et on vous prépare un bon souper ». A une demi-lieue de *Salbertrand* (m. 1031) et depuis la hauteur de *Montcellier*, ils découvrent à la faveur de la nuit, jusqu'à 36 feux de bivouac au delà du pont sur la *Dora Riparia*. Un quart d'heure après, l'avant-garde donne dans une embus-

cade de 200 hommes qui tuent 2 Vaudois, laissant de leur côté 5 morts sur la place. Plus de doute, il faut en venir aux mains. Dans ce moment suprême, les Vaudois sentant qu'il fallait vaincre ou mourir, recourent encore à la prière pour s'encourager et se fortifier. Ensuite on tient conseil: il faut attaquer tout de suite (il est près de minuit), avant que la lune ne se lève. On avance vers le pont en bois (situé outre Salbertrand et Oulme), derrière lequel les soldats du marquis de Larrey se sont retranchés sur une immense prairie de forme triangulaire, dont la base longe la Doire. Une seconde embuscade prend la fuite, et les Vaudois arrivent au pont en même temps que les derniers fuyards. Au cri de: « Qui vive? » ils répondent: « Amis! »; mais la sentinelle crie: « Tue! tue! ». Une épouvantable fusillade commence alors, mais nos héros s'étant aussitôt jetés à terre sur l'ordre d'Arnaud, laissent les balles siffler dans l'obscurité au-dessus de leurs têtes. Un seul d'entre eux est blessé au cou. De plus, à la lueur des décharges qui éclairent le camp ennemi, ils ont l'avantage de pouvoir ajuster leurs coups et de faire trois décharges avec succès. Le feu s'étant un peu calmé, ils se relèvent, et l'avant-garde s'élance à corps perdu sur le pont, en criant: « Le pont est gagné ». Un combat acharné s'engage; trois fois ils doivent revenir à l'assaut, car les ennemis défendent avec rage le petit mur qui forme la tête du pont et se laissent couper en morceaux plutôt que de céder. Finalement la victoire se déclare du côté des Vaudois.

Les Français, ne s'attendant pas à trouver tant de vigueur et de courage chez une troupe de gens fatigués et affamés, hésitent, reculent et prennent la fuite au cri de: « Sauve qui pourra! » Le mot d'ordre des Vaudois: « Angrogne », mal compris et prononcé: « Grogne » par ceux qui cherchent refuge au milieu d'eux, coûte la vie à plus de 200 ennemis. La déroute est si complète que plusieurs cherchent leur salut en contrefaisant les morts, ce qui oblige les Vaudois à faire une revue exacte des cadavres avec la pointe de l'épée. Le marquis de Larrey, blessé au bras, s'écrie en fuyant dans sa litière: « Est-il possible que je perde le combat et mon honneur? » — Pendant ce temps Arnaud, Mondon et deux soldats tiennent tête aux trois compagnies d'Exilles qui ont suivi les Vaudois de loin et les attaquent per derrière. A peine le pont est-il gagné que l'arrière-garde vaudoise le fait sauter. — Enfin la lune se lève (à 2 h. 10 du matin) et éclaire le champ de bataille évacué par l'ennemi mais couvert de morts. On ne connaît pas exactement le nombre de ces derniers: Hugues en compte 22 et 8 blessés du côté des Vaudois et 700 (?) du côté des ennemis parmi lesquels 17 tambours. La même incertitude règne sur le nombre des ennemis qui était de 2,500 d'après Arnaud, seulement de 1,200

d'après Robert. Evidemment le premier ajoute au nombre des soldats réguliers celui des paysans armés qui s'étaient unis à eux. La bataille avait duré deux heures. Les vainqueurs entassent le butin qu'ils ne peuvent emporter sur quelques barils de poudre, puis, faisant sauter le tout, ils s'écrient en lançant leurs chapeau en l'air: « Grâces soient rendues à l'Éternel des armées qui nous a donné la victoire sur tous nos ennemis! »

Bientôt après, quoique très-fatigués, ils repartent et gravissent avec peine le sentier de la *Bergerie du Seu* (m. 1791).

*
* *

9me Journée. — Dimanche 28 août.

(*Environ* 10 *kilomètres*).

Arrivés le matin de bonne heure au haut du *Col de Coteplâne* (m. 2315), les Vaudois sont en face de leurs montagnes dont les cimes s'élèvent au delà du Pragelas. Ils sont 300 de moins qu'au moment de leur départ, mais de leur cœur ému s'élève une prière de reconnaissance à l'Éternel pour les délivrances obtenues. Ils descendent ensuite par *Rif* et *Illevet* à *Traverses* sur le Cluson (m. 1596), et vont camper le soir à *Joussaud* dans le *Vallon de la Tronchée.*

*
* *

10me Journée. — Lundi 29 août.

(*Environ* 12 *kilomètres*).

Comme il pleut et que les Vaudois fatigués sont sur les confins de leur pays, ils partent tard de Joussaud pour gagner dans la même journée le *Val St-Martin*, qui est la première de leurs vallées. Ils trouvent le *Col du Pis* (m. 2606) gardé par 800 hommes commandés par le marquis de Parelle, et campés au champ Bouchart (?). Fidèles à leur principe, ils font la prière avant d'attaquer, puis ils se lancent sur l'ennemi, protégés par un épais brouillard, et le dispersent. Ils descendent ensuite aux chalets de *Valloncrô* (m. 2163), puis, par le Pas du Seras d'Arnaud au *Lauson du Pis*, où ils exécutent quelques soldats ennemis après les avoir exhortés à faire leur prière. Une triste et cruelle nécessité les poussait à en agir de la sorte car ils n'avaient point de lieu sûr pour mettre leurs prisonniers qui, par là-même, devenaient dangereux pour eux. C'eût été tout aussi dangereux de les relâcher. 60 moutons, qu'ils peuvent capturer, servent à restaurer

le soir, les pauvres voyageurs. A la tombée de la nuit, ils se réfugient par la pluie dans les *Granges de l'Ortiaré* (m. 1580) au-dessus de *Clos dâ Mian* (m. 1480).

Enfin! Le lendemain, **mardi 30 août**, ils entrent dans le premier village de leurs vallées, *Balsille* (m. 1380).

*
* *

Notre tâche est finie. Voilà ces héros rentrés dans leur patrie, nous ne les accompagnerons pas plus loin. Ils sont au pied de ce rocher de Balsille contre lequel les canons de Catinat resteront impuissants; leur souvenir s'y rattachera à jamais. Le voyageur croit découvrir parfois, dans certains amas de rochers, des figures de géants qui semblent se dresser devant lui avec une réalité remarquable.

La jeune *Société d'histoire vaudoise* a une plus noble mission que celle de chercher des figures fantastiques dans la nature. Elle doit découvrir dans le domaine positif de l'étude historique, même sur les rochers de Balsille, la devise qui guida nos ancêtres dans ce glorieux épisode de leur histoire et la graver avec un burin d'acier sur le bloc séculaire de l'histoire. Cette devise la voici:

« Amour de la vérité et de la patrie! »

David Peyrot.

APRÈS LA RENTRÉE ET DE NOS JOURS

Nous venons de lire le récit des événements glorieux qui ont fait le sujet de ce petit volume. Arrêtons-nous encore quelques instants pour en mesurer la portée et les conséquences, soit pour notre Eglise Vaudoise elle-même, soit pour l'Italie toute entière, au point de vue de ses libertés, et surtout de son avenir religieux.

I.

Pour ce qui est de l'Eglise Vaudoise elle-même, nous n'hésitons pas à dire que la Glorieuse Rentrée fût, en même temps qu'une prodigieuse délivrance, une dispensation des plus bénies de son divin Chef. Ah! certes, telle ne devait pas être la pensée des nobles protecteurs qui, dans tant de pays divers, avaient offert un asile à nos pères exilés, et qui, en Suisse surtout, s'opposaient de toutes leurs forces à toute tentative de retour. Il faut bien le reconnaître, leur opposition était plus que légitimée par nombre de bonnes raisons dictées par la sagesse et la prudence humaines. Rien, en effet, semble-t-il, ne pouvait justifier ou même excuser aux yeux des hommes l'entreprise aussi téméraire qu'héroïque d'Arnaud et de ses neuf cents compagnons. A-t-on jamais vu des naufragés, arrivés à grand' peine au rivage, se tourner vers la mer, non pour mesurer l'étendue du danger auquel ils ont échappé, mais pour rejoindre à travers les écueils et les brisants ce navire dont chaque vague emporte une planche? Ainsi nos pères auraient dû, semble-t-il, s'estimer heureux d'avoir échappé à la tempête et d'avoir été conduits dans le port de pays libres et prospères, où ils auraient pu désormais servir Dieu dans une paix parfaite, vivant du travail de leurs mains et se faisant une nouvelle patrie, sous de nouveaux cieux. C'est là ce qu'un

grand nombre a fait en Suisse, en Allemagne, en Amérique, au Cap de Bonne Espérance; pourquoi Arnaud et ses compagnons ne purent-ils pas accepter un exil qui leur ouvrait pourtant de si belles perspectives?

Le regret persistant de la patrie absente, le désir toujours si vif chez les montagnards de revenir aux lieux qui les ont vus naître, ne suffisent pas pour expliquer une entreprise comme la leur. C'est « pour rallumer le flambeau de l'Evangile, dans le lieu de leur naissance où l'Eglise du Seigneur n'a jamais été réduite en si grande misère que maintenant »; c'est pour conserver à leur Eglise l'existence distincte et indépendante, qu'elle aurait infailliblement perdue en pays étranger; c'est enfin pour maintenir, à la porte de l'Italie le flambeau de l'Evangile qui de ces montagnes avait déjà plus d'une fois lancé ses rayons bienfaisants jusqu'aux extrémités les plus reculées de la péninsule, que Janavel réunit chez lui les conjurés Vaudois et leur donne ses instructions. C'est bien ce même noble but que les autorités Suisses reconnaissent aux entreprises que la politique les empêche pourtant de permettre. « Pauvres Vaudois », dit le bailli d'Aigle, Frédéric Thormann à ceux de nos pères qui étaient déjà réunis à Bex, pour se mettre en marche par le Saint-Bernard, et qu'il devait disperser: « le Seigneur se souviendra de vos détresses, car il ne peut qu'approuver le zèle que vous témoignez pour rétablir sa sainte religion dans le sanctuaire de vos aïeux, où elle n'a jamais été éteinte, et il vous ramènera infailliblement un jour dans votre patrie ».

Grâce à Dieu, ce but si élevé, mais par là-même si difficile à atteindre, l'a été complétement, et cela, reconnaissons-le, moins encore par la courageuse persévérance de nos pères, que grâce à l'intervention providentielle de Dieu, au moment même où tout semblait perdu. « Le cœur du roi », nous dit le Sage, « est dans la main de l'Eternel, comme des ruisseaux d'eaux courantes; il l'incline à tout ce qu'il veut » (Prov., XXXI, 1). Lorsque, forcés d'abandonner leur dernière retraite, il ne restait aux Vaudois d'autre perspective que d'être pourchassés de cime en cime, pris et massacrés l'un après l'autre, la face des événements change du tout au tout. On leur offre la paix; plus encore, le retour de leurs familles, le rétablissement de leur culte et l'abolition de lois persécutrices, qui les avaient forcés de prendre la route de l'exil. Les prisons, les couvents rendront leurs prisonniers; chaque famille recouvrera ses maisons et ses terres, les temples seront rebâtis, et les passages des Alpes seront confiés à la garde d'Arnaud et de ses vaillants soldats.

Est-il possible d'imaginer un succès plus grand, une victoire plus complète? Quelle est, en effet, la valeur de la paix que Victor-Amédée II

offre à ses sujets Vaudois? C'est le renversement complet de tout ce qui avait été décrété, entrepris, et mené à bonne fin contre eux quelques années auparavant, de tout ce qui avait manqué détruire pour toujours leur Eglise dans les Vallées; c'est le triomphe de la cause de l'Evangile, la défaite de l'adversaire. Et c'est tout juste au moment où Rome croit pouvoir se vanter d'avoir à tout jamais extirpé de l'Italie l'Eglise Vaudoise, que cette Eglise y est rétablie et que s'ouvre pour elle un'ère de tranquillité et de paix.

En disant cela, nous n'oublions nullement que toutes les promesses faites aux Vaudois, lorsqu'on avait besoin du secours de leurs armes, ne furent pas maintenues, et que le danger une fois passé, les tracasseries de toute espèce, les injustices les plus criantes, les dénis de justice les plus révoltants recommencèrent à être exercés contre eux. Une fois la paix conclue avec la France, tous les protestants d'origine française qui s'étaient établis aux Vallées, Arnaud en tête, dûrent reprendre la route de l'exil, et les Vaudois du Pragela, que l'on ne voulut jamais considérer comme inclus dans les limites concédées à notre Eglise, dûrent peu à peu disparaître.

Mais s'il y avait bien loin encore de l'étroite tolérance du siècle dernier à la liberté complète dont nous jouissons aujourd'hui, la première fut pourtant l'acheminement à la seconde; car enfin, depuis la Glorieuse Rentrée, nos Vallées n'ont plus été le théâtre d'aucune de ces persécutions générales, de ces guerres d'extermination qui tant de fois déjà les avaient ensanglantées. Et certes cela ne semblera pas peu de chose, si l'on considère que c'était alors pour nos frères de France le temps des persécutions les plus terribles qu'ils aient jamais endurées. La Révocation de l'Edit de Nantes, les Dragonnades, la guerre des Camisards, et plus tard l'Eglise au Désert, les proscriptions, les galères, les supplices de toute espèce, voilà en quelques mots l'histoire de l'Eglise de France de 1685 à 1762. Mais de notre côté des Alpes, les marteaux de la persécution s'étaient brisés, définitivement brisés, l'enclume seule demeurait ferme et solide. L'Eglise, resserrée il est vrai dans d'étroites limites, en butte à d'implacables inimitiés et à des tracasseries irritantes de toute espèce, pouvait cependant rouvrir ses temples, réorganiser son ministère, tenir jusqu'à cinq synodes dans le cours d'une année, et jouir pendant tout le cours du XVIII[e] siècle d'une paix relative. Ah! si seulement à cette paix avait pu s'ajouter plus de ferveur et de vie, plus de fidélité à l'Evangile!

Puis vinrent des temps meilleurs encore. N'oublions pas, en cette année surtout, que, malgré les excès qui en marquèrent le développement ultérieur, la grande Révolution française de 1789 apporta à notre peuple des bienfaits dont il n'avait jamais joui, et qu'il n'aurait

jamais osé espérer. Pour la première fois, l'on entendit proclamer en Piémont que les Vaudois sont des hommes eux aussi, et qu'ils ont les mêmes droits que tous les autres citoyens. Et si à ce régime éphémère succéda une nouvelle période de réaction cléricale, il n'en est pas moins vrai que l' ennemi était désarmé. Réduit à de petites et inutiles chicanes, il ne pouvait dorénavant que montrer à la fois sa rage et son impuissance. Il ne put même rien pour empêcher ou seulement pour mettre des entraves à la grande œuvre préparatoire que Dieu fit accomplir au milieu de nous par ses grands serviteurs, Gilly, Beckwith et d'autres encore. Il dut assister impuissant et dérouté à la fondation de nos hôpitaux et de nos établissements d' instruction supérieure, à la réorganisation de notre instruction primaire et à tout ce travail de préparation qui devait rendre notre Eglise capable de commencer en Italie sa grande œuvre d'évangélisation.

Telles furent pour l'Eglise Vaudoise elle-même les conséquences vraiment bénies de la Glorieuse Rentrée. Nos pères auraient sans doute joui de plus de liberté, de plus de repos, de plus d'aisance au milieu des frères qui les avaient accueillis avec tant d'amour en Suisse et en Allemagne, mais peu à peu (l'histoire des colonies Vaudoises en Allemagne est là pour le prouver) notre Eglise y aurait perdu son individualité, et se serait confondue avec les populations protestantes qui environnaient ses troupeaux épars. Ce n'était qu'aux Vallées qu'elle pouvait conserver son unité et sa force, et se préparer sous le regard du Seigneur, a l'avenir béni qui s'ouvre maintenant devant elle.

II.

Mais regardons au delà des limites de nos Vallées, et demandons-nous quelles ont été pour notre patrie en général les conséquences des événements dont nous célébrons le souvenir.

Sans doute, il ne manqua pas de gens qui, au commencement du siècle passé, déploraient qu'avec le retour des Vaudois se fût brisé ce faisceau d'unité religieuse extérieure qui, au gré d'une certaine école, fait la force d'un pays. On allait voir recommencer les luttes, les divisions intestines, les guerres de religion. Ils comptaient ceux-là sans la parfaite soummission dont les Vaudois ont toujours fait preuve envers leur souverain et envers leur patrie, en tout ce qui ne blessait pas les droits de la conscience. Rentrés dans leurs vallées, ils surent devenir, de sujets opprimés qu'ils étaient la veille, des soldats fidèles et de vaillants défenseurs des frontières. Ils

prirent vigoureusement part à toutes les guerres si nombreuses que le Piémont dût soutenir à cette époque ; ils se distinguèrent au siége de Coni, à la glorieuse bataille de l'Assiette, en mille autres occasions semblables, et ils eurent même l'honneur de fournir un asile temporaire à leur souverain obligé de fuir devant ses ennemis.

Aussi ne pouvaient-ils manquer de conquérir leur place dans la nation, et de gagner, malgré les efforts constants de leurs ennemis, l'estime de leur prince et de leurs concitoyens. Et lorsqu'enfin se leva l'aurore de nos libertés, leur présence même, les droits qu'ils s'étaient acquis par de si longs et de si fidèles services furent, il faut bien le reconnaître, la première origine de la proclamation parmi nous de la liberté de conscience et de culte, seule base solide de toutes les autres libertés. Nous ne prétendons certes pas que, sans l'Église Vaudoise, l'Italie n'eût pas joui de la liberté religieuse ; cette liberté serait venue elle aussi, mais plus tard et fort incomplète, comme elle l'est encore dans bien des pays catholiques, qui sont cependant régis par des gouvernements libéraux. Mais en Piémont, la présence du Peuple Vaudois, l'estime qu'il s'était acquise dans tous les rangs de la population et même du clergé catholique, firent poser en tout premier lieu la question de la place à lui donner. L'on sentit que la première réforme à faire était de mettre un terme à la criante injustice dont les Vaudois souffraient depuis tant de siècles, et ce furent des nobles, des prêtres même, qui se firent les promoteurs de l'édit d'Émancipation du 17 février 1848.

Ce ne fut là toutefois qu'un commencement. On ne voulait tout d'abord concéder aux Vaudois que l'égalité civile ; la pleine et entière liberté religieuse continuait à faire peur en haut lieu. Aussi rien ne devait être changé pour ce qui concernait le culte et les écoles Vaudoises. La religion catholique, apostolique et romaine selon l'article 1^er^ de la Constitution, demeurait la seule religion de l'état, ne laissant aux autres cultes qu'une maigre et étroite tolérance, « conformément aux lois existantes ». En vertu de l'art. 28^e^ nos bibles, nos catéchismes, nos liturgies ne devaient pouvoir être imprimés qu'avec la permission des évêques.

Il était impossible d'en demeurer là. La liberté religieuse est un enfant trop vigoureux, pour se contenter longtemps des vêtements étroits et incommodes dans lesquels on avait prétendu l'enfermer. Chacun peut constater le chemin immense que nous avons parcouru depuis lors. Au lieu de la tolérance que l'on n'osait plus nous refuser, nous avons maintenant une liberté religieuse aussi complète que celle dont on jouit en Angleterre et en Amérique. Mais comment en est-on venu là, et qu'est-ce qui a fait en si peu de temps de l'Italie un des pays les plus libres du monde? Nous

ne craignons pas de le dire: c'est en très-grande partie à l'existence dans son sein de l'Eglise Vaudoise, et à la manière à la fois courageuse et prudente dont celle-ci a su se servir de la liberté qui lui était donnée, que notre patrie toute entière doit cet immense bienfait. Nos premiers pas dans l'œuvre d'évangélisation à Turin, à Gènes, ailleurs encore ont servi, après bien des luttes, à établir qu'on ne peut donner la liberté à demi; que la tolérance n'est encore qu'une injustice; que liberté de conscience veut dire liberté de culte, de prédication, de discussion, de propagande même. La modération, la dignité, la prudence dont les conducteurs de nos églises surent faire preuve dans l'exercice de ces diverses libertés prouvèrent au gouvernement qu'elles pouvaient toutes être concédées, et cela sans s'exposer au moindre danger, sans même commettre la moindre imprudence.

En d'autres termes, après avoir été la cause de la proclamation à la base du nouvel ordre de choses, du grand principe de la liberté de conscience, l'Eglise Vaudoise, en en profitant largement et sagement à la fois, a puissamment contribué à faire à cet égard l'éducation de l'Italie et de son Gouvernement. Elle a su montrer non seulement que chaque citoyen a le droit de manifester librement ses convictions religieuses, de les défendre et de les prêcher; mais que tout cela peut se faire sans le moindre danger pour l'ordre et pour la paix, et avec des avantages très-évidents pour le progrès des lumières. Considérée à ce point de vue, l'existence en Italie de l'Eglise Vaudoise a été un véritable bienfait; nous ne doutons pas que nos concitoyens ne le reconnaissent chaque jour davantage, et qu'ils ne mettent un jour, aux rangs des libérateurs de l'Italie, les montagnards pauvres et ignorés, qui ont conçu et conduit à bonne fin la Glorieuse Rentrée des Vaudois dans leur pays.

III.

Est-il nécessaire de dire que nous avons pour notre chère Eglise une ambition plus grande; que nous rêvons pour elle des destins plus glorieux? Persuadés comme nous le sommes que c'est Dieu qui conduit tous les événements de l'histoire dans des buts de sagesse et d'amour, nous nous demandons quels étaient les plans du Seigneur, alors qu'il reconduisait dans nos Vallées nos pères, auxquels il aurait pu donner ailleurs un asile assuré. Ce but n'est pas difficile à deviner; Janavel et Arnaud l'avaient compris: il s'agissait de relever et de maintenir dans ces contrées le flambeau de l'Evangile de la grâce, et de l'y tenir prêt à répandre au loin ses rayons salutaires, lorsque le moment serait venu.

Dieu savait qu'au temps fixé par Lui-même les fers de l'Italie seraient rompus, que l'une après l'autre les différentes parties de la péninsule seraient ouvertes à la libre prédication de l'Evangile, jusqu'aux portes du Vatican, et Il voulait avoir pour ce moment suprême un instrument éprouvé et fidèle, un témoin vivant de sa vérité.

Telle est la mission providentielle de l'Eglise Vaudoise: elle n'a été conservée que pour évangéliser l'Italie. Et comme elle a été conservée pour cela, c'est aussi par cela seulement qu'elle pourra continuer à exister. Nul témoin de Jésus-Christ ne doit plus qu'elle répéter le cri de l'apôtre: « Malheur à moi, si je ne prêche l'Evangile! » (I Cor. IX, 16).

Cette noble tâche, Dieu en soit mille fois béni, l'Eglise Vaudoise l'a comprise, et s'y est consacrée avec toutes les forces et avec tout le dévouement dont son Maître l'a rendue capable. Les succès obtenus jusqu'ici, bien que très-limités, confirment la vocation qu'elle croit, qu'elle sait avoir reçue de Dieu, et lui répètent, de la part du Maître, l'ordre de porter dans toute l'Italie le flambeau de sa Parole.

Cet ordre il faut que les Vaudois l'entendent et l'acceptent plus résolûment que jamais, en cette année solennelle qui nous rappelle la plus étonnante des délivrances que Dieu ait jamais accordées à notre Eglise. Nous n'aurions pas compris le sens et le but providentiel de la Glorieuse Rentrée, nous en célébrerions bien mal le deuxième centenaire, si nous nous contentions d'élever çà et là quelques édifices ou monuments commémoratifs, fussent-ils dix fois plus beaux et plus coûteux que nous n'avons pu les construire. Le vrai monument de la Glorieuse Rentrée reste encore à élever, et ce sera l'Italie convertie à l'évangile du salut. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas nous contenter à moins.

L'entreprise est grande, elle est difficile, disons même impossible pour les forces de l'homme. Mais n'était-elle pas aussi de toutes manières supérieure aux forces dont ils disposaient, l'œuvre à laquelle Arnaud et Janavel n'ont pas craint de mettre la main? Et sera-t-il plus difficile à notre Dieu de nous donner l'Italie toute entière, qu'il ne lui a été de rendre leurs Vallées à nos ancêtres?

Le caractère essentiel, à notre avis, de la courte campagne d'Arnaud et de ses compagnons, est beaucoup moins le courage militaire qu'une foi calme, assurée et en pleine possession d'elle-même. Leur courage fut grand sans doute; mais il provenait de leur parfaite certitude que Dieu était avec eux, et les conduisait par la main. « *Qu'il n'y ait rien de plus ferme que votre foi* », leur avait dit avec une concision admirable le vieux Janavel, au moment du départ, et de toutes les instructions qu'ils reçurent de lui, aucune ne fut plus rigoureusement observée que

celle-là. Suivez-les dans leur marche foudroyante à travers l'énorme massif des Alpes de la Savoie: jamais un moment d'hésitation, jamais un regard en arrière, jamais une pensée même de regret. Le cri célèbre de Salbertrand: « *Le pont est à nous!* », n'est pas un stratagème de guerre, c'est le cri de la foi, la certitude assurée de la victoire. Et lorsqu'aux dernières sommations de l'ennemi, qui vient de braquer son artillerie sur les faibles remparts de la Balsille, Arnaud répond: « *Que vos canons tirent; nos rochers n'en seront point ébranlés, et nous entendrons tirer* », ce n'est pas là une vaine fanfaronade; c'est une foi entière et assurée qui s'exprime en ces termes héroïques.

Cette foi qui fut leur force sera aussi celle de leurs descendants. Entendons la voix du vieux montagnard de Rorà, qui nous redit à travers les siècles: « *Qu'il n'y ait rien de plus ferme que votre foi* ». Ou mieux encore, écoutons la voix du Maitre, qui nous répète comme à sa fidèle servante inquiète et agitée par mille soucis divers: « Ne t'ai-je point dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? » (Jean, XI, 40).

Auguste Meille.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

pouvant servir à la compilation d'une nouvelle biographie

D' HENRI ARNAUD

ARNAUD devait avoir parmi nous son poète; hélas! il n'a pas même encore un historien. Cette lacune que sentit et déplora, il y a 40 ans, un écrivain hollandais, Kist, a été comblée, au moins en partie, grâces à un auteur allemand qui a été pasteur parmi les descendants des colons Vaudois du Wurtemberg. Elle ne l'est pas entièrement toutefois, pour les raisons que l'on verra au cours de cet exposé. Nous nous proposons d'exposer brièvement ici, en premier lieu, l'état général de la bibliographie relative à Arnaud, avant la publication de sa première biographie ; en second lieu, les mérites de celle-ci, tout en en marquant quelques défauts.

I.

Boyer, auteur d'un opuscule imprimé à la Haye en 1691, lorsque déjà la *Glorieuse Rentrée* était un fait accompli et admiré de toute l'Europe, concluait son ouvrage en disant que, si les Vaudois s'étaient encore distingués par quelque action digne de marque, il aurait repris la plume. Il ne l'a pas reprise. Que dit-il touchant le retour des Vaudois? Il dit peu, et Muston observe qu'« on voit par le peu de détails qu'il donne sur cet événement combien l'histoire aurait perdu si Arnaud n'avait pas publié sa relation ». Et ce peu n'a pas de valeur et n'est pas digne du sujet qu'il traite, car n'affirme-t-il pas, entre autres choses, que les Vaudois « n'avaient point de chef » (page 90)? Il est donc aisé de comprendre que,

— les différentes narrations orales et authentiques de la Glorieuse Rentrée tendant à tomber dans l'oubli, et à y entraîner avec elles une grande partie des événements qui la constituèrent, — Arnaud, arrivé à l'âge où l'on se nourrit de souvenirs, se mit à raconter dans son exil, comme Garibaldi sur son île de Caprera, les hauts faits de ses *mille* héros, *quorum pars magna fuerat*, et qu'il estimât que son récit était digne d'être présenté à son prince bien-aimé, Eberhard Louis, duc de Wurtemberg, comme « un livre qui est la vérité même ».

L'ouvrage d'Arnaud circula dans toute l'Europe traduit dans les langues les plus connues, traînant à sa remorque les narrations de Reynaudin et d'Hugues qui lui avaient livré la plus grande partie de ses matériaux, mais sans rendre inutiles d'autres relations, auxquelles il n'avait rien pris, par exemple le récit du capitaine Robert, écrit en hollandais, traduit en français et devenu populaire aujourd'hui par la préférence marquée que lui témoigna A. de Rochas d'Aiglun dans son traité militaire sur *Les Vallées Vaudoises* (Paris, Tanera, 1880). L'événement de la Rentrée resta célèbre au point que la première question adressée par Napoléon I au modérateur Peyran fut celle-ci: « L'expédition de la Glorieuse Rentrée est-elle exacte ? (1) ».

Mais si l'événement lui-même restait entouré d'une glorieuse auréole, que savait-on de celui qui y avait pris la part la plus importante? Bien peu de chose, en vérité, en dehors de ce qu'en dit le récit même du retour. Muston affirme que Bracebridge a publié en anglais « la biographie de cet homme célèbre ». Il est vrai que dans ses *Authentic details of the Waldenses*, etc. (London 1827), cet auteur consacre à notre héros quatre ou cinq pages, mais elles ne sont pas même toutes pour lui et elles sont loin d'être marquées au coin d'une rigoureuse exactitude. Le notaire Combe de Knittlingen ne nous fournit pas grand'chose non plus dans son *Waldenser-Circular* (imprimé en 1858), où Arnaud est appelé le plus noble des Vaudois — *edelster der Waldenser*. Ces quelques données sont reproduites, d'ailleurs, soit par G. Fl. Ebrard dans un appendice à sa *Rückkehr der Waldenser* (Stuttgard 1876), soit par d'autres encore que nous ne nommerons pas. Même disette d'informations exactes et détaillées, et cela nous étonne davantage, chez les auteurs français. Lorsqu'en parcourant quelque catalogue de librairie, ce titre vous tombe sous les yeux : Théodore

(1) Le sujet qu'on nous a proposé de traiter n'étant pas la bibliographie spéciale de la Glorieuse Rentrée, nous nous bornons à dire en passant que les deux plus savants commentateurs de la Rentrée, au point de vue statistique, nous ont paru être les majors Rochas et Gallet, l'un français, l'autre italien.

Muret, *Histoire d'Henri Arnaud*, etc. (Paris 1853), on s'attend naturellement à trouver ce que l'on cherche, mais on est bientôt déçu, car Muret se proposa seulement, comme le dit le titre de son ouvrage, d'esquisser un « résumé de l'histoire Vaudoise », en prenant la vie d'Arnaud pour cadre de son « aperçu ».

Eugène Arnaud, pasteur à Crest (Drôme) ne devait-il pas en parler? Il n'y fait qu'une seule allusion dans son *Histoire des Protestants du Dauphiné*, où il mentionne par contre un Daniel Arnaud, pasteur au Château-Dauphin en 1660 et obligé de s'exiler en 1683 (voir vol. II, page 371). Les frères Haag, dans *La France Protestante* ne se décident à parler d'Arnaud que dans la seconde édition, et encore ce qu'ils disent de lui est peu exact et manque totalement d'originalité (voir *Ibid.*, volume I, pages 369-374).

Le lecteur Vaudois en est donc réduit à reprendre ses propres historiens, et surtout Muston dont on peut tirer plus peut-être qu'il ne semble à première vue, en lisant avec attention les notes marginales et bibliographiques. On y trouve, ici et là des indications un peu décousues, il est vrai, mais néanmoins précieuses, relativement aux sources et à la littérature du sujet. On y fait mention, en passant, de quelques circonstances et de quelques faits peu connus. Ces informations relatives aux sources et aux faits eux-mêmes doivent être mises en ordre, comparées à celles que nous fournissent quelques auteurs allemands et hollandais, par exemple Moser et Martinet; elles doivent être surtout collationnées avec les nouvelles sources manuscrites que l'on a indiquées plus peut-être qu'on ne les a explorées; enfin elles doivent être peu à peu complétées. Telle est la tâche d'un biographe; tel est le travail qu'entreprit l'auteur dont nous allons maintenant examiner le livre.

II.

Karl Hermann Klaiber, tandis qu'il était pasteur à Würmberg, qu'on appelait anciennement Luserna, l'une des communautés Vaudoises du Wurtemberg, entendit parler d'Arnaud avec ces sentiments de vénération que gardent à sa mémoire les descendants de nos frères exilés; il recueillit tout ce qu'il put trouver le regardant, et entreprit d'écrire une biographie qui fût digne de lui. Nous n'hésitons pas à dire qu'il a réussi et que, n'aurait-il d'autre mérite que d'avoir donné un bon exemple, il a tout droit à notre reconnaissance. Après avoir donné la bienvenue à son premier essai qui consistait en deux articles publiés dans le *Staats-Anzeiger* de Stuttgard (ann. 1879, pages 449-455 et 485-490) nous avions

manifesté le désir que la narration complète que Klaiber nous faisait espérer « fût bientôt publiée et traduite en italien et en d'autres langues » (voir la *Rivista Cristiana*, ann. 1880, page 93). Ce récit, relativement complet, sortit de presse l'année d'après, avec le titre suivant: *Henri Arnaud Pfarrer und Kriegsoberster der Waldenser, ein Lebensbild, nach den Quellen untersucht und dargestellt, mit 12 noch ungedrückten Urkunden* (Stuttgart, Steinkopf, 1880). Elle venait enfin de paraître, la première biographie proprement dite du héros de la Glorieuse Rentrée. Dans une préface des plus opportunes, l'auteur constate la lacune qu'il a cherché de combler. Il y a bien, dit-il, des données éparses sur Arnaud, mais il n'existe aucune narration bien ordonnée — *nicht aber auch nur eine einzige geschichtliche Darstellung*. La narration divisée en 13 chapitres nous conduit depuis la jeunesse d'Arnaud jusqu'à sa tombe. Elle est suivie d'un appendice contenant l'indication des sources et de la littérature du sujet, les notes relatives à chacun des chapitres et enfin la reproduction de quelques documents épistolaires inédits.

Nous n'entreprendrons pas l'analyse de cet ouvrage, soit parce que nous avons déjà tenté de le faire par anticipation, lors de la publication des premiers essais (voir *Rivista Cristiana*, ann. 1880, pp. 49-58 et 89-93), soit parce que l'espace nous ferait défaut. Il ne s'agit plus d'ailleurs de le présenter au public cultivé qui le connaît et l'apprécie. — Déjà en 1881 Ernesto Masi, écrivain des plus autorisés, lui consacrait, dans la *Rassegna Settimanale* du 4 septembre, un article concluant par ses mots: « Tutta la monografia del Klaiber è scritta con caldo sentimento di venerazione per l'Arnaud ed i compagni suoi, i quali rappresentano l'età eroica della Confessione Valdese. È una grande e nobile figura storica ed il Klaiber l'ha colorita bene, con verità, con diligenza e con imparzialità ».

Cela étant, pourquoi n'a-t-on pas pensé jusqu'ici à traduire l'ouvrage de Klaiber en une langue accessible au peuple Vaudois et à tous les Italiens? Ce *pourquoi* nous le mettrons avec tant d'autres qui attendent une réponse dans le champ de notre bibliographie évangélique, et que nous n'entendons nullement discuter aujourd'hui, tout en nous réservant de le faire un jour. Il est certain qu'en traduisant en italien ou en français le livre de Klaiber on aurait fait une bonne œuvre et une œuvre rendue des plus opportunes par les souvenirs que nous rappelle l'année 1889. Et il faudra bien, pour l'honneur du nom Vaudois, ou bien nous y résoudre ou bien faire paraître une nouvelle biographie, qui devrait être plus dégagée dans son allure, plus complète sur quelques points et que l'on pourrait rendre plus attrayante au moyen de gravures bien choisies et irréprochablement exécutées.

Voici, maintenant, en vue de ce nouveau travail, quelques observations sur la monographie de Klaiber.

Marquons-en, avant tout, les mérites incontestables. Elle se distingue par l'intégrité, l'impartialité, l'exactitude scrupuleuse et minutieuse qui ne se laisse influencer par les préjugés d'aucune tradition locale et particulière, s'il y en a, ni par l'imagination, cette « folle du logis » qui rend inutiles tant de bonnes intentions.

Elle n'est pas cependant sans quelques imperfections. En ce qui touche à la forme, le style aurait pu être plus clair, plus coulant, moins prolixe. Peut-être ces 180 pages auraient-elles pu être réduites à une centaine et cela sans rien sacrifier d'important. La division des chapitres est quelque peu confuse. Elle aurait pu être plus nette, plus concise.

Venons-en maintenant à la substance.

Notre observation principale a trait, ici, à la recherche et au triage des matériaux. Klaiber a réuni une foule de données avec cette patience bénédictine à laquelle les historiens allemands nous ont habitués, mais il a fait trop de cas de certains auteurs dont la compétence est plus que douteuse, de certains petits faits dont l'exactitude et l'existence ne sont pas prouvées, et il a négligé par contre d'autres auteurs qui auraient pu lui être utiles, par exemple les hollandais Martinet, Kist et d'autres encore. L'un et l'autre auraient pu lui fournir un document important relatif à la naissance et à l'éducation d'Arnaud. Il consiste en un certificat des pasteurs Vaudois suivi d'un autre certificat de leurs collègues suisses que Martinet cite dans sa *Kerkelyke Geschiedenis der Waldenzen in de Valeyen van Piemont tot op deezen tyd* (2me edition, Amsterdam 1775, in-8°, XXII, 352 pages, les premières non numérotées. Voir la 8me *Bijlage*). Kist le reproduit aussi dans l'appendice au récit du retour intitulé: *Het Terugkeeren der Waldensen in hunne Valleijen*, etc. (Leiden 1846, *Bijlage* B), et l'on sait qu'il n'échappe pas à l'attention de A. de Rochas d'Aiglun (*Les Vallées Vaudoises*, page 176, note 1), qui aurait eu la chance de mettre la main sur le texte même. L'importance de ce premier document est évidente, car il infirme l'hypothèse de nombre d'écrivains relativement à la patrie d'Arnaud.

Klaiber négligea aussi passablement l'investigation des sources manuscrites. Il sut, il est vrai, tirer parti des sources les plus rapprochées, qui existent dans les communautés Vaudoises du Wurtemberg et dans les archives d'Etat de Stuttgard; mais pourquoi n'avoir par sondé celles qui étaient plus éloignées et dont il connaissait l'existence? Mörikofer, en effet, dans son ouvrage consulté par Klaiber: *Geschichte der evang. Flüchtlinge in der Schweiz* (Leipzig, 1876), ne mentionnait-il pas quelque

nouvelle source dans les archives de Zurich, par exemple, de Bâle, etc.? Mais assez de critique comme cela, car nous finirions par nous condamner nous-mêmes si nous reprochions à Klaiber d'avoir négligé quelques-unes des données que l'on peut recueillir et que l'on a recueillies aux Archives d'Etat à Turin (voir la *Rassegna Settimanale* du 15 août 1880) et celles qui se trouvent dans d'autres archives moins accessibles, sur l'autre versant des Alpes. Nous signalerons prochainement telle pièce qui prouvera qu'Arnaud n'est pas né à Die ni dans ses environs, ainsi que l'ont affirmé nos historiens, mais dans les Hautes-Alpes. Il existe enfin des sources qui étaient inaccessibles ou à peu près, il y a dix ans, et qu'on a depuis lors livrées au public. Exemple: la correspondance en 3 volumes de J. A. Turrettini de Genève, publiée par E. de Budé. Il y est fait mention de notre héros, et on y trouve une lettre de lui que le *Témoin* a reproduite, il n'y a pas longtemps.

Une dernière observation à l'adresse de Klaiber. Il aurait dû, nous semble-t-il, en racontant le retour, tenir compte des différentes relations de Reynaudin, de Hugues, de Robert, etc., et les comparer entre elles.

Ce ne sont encore que quelques épis que nous avons pu recueillir. Avec le temps ils deviendront une gerbe, quand la moisson des études aura mûri.

Em. Comba (1).

(1) Ce travail écrit en italien, a été traduit par M. Henri Meille. Nous lui exprimons notre reconnaissance et le regret de lui avoir donné, par distraction, ce souci. Nous prenons la liberté d'ajouter, au dernier moment, que l'auteur de cet article compte faire paraître dans quelques semaines une double biographie d'Arnaud, en français et en italien. E. C.

LETTERA DIRETTA AL POPOLO VALDESE

Per ordine di Sua Maestà il Re, in occasione del Bicentenario.

Roma, 18 maggio 1889.

I fedeli Valdesi celebreranno fra breve il Secondo Centenario del loro ritorno nella terra natale da essi amata sino al sacrificio.

L'avvenimento cagione di così giusta esultanza per tanti cittadini che diedero esempio di forti virtù, viene pure salutato con gioia dal Nostro Re che ben conosce la devozione costante dei Valdesi alla Casa di Savoia.

E questa loro fede alla Dinastia congiunta a vivo amore di patria avendo dato all'Italia soldati coraggiosi e figli affezionatissimi, Sua Maestà il Re, a dimostrare i Suoi sentimenti verso quelle affezionate popolazioni ed a mantenere sempre più vivo nelle medesime il culto alle civili e morali virtù, destina L. 5000 *da ripartirsi fra la Casa Valdese ed il Collegio che intendono inaugurare nella seconda ricorrenza del giorno che segna da due secoli la fine del loro esilio.*

Voglia la S. V. far conoscere questa Reale disposizione e spiegarne il pensiero al Popolo Valdese, e gradisca gli atti della mia distinta considerazione.

Firmato: Il Ministro
VISONE.

Illmo Signor Pons
Moderatore della Chiesa Valdese
Torre Pellice.

COMMUNICATIONS DE SOCIÉTÉS AMIES

Eglise des Frères Moraves

Lettre de l'Evêque H. MÜLLER[1]

Aux Eglises des Vallées Vaudoises du Piémont.

Bien chers frères,

Les glorieux souvenirs de l'année 1689 vous ont inspiré la pensée de rappeler à la génération actuelle une partie des nombreuses bénédictions répandues sur votre Eglise, afin de la disposer à présenter au Seigneur des actions de grâces et à renouveler l'alliance qu'il a traitée avec vos pères. Les fêtes commémoratives du mois d'août prochain sont également destinées à glorifier la grâce de Dieu qui, pendant des siècles, a conduit votre Eglise au travers des persécutions du monde jusqu'à la liberté religieuse de nos jours, et vous invitez vos frères et vos amis à se joindre à vous pour bénir le Seigneur et resserrer le lien de la fraternité dans la foi.

L'Eglise des Frères Moraves répond avec joie à votre appel.

(1) Cette lettre, écrite en français et reçue en réponse à l'appel que nous avions adressé aux Sociétés sœurs de la nôtre, et aux Eglises dont les origines remontent plus haut que la Réformation, nous a paru avoir été rédigée beaucoup plus en vue des Eglises Vaudoises que d'une Société d'Histoire. Nous l'avons donc transmise à la V. Table qui y a répondu. M. le Modérateur a toutefois, bien voulu nous permettre de la publier ici. (*Bureau de la Société*).

Fondées sur les principes de l'Evangile et séparées de l'Eglise de Rome bien avant la Réformation du XVI^e^ siècle, nos deux Eglises ont de tout temps éprouvé une forte sympathie l'une pour l'autre, quoique le Seigneur les ait conduites par des voies différentes et leur ait assigné un champ de travail bien distinct. Éloignées de corps, elles se sentaient unies par la même foi; éprouvées par les persécutions, elles sympathisaient dans leurs souffrances; dans leurs luttes contre le monde, elles se soutenaient par leurs prières; ayant franchement arboré l'étendard de la Croix de Christ et de la foi en ses seuls mérites, elles s'encourageaient à la fidélité aux principes de la Parole de Dieu; également désireuses de mettre en pratique les préceptes de notre divin Maître, elles ont prouvé les heureux effets d'une discipline ecclésiastique fondée sur les Ecritures; malgré les différences de tempérament et de nationalité, elles se sont toujours aimées; et, unies par la même foi, le même amour et la même espérance de leur vocation, elles ont travaillé avec un joyeux dévouement à l'avancement du royaume de Dieu.

Aussi est-ce avec des sentiments bien profonds d'amour et de sympathie que nous prenons part aux souvenirs qui, cette année, remplissent votre esprit et font battre vos cœurs. Nous participons à votre joie, nous bénissons le Seigneur avec vous et, en vous donnant l'assurance de notre vivant intérêt, nous formons les vœux les plus sincères pour l'avenir de votre Eglise.

Son passé glorieux est une garantie pour l'avenir. La fidélité du Seigneur n'est-elle pas la même hier, aujourd'hui et en toute éternité? La main puissante de l'Eternel, qui vous a fait surmonter tant d'obstacles, serait-elle raccourcie? Celui qui a donné force à votre joyeux et courageux témoignage et l'a abondamment béni, retirerait-il ses dons? Son Esprit, qui vous a conduits en toute vérité, ne continuerait-il pas à glorifier le Seigneur par vous? Sa grâce qui a guidé vos pas dans le chemin de la paix, ne serait-elle plus suffisante pour vous tracer la voie jusqu'au moment glorieux de son retour?

Loin de vous donc toute pensée qui pourrait troubler votre confiance et vous faire craindre l'avenir. Joignez-vous bien plutôt à nous vos frères, pour louer et bénir le Seigneur et lui rendre grâce de tous ses bienfaits. Implorez avec nous le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, afin qu'il perfectionne en vous l'esprit de sagesse et de révélation dans ce qui regarde sa connaissance et qu'il éclaire de plus en plus les yeux de votre entendement, afin que vous sachiez quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les Saints. Puisse-t-il faire luire votre lumière d'un éclat toujours plus brillant au milieu des ténèbres de l'incré-

dulité et de la superstition et amener par votre ministère bien des âmes au pied de la Croix! Qu'il daigne répandre tout de nouveau son Saint-Esprit sur vos Eglises, sur vos enfants, spécialement sur les jeunes gens qui se préparent à son service et sur tous ceux qui, disséminés en divers lieux, travaillent à l'avancement de son règne!

Quand vos pères et nos frères qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau, seront devant le trône de Dieu, il célébreront d'un commun accord ses louanges. Si la grande distance qui nous sépare nous empêche de réaliser ici-bas cette bienheureuse harmonie, nous ne sentons pas moins vivement la valeur de l'union spirituelle de nos deux Eglises, et nous vous prions, chers frères, de persévérer avec nous dans la prière, afin que le Seigneur fortifie les liens qui nous unissent et nous rende toujours plus zélés pour son service et dignes d'entrer un jour dans sa gloire.

Agréez, chers frères, l'expression des sentiments de profond respect et de vive affection de votre dévoué

H. Müller, Evêque
Président de la Direction de l'Eglise des Moraves.

Berthelsdorf près Herrnhut (Saxe),
25 mars 1889.

Union des Eglises Mennonites dans l'Empire Allemand

Lettre de son Président M. H. Van der Smissen [1]

Il y a un lien de sympathie et de fraternité entre toutes les églises protestantes dont les ancêtres ont tant souffert, sous la croix, par la hiérarchie du papisme. C'est pourquoi l'*Union des Eglises Mennonites* dans l'Empire allemand suit avec des sentiments d'affection sincère les démarches de l'église Vaudoise qui va célébrer une époque brillante de son passé. L'héroïsme des Vaudois qui, conduits par Henri Arnaud,

(1) Ecrite en français.

traversèrent il y a deux cents ans, les Alpes et, après une longue série de fatigues, de privations et de combats, arrivèrent enfin dans leur pays natal, soutenus par la confiance en Dieu et par l'espoir d'un avenir plus heureux, nous inspire la plus profonde admiration.

On peut affirmer qu'au Moyen âge les idées réformatrices en Allemagne ont trouvé de chauds partisans chez les Vaudois qui, chez nous aussi, ont été persécutés par les tribunaux de l'Inquisition. Mr Wattenbach a publié, en 1886, dans un *Bulletin de l'Académie Prussienne des Sciences*, le récit de la persécution d'un grand nombre de Vaudois qui étaient en Poméranie et dans le Brandebourg vers la fin du XIVe siècle.

Ils ont, sans aucun doute, contribué à préparer les idées réformatrices qui surgirent chez nous, et quelques-uns des fondateurs de notre église ont eu des relations, directes ou indirectes, avec les Vaudois. Aussi, déjà en 1640, J. Mehrning entreprit-il de démontrer les rapports existant entre les Mennonites et les Vaudois, en réfutant ceux qui les confondent avec les Anabaptistes révolutionnaires de Münster, contre lesquels ils ne se sont pas moins élevés que tous les autres Protestants. Il serait facile de citer un grand nombre de nos historiens qui ont suivi l'exemple de Mehrning. On a constaté maintenant en Hollande, qu'il était impossible d'avancer des arguments positifs en faveur de semblables rapports. Le docteur L. Keller a toutefois le mérite d'avoir fourni de nouvelles lumières qui demandent que cette période de notre passé soit examinée de nouveau et plus soigneusement par les historiens. La quantité de matériaux qui est le fruit des recherches du Dr Keller, et qu'il augmente tous les jours, n'est pas encore assez connue chez nous.

La *Société d'Histoire Vaudoise* en renouvelant la mémoire de la Glorieuse Rentrée en 1689, est assurée de notre sympathie la plus vive et des vœux les plus sincères pour que ses efforts, tendant à développer l'histoire de sa vénérable église, soient couronnés d'un plein succès.

H. van der Smissen.

Société "Gustave Adolphe„

Lettre du Dr Th. Fricke, *Président du Comité Central*[1]

Chers Frères en Jésus-Christ,

Le temps approche où vous célébrerez, dans toutes vos vallées et communautés, le retour glorieux des Vaudois guidés par l'héroïque Henri Arnaud. Votre Vice-Président H. M. pasteur, m'a aussi fait l'honneur de me demander quelques lignes pour la publication destinée à rappeler ces grands événements. C'est de grand cœur que je vous envoie de très-loin, au moins quelques lignes de sympathie cordiale à l'occasion des fêtes commémoratives qui se légitiment si bien à nos yeux.

Nous aussi nous contemplons avec étonnement cette époque où la foi a été héroïquement maintenue et nous la célébrons avec vous. L'ordre de Dieu: « Sois fidèle jusqu'à la mort » n'a jamais été si glorieusement observé. Et malgré de grandes épreuves et persécutions survenues aussi plus tard, la bénédiction du Seigneur n'a jamais manqué à cette fidélité dans la foi. Le courage de la foi, qu'ils ont hérité de leurs pères, a continué à soutenir les fils et les filles dans les temps qui ont suivi. Et lorsqu'enfin s'est levé le jour de la liberté de conscience, que seul le Protestantisme a acquise au monde et que seul il pourra lui conserver, vous avez, fidèles à vos vallées et à vos vénérables coutumes, quitté vos étroites vallées et vous avez allumé, pour l'Italie toute entière, le flambeau du pur Evangile, — *lux in tenebris.*

Bien que votre nombre soit petit, que votre force soit faible, que le sol de ce peuple Italien, si supérieurement doué, soit appauvri, rendu stérile par le catholicisme clérical; bien que là-bas plus que partout ailleurs, aient grandi la superstition, l'indifférence et une grossière incrédulité, le Seigneur vous a toutefois donné déjà une abondante bénédiction en même temps que la patience de jeter la semence dans le sol avec espérance. Celle-ci ne vous trompera pas si, de même que notre prière d'intercession, elle se maintient fidèle et croyante.

(1) Ecrite en allemand.

Nous vous accompagnons continuellement de nos vœux les plus chauds de bénédictions en Christ. *Puisse la paix réunir tous nos frères évangéliques en Italie.* Puissent vos fêtes être abondamment bénies. Puissiez-vous être sûrs de ceci, c'est que le monde évangélique tout entier, pour autant qu'il vous connaît, ce monde que l'on peut considérer comme une grande communauté de croyants et comme le souverain spirituel de la terre — les célèbre avec vous.

Votre dévoué frère au Seigneur,

Prof. Dr Th. Fricke.

Société de l'Histoire du Protestantisme Français

Lettre de M. le Baron de Schickler, *son Président*

Paris, le 20 juin 1889.

Monsieur le Président, Monsieur le Vice-Président, Messieurs les Membres de la Société d'Histoire Vaudoise.

Messieurs,

Les églises vaudoises vont célébrer bientôt l'anniversaire de la Glorieuse Rentrée de 1689. Réunis dans les lieux qu'illustrèrent l'héroïsme et la foi de leurs ancêtres, leurs représentants les plus autorisés béniront le Dieu des exilés et des proscrits, des victimes et des confesseurs, qui fut aussi le Dieu des merveilleuses délivrances et des relèvements inespérés. Nous aimerions, en ces jours de pieuse et solennelle commémoration, qu'une parole de vénération profonde pour les pères, de fraternelle affection pour les enfants, les saluât au nom de la *Société de l'Histoire du Protestantisme Français.*

A cette histoire nous avons toujours été heureux et fiers de rattacher les Vaudois. Ils ont été des précurseurs. Nous ne saurions oublier que c'est en songeant surtout aux besoins de l'Eglise réformée de France et des multitudes ayant faim et soif de la Parole sainte que « le peuple de patience,

de joyeuse affection et de constant courage » donnait l'offrande de sa pauvreté et faisait traduire par Olivétan et imprimer la Bible datée des « Alpes 1535 ».

Ils ont été, pour plusieurs de leurs paroisses, membres de nos Synodes; plus d'une unie plus au moins longtemps à la France a partagé les vicissitudes de nos Eglises. Tandis que des martyrs Vaudois ont succombé sur les bûchers de France, des martyrs français ont rendu témoignage à la vérité dans les Vallées du Piémont. Ces Vallées furent un Asile pour les persécutés de la Révocation, jusqu'à ce qu'elles en aient à leur tour ressenti les douloureux contre-coups. Vos chaires ont été ouvertes à nos pasteurs, et l'un d'eux ne devint-il pas le Josué de ce nouvel Israël des temps modernes?

Le portrait d'Arnaud occupe une place d'honneur dans notre Bibliothèque en face de celui de Coligny: les monuments de votre histoire ont droit de cité sur nos rayons, et quand votre Société s'est fondée nous avons accueilli avec joie la sœur qui venait nous apprendre à mieux connaître les nobles traditions, les grands exemples laissés par les Vaudois.

Nos cœurs, Messieurs et honorés frères, battent à l'unisson des vôtres. C'est dans une vraie communion de souvenirs et d'espérances que nous vous offrons les vœux les meilleurs pour le développement de vos chères Eglises. Que Celui qui a allumé, dans les ténèbres, le chandelier Vaudois, en augmente de plus en plus l'éclat, pour l'avancement de son Règne et la gloire de son Nom.

Agréez l'hommage de nos sentiments dévoués en J.-C.

Pour le Comité:

Baron Fernand de Schickler

Président de la *Société de l'Histoire du Protestantisme Français.*

Société des Huguenots de Londres

Lettre de son Président, Sir H. A. Layard [1]

La Société des Huguenots de Londres envoie à la Société d'Histoire Vaudoise ses fraternelles salutations.

Frères Vaudois!

En vous tendant, à l'occasion du Bicentenaire de la Glorieuse Rentrée, la main droite d'association, nous, Huguenots Anglais, sommes très-sensibles à l'honneur que vous nous faites, en nous permettant de prendre une part, même petite, à vos prochaines fêtes.

Cet événement renouvelle dans nos cœurs le souvenir de ces cruelles persécutions supportées avec une force si héroïque, avec une foi si inébranlable, par vos nobles ancêtres; et tout en rappelant les souffrances d'un temps qui est passé et qui, nous en avons la confiance, ne reviendra plus, nous nous sentons honorés et heureux à la pensée qu'il y a deux cents ans la sympathie de l'Angleterre atteignit vos pères, à travers les barrières que lui opposaient les montagnes et la mer, dans l'heure du danger, de la même manière que notre sympathie s'élance vers vous dans ces jours d'allégresse. Nous nous rappelons comment notre grand homme d'état Cromwell fit tout ce qui dépendait de lui pour apaiser les flots de la persécution qui menaçait de détruire les habitations de vos paisibles vallées; nous nous rappelons des cruautés que la poésie immortelle de Milton a condamnées à une réprobation éternelle, et nous nous souvenons aussi de ces Anglais, qui, de nos jours, ont visité vos Vallées et ont ravivé l'esprit d'amour fraternel entre nous, amour que nous estimons sacré et qui, nous l'espérons, ne cessera pas de longtemps.

Notre pays a été, par la bonne Providence de Dieu, le moyen de répandre, plus que tout autre, le trésor inappréciable des Ecritures; mais nous n'oublions pas que c'est aux Vaudois que nos ancêtres français

(1) Cette lettre, écrite en anglais, est couchée sur un magnifique parchemin destiné à orner la salle de la Société.

furent redevables de ce livre à toujours vénérable de 1535, la première version protestante en langue française, ce livre qui portait une inscription mystérieuse dans laquelle les fidèles seuls pouvaient découvrir ces paroles si simples et qui sont pourtant un tel titre de gloire:

« Les Vaudois, Peuple Evangélique
Ont mis ce thrésor en publique ».

Trois siècles se sont écoulés depuis lors, et les temps ont changé: *tempora mutantur, sed non mutamur ab illis*, et les Huguenots d'aujourd'hui chérissent encore la mémoire de leurs ancêtres et des vôtres; nous gardons le souvenir de votre passé glorieux, nous nous réjouissons avec vous de votre heureux présent, et nous implorons les plus précieuses bénédictions d'en Haut sur votre avenir.

Signé, au nom de la Société des Huguenots de Londres:

H. A. Layard, *Président*,
R. S. Faber, *Secrétaire*.

Société des Huguenots d'Amérique

Lettre de son Président, M. John Jay [1]

5, Washington Place,
New York City, 29 janvier 1889.

Cher Monsieur,

J'ai eu l'honneur de soumettre à la *Société des Huguenots d'Amérique* la lettre que vous avez eu l'obligeance de nous envoyer (à la date du 5 décembre 1888) relativement à la commémoration du retour des Vaudois, sous Henri Arnaud, il y a deux cents ans. J'ai maintenant l'avantage de vous transmettre le verbal de la séance de notre Société en cette circonstance. Vous y verrez combien est cordiale sa sympathie pour la *Société d'Histoire Vaudoise*, à l'occasion de la célébration d'un événement si plein de souvenirs glorieux et émouvants.

(1) Cette lettre et la suivante sont écrites en anglais.

Je vous demande la permission d'ajouter au verbal de la Société des Huguenots une lettre du Dr Henry Baird, dont la réputation comme auteur, pour ce qui a trait à l'histoire des Huguenots, vous est bien connue. Cette lettre parle de l'étroite parenté existant entre les Vaudois et les Huguenots, en tant qu'ils souffrirent pour la même juste cause, et défendirent jusqu'à la mort la vérité chrétienne et la liberté religieuse.

Voudriez-vous, Monsieur, exprimer à votre honorable Société l'intérêt cordial que ressentent les descendants des Huguenots en Amérique, pour la conservation de la mémoire et la continuation du caractère des héroïques Vaudois qui ont laissé au monde un si noble exemple.

Veuillez accepter, Monsieur, pour vous-même l'assurance de ma considération distinguée.

John Jay,
Président de la *Société des Huguenots d'Amérique.*

A Monsieur H. M., Vice-Président de
la *Société d'Histoire Vaudoise.*

Le verbal de la séance du 17 janvier contient le résumé d'un discours dans lequel le Président exquisse l'histoire des Vaudois, en insistant surtout sur les massacres de 1655 renouvelés en 1686, sur l'exil et le retour.

Après la lecture de notre lettre, la Société vote à l'unanimité l'ordre du jour suivant:

« La *Société des Huguenots d'Amérique* a entendu, avec intérêt, lecture de la lettre de Monsieur Meille, Vice-Président de la *Société d'Histoire Vaudoise;* elle a du plaisir à exprimer sa sympathie cordiale à cette Société et aux autres corps professant une pure foi chrétienne, qui se disposent à commémorer le retour dans leur patrie, il y a deux cents ans, des héroïques exilés Vaudois, conduits par Henri Arnaud ».

Lettre de M. H. Baird, *prof. à l'Université de New York*

Université de la Ville de New York,
28 janvier 1889.

Honoré Monsieur,

L'expulsion des Vaudois de leurs vallées en 1686 et l'exil du grand nombre de Huguenots qui, en conséquence de la révocation de l'Edit de Nantes, s'enfuirent en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, et dans les régions comprises maintenant dans les Etats-Unis d'Amérique, ont été le résultat de l'action du même principe d'intolérance religieuse.

Les Vaudois qui, non seulement vivent maintenant en paix dans leur patrie primitive, mais étendent leur influence religieuse à toute la presqu'île, et nous qui, descendant des Huguenots de France, sommes entrés en possession d'un noble héritage de liberté dans cet émisphère occidental, avons d'égales raisons de magnifier le nom du Seigneur qui sait réduire à néant les complots des méchants, et faire des persécutions les plus acharnées des instruments pour élever ses fidèles serviteurs à un degré supérieur de gloire et de bonheur.

De fait, les Huguenots et les Vaudois sont unis par un lien plus intime que n'est la circonstance qu'ils furent compagnons de souffrance pour la même bonne cause. Ils souffrirent directement ou indirectement sous le joug du même malheureux monarque, que ses contemporains, éblouis par ses succès, surnommèrent « le grand », et élevèrent presque au rang d'un Dieu, mais que les générations suivantes, tout en ne méconnaissant pas ses bonnes qualités, ont fait descendre du piédestal où on l'avait placé, en reconnaissant en lui une des causes les plus actives des désastres qui frappèrent son pays et de la misère qui trouva sa Némésis dans les horreurs de la Révolution Française.

Louis XIV décréta la suppression de la Religion Réformée en France. La législation cruelle précédant la Révocation de l'Edit de Nantes atteignit son apogée dans ce funeste décret, qui s'efforçant d'enfermer les Protestants en France et condamnant aux peines les plus sévères tous ceux qui auraient cherché la liberté au delà des confins du royaume, chassa, en réalité, un demi million d'âmes dans l'exil. Ayant au moyen des dragonnades, de l'emprisonnement à bord des galères, et d'autres

châtiments barbares et sanguinaires, obtenu, au moins il le croyait, la suppression de la vérité évangélique en France, Louis tourna son attention vers un pays voisin et obligea le Duc de Savoie à chasser les Vaudois de leurs vallées.

Les méthodes suivies furent opposées l'une à l'autre: dans le premier cas la résidence forcée, dans l'autre l'exil forcé. Mais l'objet en vue était le même dans les deux pays: l'entière destruction de la même foi religieuse et l'abolition du même droit, don du ciel, de professer librement ses convictions religieuses.

Les deux méthodes aboutirent à un échec complet. Dans le deux pays la liberté religieuse a remporté une victoire incontestée. Les astres, dans leur cours, ont combattu contre le présomptueux monarque, assez impie pour s'arroger l'attribut de l'infallibilité, et pour dérober à l'individu son droit inaliénable à décider pour lui même tout ce qui a trait, soit à la théorie, soit à la pratique de sa religion.

Il y a un peu plus de trois ans, les descendants des Huguenots, dans le monde entier, et les Huguenots d'Amérique en particulier, ont célébré le second centenaire de la Révocation de l'Édit de Nantes et ont proclamé hautement que la perte faite par la France avait été le gain de presque toutes les parties du monde. Et maintenant les Huguenots d'Amérique se réjouissent avec vous en voyant s'approcher le 200^{me} anniversaire de la glorieuse rentrée d'Henri Arnaud et de sa bande dévouée de Vaudois dans les vallées du Piémont — prélude bien significatif du retour, auquel il nous est donné d'assister, d'une complète liberté religieuse en Italie. Ils s'associent à votre joie et aux actions de grâce que vous rendez au Dieu tout-puissant. Et s'ils ne peuvent pas, à cause de la grande distance, être en personne avec vous, ils élèvent à Dieu leur cœur, lui demandant que le Dieu des pères soit aussi le Dieu des enfants, et que Celui qui par son intervention providentielle, merveilleuse, préserva les Eglises fidèles des Alpes de tant de coups qui visaient à supprimer jusqu' à leur existence, leur donne un succès abondant dans la grande œuvre de l'évangélisation de l'Italie qui est ouverte maintenant devant eux.

En vous priant de transmettre à l'honorable Société que vous représentez, mes très-respectueuses salutations, je me dis, cher Monsieur,

Votre dévoué Henri M. Baird.

A Monsieur H. M., Vice-Président
de la *Société d'Histoire Vaudoise.*

Société pour l'Histoire du Protestantisme en Autriche

Lettre du Dr G. Loesche

Vienne le 4 mars 1889. *

Très-honorés Messieurs et Frères en J.-C.,

Si les hauts faits des Spartiates sous Léonidas, la retraite des dix-mille Grecs et tant d'autres actes d'héroïsme accomplis par des hommes qui ne craignirent pas la mort, enthousiasment toujours de nouveau les jeunes et les vieux, comment un événement — si grand, au point de vue militaire, qu'un Napoléon en manifesta son étonnement, et tel que seuls un amour de la patrie et un zèle religieux prêts à tous les sacrifices, pouvaient l'accomplir — ne produirait-il pas un effet semblable?

Vous vous disposez à le célébrer dans quelque temps; dans le chœur de ceux qui vous apporteront leurs félicitations nous ne voulons pas manquer nous, *Société pour l'histoire du Protestantisme en Autriche*, et nous ne voulons pas ne vous offrir qu'à demi le tribut de notre admiration et de nos vœux. La couronne de gloire des Vaudois est, hors de doute, riche et ornée des fleurs les plus belles. Que si, grâces aux travaux réunis de vos savants et des érudits allemands, les couleurs brillantes dont le Mythe, les falsifications, et l'imagination si facile à s'égarer avait peint votre histoire, se sont ternies, ce qui reste suffit pleinement à nous inspirer pour vous des sentiments de vénération et d'actions de grâce. Comme il arrive souvent, la poésie finit par être moins saisissante que la réalité, de telle sorte que celle-ci engage déjà les romanciers à faire de l'idylle et de l'héroïsme de vos Vallées, des « porte d'Italia », le sujet de leurs compositions poétiques. Il est vrai qu'une étude assidue et mûrie s'oppose à ce que l'on parle de Réformateurs avant la Réformation, mais les souf-

* Date à laquelle, il y a 40 ans, a été proclamée en Autriche la complète liberté de conscience. Cette lettre est écrite en allemand.

frances *actives* et *passives* des Vaudois dans leur recherche d'une adoration de Dieu en esprit et en vérité et dans leur protestation contre l'esclavage de Rome, gardent leur impérissable valeur. En Allemagne aussi ils ont cultivé une vie religieuse caractérisée par la pureté, et ont concouru, pour leur part, à labourer le terrain où a germé par la suite la semence de Luther. Peu importe qu'on ne doive voir qu'un ingénieux rapprochement dans l'affirmation que les Vaudois, dont un grand nombre étaient des artisans, exercèrent dans leurs principaux centres allemands, Vienne, Cologne, Strasbourg, une influence décisive sur la symbolique religieuse à la fois profonde et s'inspirant de la Bible, telle qu'elle se révèle dans chaque pierre de ces majestueses cathédrales; — peu importe aussi que la supposition suivant laquelle le corps de la traduction de la Bible en allemand, antérieure à Luther, serait due aux Vaudois, doive retomber dans le néant. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'ils ont rendu fertile le sol allemand par le sang de leurs martyrs. Dans le Nord et puis surtout en Bohême, où leur chef aurait enseigné et serait mort, nous retrouvons les traces sanglantes de leurs pas.

Quelqu'un aimant à jouer sur les mots ne pourrait-il pas découvrir une harmonie préétablie dans le fait qu'une de vos vallées et son torrent qui coule en cascades bruyantes de rocher en rocher, se nomme Germanasca et semble témoigner d'anciens rapports avec nous? Sans nul doute leurs mérites relativement à la propagation de l'Evangile, même à l'étranger, leur assurent notre reconnaissance et nous ne saurions trop leur témoigner notre sympathie pour leur travail toujours croissant en Italie, travail accompli sous la gracieuse protection d'un prince sage et avec l'approbation des « paisibles de la terre », oui, même de la partie la meilleure du clergé. Sans vouloir ravaler en rien le mérite des autres ouvriers dans la vigne d'Italie, vous êtes cependant les évangélistes natifs, les evangélistes nés d'Italie.

Que si encore aujourd'hui, vous vous bornez presque exclusivement à évangéliser l'Italie, nous savons bien, avec quelle efficace vous travaillez, justement par ce moyen, pour la cause générale du Protestantisme. Depuis la proclamation du dogme de l'Infallibilité, les légions romaines ont été plus que jamais mobilisées. Il est vrai que contre elles a surgi dans « l'Evangelischer Bund » une garde de Luther, qui porte l'ancienne bannière de « C'est un rempart que notre Dieu », pour s'opposer, par tous le moyens conformes à l'Evangile aux secrets travaux de mine de l'ennemi, et pour protéger et soutenir l'esprit, la science, la piété protestante de même que la liberté du chrétien, et que le nombre de ses membres dépasse déjà celui des Jésuites; cependant, c'est une tactique dont le succès ne saurait être mis en doute que celle de combattre l'ennemi sur son propre terrain,

et vous êtes ces *milites Christi!* Oui vous êtes les avant-postes rangés contre la forteresse centrale du Catholicisme. Dieu veuille que cette fête que vous allez célébrer vous fortifie elle aussi pour votre service difficile et pourtant glorieux, consacré à l'extension de son royaume. Qu'Il bénisse, fortifie, multiplie vos travaux et vos amis pour la dissémination de la joyeuse nouvelle de sa grâce en Christ. Il est vrai: la nuit couvre encore, en grande partie, votre *pays de lumière et de couleurs*, et l'obscurité s'étend encore sur votre peuple si plein d'intelligence et de feu. Mais déjà l'aurore s'est levée, l'aurore du jour de la nouvelle Alliance. Que le Père de la lumière veuille bientôt y faire luire le plein soleil de la justice!

Prof. Dr G. Loesche,
Réprésentant la *Société pour l'Histoire du Protestantisme en Autriche.*

CATALOGUE

DES MANUSCRITS ET DES LIVRES

RELATIFS

à la GLORIEUSE RENTRÉE

A

MANUSCRITS

NB. Nous ne pouvons pas mentionner en détail toutes les pièces de la correspondance diplomatique et officielle, assez volumineuse, dont les originaux se trouvent dans les Archives de Turin, Paris, Genève, Berne et Zurich. Nous renvoyons le lecteur aux divers auteurs, indiqués ci-après, qui ont publié la plupart de ces documents dans leurs ouvrages; nous nous contenterons d'indiquer ici les traités un peu considérables, en dehors du genre epistolaire.

1°) *S' ensuit la fidèle Relation sur le présomptif et violent passage prétendu et tanté par les Refugiés et dechasséz Lusernois meslés de François par le bas Valley, principalement aux endroits de St-Maurice et Gouvernement de Monthey en* 1688. Archives de la Bibliothèque de S. M. à Turin. *Miscellanea patria,* N. 122.

2°) **J. Janavel,** *Instruttione data alli ribelli delle Valli di Luserna che vi sono ritornati nell'anno* 1689 *sulla maniera che devono resilarsi nelle marchie e combatti.* 18 pages in-4°. Archives d'État à Turin. *Mazzo da ordinare.*

3°) **Sturler.** *Rapport du Bailli de Nyon sur le départ des Vaudois,* daté du 20 *août* 1689 et suivi de *l'Information véritable de ce qui est arrivé dans le Balliage de Nyon pour le trajet des Piedmontois, de la conduite qu'ils ont tenue pour se jeter à foule, et dans le temps de* 3 *ou* 4 *heures, dans le bois de chesne de Nyon.* Archives de Berne, titre *Piémont,* Onglet *D.*

4°) **P. Reynaudin.** *Journal de l'expédition des Vaudois trouvé à l'Eguille le* 13 *de novembre* 1689 *par Mr le Comte de Blegnac* (Arnaud, pp. 174 et 175). Ce journal a été imprimé par la Société d'H. V. dans son 5me Bulletin.

5°) **P. Robert.** *Relation de l'expédition des Vaudois*, écrite en Hollandais par le Cap. Robert de Pramol, traduite en français par le lieutenant-colonel Louis Geymet; conservée dans les Archives de l'Histoire du Protestantisme à Paris; reproduite par Kist et (moins la première demi-page) par de Rochas d'Aiglun.

6°) Il existe encore un manuscrit intitulé: *Journal du Capitaine Mondon*, où des extraits de l'histoire d'Arnaud sont fondus avec la biographie de l'auteur, mais les quelques détails inédits qu'il contient, et qui sont plutôt des souvenirs de famille, ne nous paraissent pas de nature assez authentique pour l'indiquer comme une des sources de l'histoire de cette glorieuse épopée.

B

OUVRAGES IMPRIMÉS

traitant exclusivement ou essentiellement de la Glorieuse Rentrée.

1°) **Huc ou Hugues** (?). *Relation en abrégé de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le retour des Vaudois en Piémont depuis le* 16 *août* 1689 *jusqu'au* 15 *juillet* 1690, *ce qui a été fidèlement rapporté par des personnes qui ont été eux mêmes dans diverses actions qui sont de nouveau ici rapportées. A la Haye, chez Ollivier le Franc*, MDCXC, in-16° (v. Arnaud, pp. 216, 217). L'auteur y ajouta plus tard une 2me partie intitulée: *Nouvelle Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Vallées du Piémont depuis le* 15 *juillet* 1690 *jusqu' au mois de février* 1691.

2°) **Catinat.** *Relation de l'attaque de Balsille par M. de Catinat.* (V. Arnaud, pp. 281-297), *à la Haye, chez Ollivier le Franc*, MDCXC, petit in-16°.

3°) **H. Arnaud.** *Histoire de la Glorieuse Rentrée des Vaudois dans leurs Vallées, où l'on voit une troupe de gens qui n'a jamais été jusqu'à mile personnes, soutenir la guerre contre le Roi deFrance et contre S. A. R. le duc de Savoie, faire tête à leur armée de vingt deux mile hommes*, etc. etc., *le tout recueilli des mémoires qui ont été fidèlement faits de tout ce qui s'est passé dans cette guerre des Vaudois et mis au jour par Henri Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois.* MDCCX, grand in-12°, sans pagination à la préface (bien que Muston l'indique) et 407 pp. Il existe deux sortes d'exemplaires de cette première édition; celui du *premier état*, c'est à dire qui se compose de 32 ff. préliminaires pour le titre, la dédicace à la reine Anne et la préface, et 407 pp. pour le texte. Dans le *second état* la dédicace à la reine Anne a été remplacée par une autre au Duc de Wurtemberg.

Outre cette première édition nous avons celles :

a) d'*Altinger* à Neufchatel, 1845, avec préface de F. de Rougemont, grand in-18° de XII et 251 pp.

b) de *J. F. Fick* (Genève), édition de luxe sur papier chine, imprimé pour Grassart (Paris), 1879, de LIV et 297 pp., avec appendice et carte.

c) de *P. Lantaret*, édition populaire. 1 vol. in-8° avec appendice et carte, de XXXIII et 327 pp., Pignerol, chez Chiantore et Mascarelli, 1880.

4°) **H. Acland.** *The glorious recovery by the Vaudois.* London, 1827, in-8° de CXIX-XXV et 239 pp. avec gravures; ce n'est guère qu'une traduction anglaise de l'ouvrage précédent, dont il existe aussi une traduction allemande.

5°) **N. C. Kist.** *Het Terugkeeren der Waldensen in Hunne Vallejen en de jaren* 1689 *en* 1690 *geshetst door een' oggetuige, medegedeeld door N. C. Kist, te Leiden by S. en J. Luchtmans,* 1846.

6°) **A. de Rochas d'Aiglun.** *Les Vallées Vaudoises.* Étude de topographie et d'histoire militaires. Paris, chez Ch. Tanera, 1880, 1 vol. gr.-8°, avec carte en 5 couleurs. L'édition est complètement épuisée.

7°) **T. Gay.** *Il rimpatrio dei Valdesi. Episodio di Storia patria.* Torino, Loescher, 1879, in-8°.

8°) Nous pouvons encore mentionner *a*) les 2 *Traités adressés aux enfants Vaudois par deux de leurs amis* pour la fête du 17 février 1888 et 1889, intitulés l'un: *de Prangins à Praly,* l'autre: *Sibaoud et Balsille; b*) Le Traité d'occasion présenté par les pasteurs des Vallées à leurs paroisses sur *Les Vaudois en* 1689; *c*) les cantiques de Bost: *Le Retour de l'Exil et le Serment de Sibaud.*

C

OUVRAGES D'UN CARACTÈRE PLUS GÉNÉRIQUE traitant incidemment de la Glorieuse Rentrée ou y faisant une allusion de quelque importance.

1°) **J. G. D. T.** *Belegenheit und heutiger Zustand des Herzochtums Savoien und Furstensthums Piedmont nach jedes untershiedlichen Landshafften, Natür, Gütern, etc. durch. J. G. D. T. Nürnberg,* 1690. Le 3e livre est totalement consacré aux Vaudois, à la Glorieuse Rentrée et aux préliminaires de l'attaque de Balsille, dont il y a un gravure de l'époque à la page 633.

2°) **P. Boyer.** *Abrégé de l'Histoire des Vaudois, où l'on voit leur origine; comme Dieu a conservé la religion Chrétienne en sa pureté parmi eux.... comment ils ont été dispersés et leurs Eglises dissipées, et enfin comment ils ont été restablis contre l'espérance de tout le monde.* La Haye, 1691, 1 vol. in-32° de XXVIII et 336 pp., dont il existe une traduction anglaise. Les Chap. XXIX à XXVI concernent la Rentrée.

3°) **F. Martinet.** *Kerkelyke Geshiednis der Waldensen in de Valeyen van Piemont tot op deezen tyd.* Amsterdam 1775, in-8° de XXII et 352 pp. Le Chap. XI est consacré à la Rentrée.

4°) **W. Beattie.** *Les Vallées Vaudoises pittoresques,* 1838, grand in IV° de 216 pp. orné de gravures très-fines, exécutées par Bartlett et dont le plus grand nombre est relatif à la Glorieuse Rentrée, qui y est racontée de p. 112 à 170, d'après la traduction française de Bauclas.

5°) Mentionnons *pro memoriâ* les historiens vaudois **Monastier** (Chap. XXV), **Muston** (Tome III, Chap. III), **Bert** (Chap. X), **Parander** (Chap. XXXIX-XLII); les historiens anglais **Willyams** (Chap. XII), **Worsfold** (Chap. X) et **Wylie** (Chap. XVI), et les articles parus dans la *Gazette de Leyde*, dans le *Mercure* de l'époque, dans la *Revue des Deux Mondes* par la plume d'Hudry Ménos, dans la *Famille*, etc., etc.

D

MONOGRAPHIES D'ARNAUD

contenant

en tout ou en partie le récit de la Glorieuse Rentrée.

1°) **Bracebridge** *Authentic details of the Waldenses. London,* 1827. Muston (Bibl., p. 13), dit qu'il a publié la *biographie* d'Arnaud, mais elle se réduit seulement à quelques pages de son livre.

2°) **T. Muret.** *Histoire de Henri Arnaud, pasteur et chef militaire des Vaudois du Piémont,* in-8°, br. de 70 pp. Paris, Ducloux, 1853.

3°) **K. H. Klaiber.** *Henri Arnaud Pfarrer und kriegsoberster der Waldenser, ein Lebensbild nach den Quellen untersucht und dargeslellt mit* 12 *noch ungedrükten Urkunden,* Stuttgard, Steinkopf 1880.

4°) **Emile Combe.** Sans en connaître encore le titre, nous souhaitons dès à présent la bien venue à la nouvelle biographie d'Arnaud due à la plume de notre professeur d'Histoire Ecclésiastique à la Faculté de Florence.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction (*Alexandre Vinay*) . . . . . *Page* 5
Le Cantique des Vallées du Piémont (*William Meille*) . . . . . „ 11
Le Séjour des Vaudois du Piémont en Suisse (*Eugène de Budé*) . . „ 21
Josué Janavel et la Rentrée (*Henri Bosio*) . . . . . „ 32
Henri Arnaud (*Pierre Lantaret*) . . . . . „ 43
Guillaume III et son rôle dans l'Histoire de la Rentrée (*Georges Appia*). „ 56
Vittorio Amedeo II (*G. Luzzi*) . . . . . „ 85
Le Siége de la Balsille, d'après le Cap. Robert (*Henri Meille*) . . . „ 95
Itinéraire de la Glorieuse Rentrée des Vaudois dans leurs Vallées, l'an 1689 (*David Peyrot*) . . . . . „ 113
Après la Rentrée et de nous jours (*Auguste Meille*) . . . . . „ 124
Essai bibliographique pouvant servir à la compilation d'une nouvelle biographie d'Henri Arnaud (*Emile Comba*) . . . . . „ 132
Lettera diretta al Popolo Valdese per ordine di S. M. il Re, in occasione del Bicentenario . . . . . „ 138
Communications de Sociétés amies . . . . . „ 139
Catalogue des Manuscrits et des Livres relatifs à la Glorieuse Rentrée „ 155

ERRATA-CORRIGE

A l'art. *Itinéraire* etc. (p. 122 et 123) au lieu de *Dimanche 28*, *Lundi 29* et *Mardi 30*, il faut lire Dimanche *25*, Lundi *26* et Mardi *27* août;

A p. 126, lig. 7, au lieu de *un'ère*, il faut lire *une ère*;

» 127, » 32, » » *soummission*, il faut lire *soumission;*

» 158, » 24, » » *dargeslellt*, il faut lire *dargestellt;*

» 159, » 12, » » *nous*, il faut lire *nos.*

Nous ne mentionnons pas quelques légères fautes d'accentuation que nos lecteurs corrigeront d'eux-mêmes.

4652F